

HISTOIRE  
*AMOUREUSE*  
DES GAULES.  
*TOME QUATRIEME,*

II

D



HISTOIRE  
AMOUREUSE

DES

GAULES,

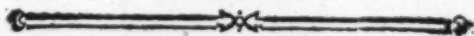
*PAR LE COMTE*

DE BUSSI RABUTIN,

*TOME QUATRIEME.*



A LONDRES.



M. DCC. LXXVII.

**D**

**D**

**D**


**L**

**E**

joint  
rend  
plus  
T



S U I T E  
DE LA FRANCE  
G A L A N T E ,  
O U  
L E S D E R N I E R S  
D É R E G L E M E N S  
D E L A C O U R .

 N T R E tous les effets que  
l'Amour a produits , il ne  
s'en trouve point de plus  
surprenant que celui qui  
joint le Sceptre à la houlette , & qui  
rend par ses effets les conditions les  
plus éloignées tellement unies ensem-

Tome IV.

A

## 2 HIST. AMOUREUSE

ble, que les deux parties en oublient ce qu'ils ont été, & ce qu'ils se doivent. Plusieurs exemples nous ont appris cette vérité; mais nous n'en avons aucune, qui nous en marque plus la netteté, & qui soit plus connue de nos jours, que celui que nous décrivons.

Personne n'ignore dans notre France que Madame de Maintenon naquit dans l'Amérique; que son pere, qui se nommoit d'Aubigné, étoit d'une famille noble, & assez connue dans le Royaume, & sur-tout du temps de Henri IV. Il se sauva de France par une aventure assez particulière; car ayant eu quelques affaires, il fut arrêté, & mis prisonnier en Guienne; mais après y avoir demeuré quelque temps, & ne voyant pas de jour d'en sortir, il s'avisa de cajoler la fille du Geolier, & lui promit de l'épouser, si elle vouloit faciliter son évasion. Cette fille, plus amoureuse

que fidelle à son pere, écouta les propositions du galant Prisonnier, & fut si bien prendre son temps, qu'un Dimanche, pendant que ses parens étoient à la Messe, elle se sauva avec lui, & ils trouverent tous deux le moyen de s'embarquer pour la Martinique, où d'Aubigné lui tint parole, & l'épousa d'abord qu'ils y furent arrivés. Pour tâcher d'y pouvoir subsister, il prit des terres pour un plantage, suivant la coutume de ce pays-là; & de ce mariage naquit la Dame de Maintenon, si connue dans le monde, & qui fait aujourd'hui tant de bruit à la Cour de France. Cependant, soit qu'elle eût perdu son pere & sa mere en bas âge, ou que sa marraine, qui n'avoit pas d'enfans, la prit en amitié, cette Dame charitable la retira chez elle à l'âge de trois ans, & en prit soin comme de sa fille; & comme elle étoit jolie & agréable, elle l'éleva chez elle, ensuite de quoi, elle l'amena en France,

où , après un assez long & pénible voyage , à cause des mauvais temps de la saison , ils arriverent heureusement , & vinrent débarquer à la Rochelle ; & après quelque séjour , elles prirent leur route pour le Bas-Poitou , où elles demeurèrent quelque temps sans revers de fortune. Le premier qui arriva à notre Héroïne , fut la mort inopinée de sa marraine. En ce temps elle étoit environ dans la quinzième année de son âge. Cette mort la toucha sensiblement , & elle se souhaitoit cent fois dans l'Amérique ; & il est à croire qu'elle en eût été inconsolable , si un Villageois , voisin du lieu où elle demeurait , n'eût tâché , par ses complimens , de lui persuader qu'elle pourroit trouver en lui ce qu'elle avoit perdu dans sa marraine. Il avoit assez de bien pour un homme de sa qualité ; mais il étoit mal bâti , & incapable de donner de l'amour à une jeune fille ; à cela près dis-je , on ne pouvoit trouver dans

tout le village un homme qui le pût surpasser. Il avoit autant d'esprit qu'il en faut pour le négoce qu'il faisoit.

Long - temps avant la mort de la marraine de notre Héroïne , il avoit un certain penchant pour elle, qui ne peut s'exprimer, car il sentoît un petit je ne fais quoi , qu'il n'osoit découvrir. Sans doute le respect de Madame de . . . marraine de la Mainte-non, l'en empêchoit; mais, dès qu'elle fut morte, il chercha tous les moyens pour l'accoster ; il ne se chantoit point de Grand'Messe qu'il n'y fût , point d'Assemblée dans le village qu'il n'y eût part. Et s'il arrivoit une foire de conséquence , il n'y avoit aucune sorte de rubans qu'il n'achetât pour lui en faire présent , pour tâcher de gagner par - là ses bonnes graces. Mais il n'avançoit pas beaucoup dans ce langage muet ; & on peut dire que toutes ses assiduités eussent été de nul effet , s'il n'eût trouvé l'occasion de l'aborder un jour qu'elle puisoit

## 6 HIST. AMOUREUSE

de l'eau. *Voulez-vous que je vous aide*, dit-il ? *Hélas !* reprit-elle , *vous m'obligerez*. Il se mit en devoir , & par excès de civilité , il porta ses cruches jusqu'à sa chambre , où se trouvant seul avec elle , il lui dit : *N'est-il pas vrai que vous avez bien du chagrin de la mort de votre marraine ? C'étoit une bonne femme , qui avoit bien du soin de vous ; & qui n'auroit pas manqué à vous donner quelque petite chose pour avoir un bon Laboureur du village ; mais , poursuivit-il encore , quoiqu'elle ne vous ait rien laissé , j'ai assez d'amitié pour vous , pour vous donner la moitié de ce que j'ai , si vous voulez être ma femme ; vous serez maîtresse avec moi , & rien ne vous manquera. Donnez-moi*, lui répondit-elle , *un peu de temps pour y songer , & demain auprès de notre grange , je vous rendrai réponse*. Notre Esope amoureux fut fort satisfait de cette visite ; & après avoir folâtré quelque peu , il se retira , en at-



tendant le jour suivant pour sa réponse, lequel ne fut pas plutôt venu , & l'heure assignée , qu'il se trouva au lieu. De si loin qu'il la vit : Eh bien ! ferez-vous ma femme, *dit - il ?* Je ne fais , *dit-elle.* Je n'aurois pas beaucoup de répugnance ; mais je n'ai pas encore grande amitié pour vous , il faut espérer que le temps amenera toutes choses. *Ah ! ma chere Guillemette , dit-il , que je t'aime ! je te ferai tant de bien , & de si beaux présens , que tu seras comme forcée d'avoir de l'amour pour moi.* En effet , il n'alloit en aucun des marchés voisins , qu'il ne lui apportât quelques gateaux ou fouaces , des aiguilles , des épingles , des jambettes , & quantité d'autres raretés de cette nature. Elle qui voyoit avec quel zele , quelle affection il agissoit pour son service , commença à avoir de l'amitié pour lui. Elle se voyoit sans pere , mere , parens ni amis , dénuée de biens , comme étrangere dans un pays ; & d'un autre côté , elle voyoit

un bon Laboureur qui la recherchoit, & qui l'aimoit. Il étoit un peu mal fait ; mais enfin , ce n'auroit pas été le premier mariage que la nécessité auroit fait ; car lorsqu'on se voit tomber dans un précipice , on s'attache à la première chose qu'on rencontre pour éviter sa perte. Elle lui témoigna donc beaucoup plus d'amitié qu'à l'ordinaire ; & sans doute que leur mariage eût réussi , si une Dame d'un Château voisin n'eût eu compassion de sa jeunesse , & de l'embarras où elle se mettoit en épousant ce villageois ; & ayant trouvé en elle un esprit capable d'être amené à quelque chose , elle la prit chez elle , où elle servit de fille de chambre. Là , elle oublia tout-à-fait son pauvre village , & commença à s'éclaircir un peu l'esprit à la mode de la Noblesse. Son pauvre amant fut au désespoir de la perte qu'il faisoit , il auroit bien été jusques dans le Château pour la voir ; mais on l'avoit averti de n'en point appro-

cher, s'il ne vouloit en remporter une charge de bois, si bien qu'il étoit dans les plus grands chagrins du monde. Néanmoins il avoit toujours quelque espérance de lui parler; & sachant qu'elle devoit à quelques jours de-là aller seule faire ses dévotions dans l'Eglise de la Paroisse, il prit la résolution de lui parler; pour cet effet, il s'y rendit de grand matin, crainte de la manquer. Lorsqu'elle voulut entrer dans l'Eglise, il s'avança pour lui parler; mais elle qui se sentoit le cœur relevé par les habits qu'elle portoit, & auxquels elle n'étoit pas accoutumée, le rebuta, & ne voulut du tout point l'écouter. Peu s'en fallut qu'il ne perdît tout-à-fait le respect dans ce lieu saint, & qu'il ne l'accablât d'injures; mais sa raison se trouvant plus forte que sa passion, il attendit à la fin de l'Office; & lorsqu'elle sortit, il l'accabla, en la suivant, des plus sanglantes injures; il lui reprocha mille fois jusqu'à la dernière bagatelle qu'il

lui avoit donnée ; quelquefois il juroit ; d'autres fois il la supplioit de n'oublier point l'amour ardent qu'il lui avoit témoigné. Enfin il fit cent postures par lesquelles il n'avança rien ; car elle poursuivoit toujours son chemin , sans vouloir l'écouter , ni même le regarder ; ce qui le pénétra tellement de douleur , qu'il fut le jour même saisi d'une grosse fièvre , qui en peu l'emporta du monde. Elle ne laissa pas d'en avoir un peu de chagrin , mais si peu , que deux heures de temps le firent oublier pour jamais. Elle demeura bien quelque temps dans cette maniere de vivre médiocre , & sans doute elle y eût passé sa vie , si le Marquis de Chevreuse n'eût trouvé des charmes en elle. Il la vit la première fois avec cette Dame , & ayant su son extraction , il médita de s'en faire une conquête. Pour cet effet , il l'attaqua par tous les endroits qu'il crut la pouvoir mieux vaincre ; mais inutilement ; elle étoit avec une per-

sonne vertueuse , qui avoit incessamment l'œil sur elle , & qui l'avoit instruite dans la voie d'honneur , si elle y eût voulu rester. *Monsieur de Chevreuse* , qui avoit vu la Cour , ne s'étonnoit pas de ses refus ; il continuoit toujours dans sa poursuite , & ne désespéra point de venir à son but. Un jour que sa Dame étoit à recevoir visite , & qu'elle étoit , contre son ordinaire , seule dans la chambre , il l'aborda avec de grandes civilités. *Eh bien ! Mademoiselle* , lui dit-il , *avez-vous juré de m'être toujours cruelle , & ne voulez-vous point correspondre à la plus forte passion du monde ? Je vous aime , Mademoiselle , je vous l'ai dit diverses fois de bouche , & mes yeux vous le disent à tous momens : cependant vous ne voulez pas me souffrir , & il semble que toute votre tâche n'est qu'à me faire souffrir mille martyres par le mépris que vous faites de mon amour , & par l'indifférence avec laquelle vous recevez mes protestations. Je n'ai , Mon-*

*fleur*, lui répondit-elle froidement ;  
*ni rigueurs, ni douceurs à votre égard ;*  
*je me connois , & il me suffit d'avoir*  
*pour vous le respect qui est dû à voire*  
*rang, sans envisager autre chose.* En fi-  
 nissant , elle sortit brusquement de la  
 chambre , & se rangea avec ses com-  
 pagnes , sans qu'il pût l'obliger à res-  
 ter , quelques prières qu'il fit. Néan-  
 moins il ne laissoit point passer d'oc-  
 casion sans lui parler de son amour ;  
 & il croyoit remarquer quelque avan-  
 ce dans ses affaires , lorsqu'il fut obli-  
 gé d'aller prendre possession d'une  
 Terre peu éloignée , qu'une Tante  
 lui venoit de laisser par sa mort.  
 Avant de sortir de la Province , il  
 voulut lui dire adieu ; mais il ne la  
 put trouver en particulier , parce  
 qu'elle étoit occupée auprès de sa Da-  
 me , qui se trouvoit mal. Il résolut  
 pourtant de lui écrire , ce qu'il fit in-  
 continen : qu'il fut arrivé au lieu où il  
 devoit être ; & pour lui faire tenir sa  
 lettre avec sûreté , il fit partir un de

ses gens pour visiter de sa part la Dame chez qui elle étoit , avec ordre de lui rendre à elle-même la lettre ; ce qu'il fit. D'abord qu'elle l'eût reçue , elle ne savoit si elle la porteroit à sa Maîtresse , ou si elle la liroit ; son esprit demeura ainsi quelque temps en suspens : mais enfin la curiosité l'emporta , elle l'ouvrit , & y lut ces mots.

## MADemoiselle ,

*Après vous avoir souventes fois dit de bouche que je vous aime plus que moi-même , je prends la liberté de vous en assurer plus certainement , & en même-temps vous protester que je vous aimerai toujours nonobstant votre indifférence. J'ai un chagrin cuisant de n'avoir pas pu prendre congé de vous avant mon départ , j'en ai cherché avec soin toutes les occasions : mais cruelle , vos rigueurs & mon amour ne suffisoient pas pour me*

tourmenter, vous avez encore affecté  
 d'éviter ma rencontre, parce que vous  
 pouviez bien préjuger qu'un moment de  
 votre charmante conversation auroit  
 adouci les maux que votre absence me  
 cause. Quittez, Mademoiselle, toutes  
 ces rigueurs si contraires aux belles ames  
 comme la vôtre; & en considérant la  
 force de mon amour, agissez-en en gé-  
 reuse, & rendez cœur pour cœur. Le  
 mien est vôtre; il ne souffrira jamais  
 d'autre image que celle de votre char-  
 mante personne, & jamais il ne sera  
 partagé: donnez-moi donc une petite  
 place dans le vôtre, c'est l'unique chose  
 que je demande au monde, & pour la-  
 quelle j'abandonnerois volontiers mes  
 biens & mes dignités. Correspondez donc  
 à mon amour, Mademoiselle, & ne  
 soyez pas seulement Maîtresse absolue  
 de mon cœur, mais encore de mes biens.  
 Le Porteur prendra votre réponse, je  
 vous supplie ne me la déniez pas; non  
 plus que ce que je vous demande; sans  
 quoi vous réduirez au désespoir un hom-



*me qui n'a de vie que pour vous aimer ,  
& de biens que pour vous servir.*

## DE CHEVREUSE.

Elle demeura toute déconcertée à la lecture de cette lettre , & ne savoit si elle y devoit répondre ou non : à la fin elle se détermina de ne point faire de réponse , & même d'éviter la rencontre du messager , ce qu'elle fit en se rendant auprès de ses Compagnes , où elle fut jusqu'à son départ , après quoi elle fut se promener seule auprès d'un petit bois joignant la maison , où elle ne fut pas plutôt que la démangeaison de revoir cette lettre la reprit. D'abord elle se fit un peu de violence pour martyriser sa passion , mais la curiosité annexée au sexe l'emporta : elle lut & relut la lettre. D'abord il lui sembloit que ce n'étoit que divertissement , & que cent lettres n'auroient pas d'empire sur son cœur : après elle

se plaçoit à la lire , & trouvoit un certain charme qui attachoit ses yeux comme par violence ; & enfin elle commença d'y faire réflexion , elle lut avec beaucoup d'attention & la trouvoit charmante. *Quoi , disoit-elle , un Marquis amoureux de moi , mais amoureux passionné , qui m'offre son cœur & ses biens , & je le dédaignerois ? Non , je commence de voir ma faute , je veux l'aimer , il me fera grande Dame ; & au lieu que je suis ici Servante des autres , j'en aurai qui me serviront , je releverai par-là l'obscurité de ma naissance. Mais , disoit-elle en se reprenant elle-même , tu connais qui tu es , & s'il t'aime , ce n'est que pour ravir ce que tu as de plus cher au monde , après quoi il ne voudra pas te regarder : alors tu seras abandonnée & sans appui. Non , ne l'aimons point , & conservons notre honneur.*

Flottante ainsi entre ces deux passions , elle laissa tomber sa lettre , & l'oublia sans s'en appercevoir. Elle

it un  
yeux  
elle  
lle la  
& la  
lisoit-  
moi,  
'offre  
aigne-  
a fau-  
rande  
Ser-  
e ser-  
rité de  
en se  
ais qui  
e pour  
mon-  
te re-  
née &  
int, &  
x pas-  
re, &  
e. Elle

pour suivit la promenade, quand une  
vieille Servante du logis avec qui elle  
étoit intime, arriva: elle marchoit si  
doucelement que Guillementte ne la put  
voir que lorsqu'elle étoit déjà contre  
elle, & après qu'elle eut ramassé la  
lettre, laquelle elle cacha soigneuse-  
ment, se doutant bien qu'il y avoit  
quelque mystere de caché; elle l'a-  
borda donc & tâcha de la tirer de  
sa rêverie. Je ne vous ai jamais vue  
de telle humeur, lui dit-elle, & sans  
doute il y a quelque chose d'extraor-  
dinaire qui vous la cause; ne me  
cachez rien de vos affaires, & si je  
puis apporter du soulagement, soyez  
persuadée que je n'y épargnerai rien.  
Elle lui dit encore quantité de choses,  
mais le tout sans pouvoir tirer aucune  
réponse positive. Elle ne l'importuna  
pas davantage, se doutant bien qu'elle  
découvriroit quelque chose par la  
lettre. En effet, elles ne furent pas  
plutôt à leur appartement, que la  
vieille fermant la porte sur elle, en

fit la lecture, par laquelle elle fut à plein éclaircie de la cause du changement de Guillemette. Néanmoins elle eut du chagrin de ne pouvoir savoir comment le Marquis étoit avec elle, & quel effet avoit produit cette lettre : elle jugea bien que Guillemette ne lui découvreroit pas ce secret ; ainsi elle résolut d'attendre le retour de Monsieur le Marquis, afin d'en pouvoir savoir quelque chose de lui ; & comme elle savoit par expérience que les Amans sont souvent libéraux, elle ne se promit pas une petite fortune si elle pouvoit lui être utile dans ce commerce.

Dans ce temps, la pauvre Guillemette avoit l'esprit accablé de mille différentes pensées, elle voulut relire encore cette lettre, & la chercha pour cet effet dans sa poche. Rien ne fauroit décrire son étonnement lorsqu'elle ne la trouva pas. Elle courut d'abord au lieu où elle l'avoit lue pour la seconde fois, mais elle ne

fut à  
 ange-  
 s elle  
 t fa-  
 avec  
 cette  
 mette  
 cret ;  
 etour  
 d'en  
 e lui ;  
 ience  
 raux,  
 e for-  
 e dans  
 uille-  
 mille  
 ut re-  
 ercha  
 Rien  
 ement  
 e cou-  
 it lue  
 elle ne

s'y, rencontra point. C'é fut alors qu'elle ne douta plus d'être entièrement perdue dans l'esprit de sa Dame : mille pensées différentes agitoient son ame, & elle déchut en peu de jours de l'embonpoint où elle étoit auparavant. Sa Dame, qui l'aimoit, en voulut savoir la raison ; elle lui supposa quelque incommodité, & ne lui dit jamais la véritable. Il n'y avoit que notre vieille Agnès qui en favoit la cause : elle voulut aussi y apporter le remede, & s'étant transportée dans la chambre de la malade : Hé bien, Guillemette, lui dit-elle, vous ne m'avez pas voulu dire l'autre jour auprès du bois le sujet de votre chagrin, & je crois que jamais je ne l'eusse su, si le hazard ne me l'eût appris en me faisant trouver cette lettre qui m'a éclaircie de tout ; il n'y a qu'elle qui cause votre chagrin, mais elle a été en de bonnes mains ; la voilà que je vous remets, personne ne l'a vue que moi. Je vous

ai toujours été affectonnée, & je vous le ferai toujours ; mais pour correspondre à mon amitié, il me faut faire votre confidente, & ne me rien cacher de vos intrigues. Guillemette prit cette lettre avec joie, & elle ne contribua pas peu à la remettre, puisque son changement ne provenoit que de l'appréhension que sa Dame n'eût vu la lettre : ensuite elle remercia Agnès, & lui fit une entière confidence de toutes choses. La vieille ne contredisoit à rien ; au contraire elle tomboit entièrement dans ses sentimens, pour après en faire son profit, ainsi qu'elle se le proposoit.

Cependant Monsieur de Chevreuse étoit au désespoir de n'avoir point de réponse : il se résolut de lui écrire une deuxième fois, & si sa lettre ne faisoit pas plus d'effet d'abandonner tout, & aller lui-même travailler à cette conquête. Il prit donc la plume en main, & traça ce Sonnet, qu'il enferma dans le Billet suivant.

Bil

C

rez

je s

je n

à m

vou

ado

d'ér

don

daig

mon

voie

de to

Son

Bea

Beaux

*Billet de Monsieur de Chevreuse  
à Guillemette.*

**C'**EN est fait , Mademoiselle , & vous avez juré ma mort ; vous serez bientôt satisfaite ; car depuis que je suis absent de vous , mon adorable , je ne puis avoir un moment de relâche à mes maux. Encore si tout au moins vous les allégiez par un mot de votre adorable main , j'aurois la consolation d'être dans votre souvenir : faites-le donc , je vous supplie , & si vous ne daignez pas répondre à ma Prose , du moins répondez aux Vers que vous envoie le plus passionné & le plus sincere de tous les Amans.

DE CHEVREUSE.

*SONNET A MON ADORABLE  
GUILLEMETTE.*

Beauté , dont les attraits ont captivé mon ame ;  
Beaux yeux qui m'ont percé d'un destraits de l'amour ,

22 HIST. AMOUREUSE

Que je serais heureux , si je puis voir le jour  
Auquel vous donnerez de l'espoir à ma flamme !

Depuis que je vous vis je n'ai point de repos ,  
Jour & nuit je souffre martyr :  
Au lieu que ci-devant je ne faisois que rire ,  
J'ai peine à prononcer deux mots.

Soulagez mon tourment , allégez mes douleurs  
Faites par un aveu dessécher tous mes pleurs ,  
Et me rendez par-là ma liberté nouvelle.

Donnez donc votre arrêt en Juge de mon sort ,  
Et qu'un oui ou non soit ma vie ou ma mort ,  
Et prononcez en douce , & non pas en cruelle.

Il donna ceci ensuite à un autre  
Valet , espérant qu'il s'acquitteroit  
mieux de sa commission que le pré-  
cédent. Il arriva au Château ; &  
après s'être acquitté de quelques lé-  
gères commissions dont il étoit char-  
gé , il épia le temps de trouver Guil-  
lemette seule , & il eut le bonheur de  
la rencontrer ainsi dans les parterres.  
Il s'en approcha , & d'abord l'ayant  
saluée avec une apparence de pro-



fond respect , il lui dit qu'il avoit ordre d'attendre la réponse. Elle connoissoit ses livrées , & ce fut ce qui lui fit penser si elle recevrait la lettre ou non : mais le porteur la fut si adroitement persuader qu'il l'obligea de la prendre. Toute la réponse néanmoins qu'il put tirer d'elle , fut qu'il n'en auroit point : ainsi lassé d'attendre , il fut obligé de se retirer , & de s'en retourner auprès de son maître , qui ne fut pas plutôt le succès de sa seconde lettre , qu'il mit au plutôt ordre aux plus pressantes de ses affaires , & se prépara pour partir le lendemain de grand matin , comme en effet il partit & arriva au logis de cette Dame.

D'abord , il lui fut rendre ses devoirs & n'y resta pas long-temps , dans l'impatience où il étoit de parler à sa chere Guillemette , qui prenoit autant de peine à l'éviter qu'il en prenoit à la chercher. Elle réussit pour cette fois , car elle fit toujours

enforte d'être auprès de sa Dame.  
 Le Marquis en étoit au désespoir, &  
 faisoit bien remarquer son impatien-  
 ce; néanmoins pour la cacher le plus  
 qu'il lui étoit possible, il visita toutes  
 les filles de Madame, entr'autres en  
 passant devant la Chambre de la vieil-  
 le Agnès, il la salua, & comme ils  
 se connoissoient de longue main, elle  
 le pria d'entrer; d'abord elle le fit as-  
 seoir, & débuta son discours ainsi.  
*Je ne sais, Monsieur, quelle mélanco-  
 lie s'est depuis peu emparée de votre  
 esprit, je ne vous vois plus cette belle  
 humeur toujours gaillarde que vous  
 aviez accoutumé d'avoir: au contraire,  
 on ne vous voit que penser, soupirer, &  
 toujours les yeux attachés sur terre.  
 Hé de grace! d'où procède ce change-  
 ment? Ça, Monsieur le Marquis, à  
 point de déguisement: Guillemette vous  
 en a donné; ne cachez rien, & soyez  
 persuadé que j'ai assez de compassion de  
 votre état & assez d'amitié pour vous,  
 pour entreprendre quelque chose pour  
 votre*

*vous service ; dites-moi seulement les progrès que vous avez fait sur son cœur, & en quel état vous êtes. Puisqu'il te faut donc tout dire, ma chere Agnès, répondit-il, tu sauras qu'elle s'est jusqu'à présent moquée de moi, & qu'elle me fuit tout ainsi que si j'avois le mal pestilentieux : je ne t'en puis dire davantage, tâche à me faire contenter, & outre une bonne récompense que je te donnerai, voici dix louis que te prie d'accepter. Elle fit un peu de cérémonie pour les prendre : mais enfin elle se laissa vaincre, & lui promit de s'y employer d'une manière dont il auroit sujet de se louer.*

*Guillemette d'ailleurs qui ne se méfioit de rien, après avoir lu sa lettre, chercha une occasion favorable pour la communiquer à sa confidente Agnès, suivant sa promesse. Elle la trouva qui venoit de conduire le Marquis : d'abord elle lui montra la lettre, & lui demanda ce qu'elle en pensoit. En vérité, mon enfant, dit-*

elle, j'ai du déplaisir de n'être pas jeune & propre à plaire : un Amant si sincere ne se tireroit pas de mes filers, & Dieu fait comme je ménagerois cette fortune. Je te donne en amie le même conseil, fais ton profit de cette affaire, & ne le rebute point tant, car il pourroit s'attacher à quelqu'autre qui prendroit d'abord l'occasion aux cheveux. En un mot, elle lui allégua tant de raisons, & la fut si bien persuader, qu'elle promit à l'avenir de correspondre aux avances du Marquis. Notre vieille ne fut jamais plus aise : elle lui écrivit d'abord l'état où étoient les choses ; ce qu'il n'eut pas plutôt appris, qu'il se prépara à donner une visite à sa Dame malade, à laquelle ayant rendu ses respects, il sortit pour se promener dans le jardin, où il rencontra d'abord notre vieille Agnès, qui lui fit un récit fort ample de ce qui s'étoit passé, & lui apprit en même-temps qu'il pourroit voir Guillemette, d'autre

pas tant qu'elle étoit seule dans sa chambre. Il y courut d'abord, & la trouva en effet occupée à travailler à son linge. Enfin, Mademoiselle, je me puis compter le plus heureux des hommes, puisque j'ai, dit-il, un moment pour vous expliquer les véritables sentimens de mon cœur; ils sont sinceres & purs, Mademoiselle, je vous aime, je vous adore, correspondez à mon amour. Eh quoi! continuoit-il, vous ne me répondez rien, voulez-vous me réduire au désespoir? A tout cela elle ne répondit que par des soupirs, qui firent comprendre au Marquis que les soins d'Agnès avoient beaucoup opéré. Il ne se contenta néanmoins pas de ce langage muet: mais par toutes sortes de raisons il la conjura, il la pria de se déclarer, & fit tant enfin, qu'il tira cet aveu de sa bouche, qu'il n'étoit point haï. Il en voulut être assuré par un baiser, mais elle ne voulut pas le lui permettre sitôt: en le lui refusant, elle ne

28 *HIST. AMOUREUSE*

lui ôtoit néanmoins pas l'espérance de l'obtenir à l'avenir : mais lui extrêmement passionné , ne pouvant avoir ce petit soulagement à son feu , pensa tomber en foiblesse , & il y seroit sans doute tombé , s'il n'y eût eu un fauteuil proche de lui qui le soutint. Il en fut quitte pour une petite pamoison , de laquelle il ne fut pas plutôt revenu que la regardant d'un œil languissant , il lui adressa ce Sonnet :

Ah ! mon Dieu , je me meurs , il ne faut plus attendre  
De remède à la mort , si tout soudainement ,  
Guillemette , je n'ai un baiser seulement ,  
Un baiser , qui pourra de la mort me défendre ?

Hélas ! je n'en puis plus , mon cœur , je vais le  
prendre.

Mais, non, car je crains trop ton courroux véhément.  
Eh ! me faudra-t-il donc mourir cruellement ,  
Près de la guérison qu'un baiser me peut rendre ?

Hélas ! je crains mon mal en pourchassant mon bien.  
Le dois-je prendre ou non ? Hélas ! je n'en fai rien.  
Mille débats confus agitent ma pensée.

Si je retarde plus , j'avance mon trépas :

Je le prendrai. Mais , non , je ne le prendrai pas :

Car j'aime mieux mourir , que te voir courroucée.

Cette agitation & cette maniere respectueuse du Marquis acheverent de faire breche au cœur de la pauvre Guillemette : elle ne lui en fit pourtant rien remarquer , & ne lui donna que l'aveu qu'elle lui avoit déjà fait savoir , qu'il ne lui étoit pas indifférent.

Notre Marquis fut rendre compte à Agnès de l'issue de son voyage , & visitoit sa Guillemette le plus qu'il lui étoit possible : il gagna tant qu'à la fin elle lui avoua qu'elle l'aimoit ; il ne s'en voulut pas tenir - là , il la conjura de répondre à son amour. Agnès d'autre côté la pouffoit à ne se point ménager envers le Marquis , & à avoir soin de sa fortune : ils furent en un mot si bien la persuader l'un & l'autre , qu'elle lui donna rendez-vous à la nuit prochaine dans sa

Bij

chambre, où ils parleroient de leurs affaires. Mais le malheur voulut, qu'une Dame de qualité du voisinage, ayant perdu par la mort deux de ses filles de service, & sachant que dans la maison où étoit Guillemette, il y en avoit plusieurs, elle envoya supplier la Dame de lui en envoyer une. Cette Dame, qui avoit soupçon de l'intelligence du Marquis avec Guillemette, eut de la joie d'avoir trouvé cette occasion pour s'en défaire; & d'autant plus; qu'elle faisoit que par une haine invétérée entre le Marquis & cette maison, il n'oseroit y fréquenter. Elle ordonna donc à notre amante, & à une autre de ses filles, de se préparer pour partir le lendemain; & commanda à Guillemette de venir ce soir-là pour la dernière fois, coucher dans sa chambre, & qu'elle avoit des avis d'importance à lui donner sur sa conduite à venir. Jamais un coup mortel ne causa plus d'étonnement:



leurs  
 salut ,  
 isina-  
 ux de  
 t que  
 nette ,  
 nvoya  
 voyer  
 upçon  
 avec  
 avoir  
 en dé-  
 le fa-  
 ée en-  
 on , il  
 donna  
 autre  
 pour  
 manda  
 ir - là  
 r dans  
 t des  
 er sur  
 n coup  
 ment :

ces paroles furent un foudre , ou  
 comme la tête de Meduse , car elle  
 en pensa être changée en pierre.  
 Sa Dame qui s'aperçut du désor-  
 dre où elle étoit , en voulut savoir la  
 cause : elle n'eut pas de peine à lui  
 inventer une fourbe ; la conjoncture  
 présente lui en fournissoit le moyen :  
 & pour mieux donner la couleur à  
 son jeu , elle répandit quelques lar-  
 mes , après quoi elle lui parla en ces  
 termes : *Sans doute , Madame , que mon  
 déplaisir vous est bien connu ; mais  
 puisque vous le voulez encore savoir  
 de ma bouche , je n'ai rien à y con-  
 tredire ; ainsi , Madame , je crois  
 qu'il ne vous semblera pas étrange ,  
 qu'après avoir tant reçu de graces  
 & de bienfaits de vos mains libérales ,  
 je n'aye un sensible regret de vous  
 quitter , après la résolution que j'a-  
 vois faite de vous servir toute ma vie ,  
 & de correspondre par mes soins à  
 toutes vos bontés. Le seul déplaisir de  
 m'en voir frustrée , occupe tellement*

mon esprit, qu'il m'est impossible de songer à autre chose : & bien que vos commandemens m'aient toujours servi de loi, cependant je n'obéirai à celui-ci qu'avec beaucoup de répugnance. Si mes prières & mes supplications vous pouvoient fléchir à le révoquer ! Je vous éloigne de moi pour votre bien, lui répondit brusquement sa Dame : cela n'est pas pour toujours ; suivant la manière dont vous agirez, je saurai aussi agir : allez seulement vous préparer à m'obéir. Elle sortit & courut d'abord avertir Agnès de l'ordre fatal qu'elle avoit reçu, & lui enjoignit de dire au Marquis, qu'elle conserveroit toujours pour lui la même amitié, moyennant qu'il n'entreprît rien sur leur chemin ; car, disoit-elle, cela feroit grand bruit, & découvreroit toute l'affaire, laquelle je veux tenir autant secrète qu'il m'est possible. Agnès eut du regret de ce contre-coup ; car elle ne fendoit pas une petite espérance sur le succès de ses dispo-

le de intrigues. Néanmoins elle lui promit tout ce qu'elle voulut, & courut promptement pour en avertir le Marquis, qui déjà goûtoit mille plaisirs en idée. Il tomba dans la plus grande consternation du monde. Cependant il n'y avoit point de remède, & il s'en felloit consoler. Comme la nuit approchoit, il ne jugea pas à propos de partir que le lendemain, afin de ne point donner le soupçon, & aussi pour trouver le moyen de lui parler avant son départ.

Guillemette ayant fait son coffre, fut, suivant qu'elle en avoit reçu ordre, dans la chambre de sa Dame. Cette bonne personne, qui ayant passé près de soixante années dans le monde, avoit beaucoup d'expérience, prévoyant qu'un bon arbre se gâte facilement, s'il n'est cultivé jeune, voulut, avant que de la faire partir, lui donner de bonnes & solides instructions : elle commença donc ainsi son discours.

### 34 HIST. AMOUREUSE

Depuis qu'il a plu à Dieu de me retirer mon cher époux & mes enfans, j'ai laissè-là toutes ces folles vanités, & ne me suis attachée qu'aux choses qui peuvent rendre éternellement heureux ceux qui les suivent; & comme vous allez être séparée de moi pour un temps, j'ai lieu de craindre pour vous: dans l'âge où vous êtes, on court bien des dangers, mais on acquiert beaucoup de gloire à les surmonter. Je veux bien vous faire part de l'expérience que j'en ai, & vous donner ici de petits avis pour votre conduite; & je vous puis assurer, que vous ne pouvez être qu'heureuse, si vous les suivez.

Premièrement, soyez dévote sans affection, & vous donnez bien de garde de tomber dans l'hypocrisie; car par-là, on s'attaque directement à la Divinité.

2. N'ayez point tant à cœur les plaisirs de la chair, car celui qui préfère les plaisirs du corps au salut de son ame, fait ainsi que ceux qui lais-

sent noyer un homme pour courir après son vêtement.

3. Ne prenez point trop de plaisirs dans la mondanité, abhorrez-la, & que vos accoutremens soient modestes : ayez toujours plus de soin de parer votre ame que votre corps, sans quoi vous encensez une Idole, & abandonnez Dieu.

4. Ne commencez jamais rien sans y bien penser, & que d'un jugement mûr ; car celui qui commence une affaire sans cela, ne doit pas être surpris s'il ne réussit pas.

5. N'entreprenez rien au-dessus de vos forces ; car tout ce qui s'entreprend ainsi, ne sauroit produire des effets qu'au dessous de l'espérance qu'on en a conçue.

6. Ne regardez jamais avec envie le bien d'autrui, car par-là vous vous rendez indigne de posséder le votre.

7. Fuyez avec soin ce qu'on appelle amour dans le monde, n'écoutez point les discours flatteurs de

36 *HIST. AMOUREUSE*

tout le monde : tel vous déifie dans ses discours, qu'il ne tend qu'à vous rendre la plus misérable des créatures. Bouchez donc, à l'imitation de l'Aspic, vos oreilles à la voix de ces Enchanteurs, & soyez fortement persuadée qu'il n'y a rien qui soit si domageable à la réputation; & que de tout ce qui est capable de gâter notre jugement, l'amour est le plus fort, & celui dont on s'apperçoit le moins; car il n'allume son feu que pour nous aveugler, & nous troubler le cerveau & l'esprit; & pour nous en faire avoir de l'horreur, il nous est dépeint nud; non-seulement pour nous représenter son effronterie, mais encore pour nous apprendre qu'ordinairement il met en chemise ceux qui le suivent.

8. Si vous soumettez votre jugement à vos plaisirs, vous vous brûlerez d'un flambeau qui vous avoit été donné pour vous conduire.

9. Fuyez autant qu'il vous sera possible

dans possible le jeu, car qui l'aime avec vous excès, cherche à mourir dans la pauvreté.

10. Pensez plus d'un moment à ce que vous voulez dire, & plus de deux à ce que vous voulez promettre, crainte qu'il ne vous arrive d'avoir du déplaisir de ce que vous aurez promis avec précipitation.

11. Obéissez en toute révérence, & avec joie, à la personne que vous, servirez, tâchant, autant que vous pourrez, à vous rendre utile, ne point vous laisser commander ce que vous voyez nécessaire de faire, & considérez que le plus grand ressort qui fait agir la bonté des Maîtres, envers les Serviteurs, c'est lorsqu'ils s'acquittent bien de leur devoir, & pour me servir du Proverbe, *Bon Valet fait bon Maître.*

12. Soyez contente de votre condition; car qui ne se contente pas d'une honnête fortune, se donne souvent bien de la peine pour la rendre possible.

dre moindre , en tâchant de l'agrandir.

13. Ne vous empressez pas à savoir le secret d'autrui : soyez fort réservée à communiquer les vôtres : vous n'en êtes plus maîtresse dès - lors que vous en avez fait confidence à quelqu'un ; & votre exemple justifie l'infidélité qu'on pourroit vous faire en le communiquant à un autre.

14. Encore une fois , défiez - vous des cajoleurs & des flatteurs : les uns & les autres visent par le vent de leurs paroles à tirer l'argent de votre bourse , & à vous ravir l'honneur. Enfin l'infection de la peste n'est pas tant à craindre pour le corps , que le poison des mauvaises compagnies , & qui se sert de discours trop étudiés pour nous persuader un crime , emploie un poignard parfumé pour nous percer le cœur.

*Voilà , Guillemette , ce que j'avois à vous dire , & que je vous prie de bien retenir dans votre cœur ; & crainte que*



*vous ne l'oabliez, je l'ai succinctement rédigé par écrit : le voilà, ayez-en soin, & le lisez souvent.*

Guillemette le lui promit, après quoi elles se reposèrent jusqu'au matin, que sa Dame ne la voulut point quitter que pour se mettre dans le carrosse : ainsi nos amans ne purent se dirent des adieux, que dans des termes généraux. Et notre Marquis ayant demeuré - là quelque temps, prit congé, & se retira à une de ses maisons, située à deux lieues de distance du nouvel appartement que prenoit sa maîtresse, laquelle fut assez bien reçue à son arrivée, mais la suite n'y répondit pas. Elle avoit à faire à une Dame que nous nommerons Olympe, pour ne pas découvrir sa famille. Elle étoit impérieuse, & traitoit mal ses gens, quelque diligence qu'ils apportassent à faire leur devoir. Cette maniere parut fort rude à notre Guillemette : elle seroit de chez une personne, qui

l'avoit toujours traitée comme son enfant ; au lieu que là, elle se voyoit comme dans un esclavage, ce qui la dégoûta beaucoup, & servit à établir d'autant plus le Marquis dans son cœur. Il étoit au désespoir, & il ne se passoit point de jours, qu'il ne passât par-là à cheval, mais jamais il ne put être apperçu d'elle : à la fin il se servit d'une ruse qui lui réussit. Il gagna un Payfan du Village, qui pourvoyoit le Château de poisson, & lui fit promettre de rendre une lettre à Guillemette : il lui désigna sa taille & sa figure, afin qu'il ne fit point de bévue. L'autre le lui promit ; en effet il réussit, & lui donna la Lettre. Elle fut d'abord un peu surprise, de la voie qu'on avoit prise pour la lui remettre : mais le Payfan fut lui mettre l'esprit en repos, en l'assurant qu'il étoit tout dévoué à son service. Elle lui promit, que le lendemain elle lui donneroit réponse. D'abord il en fut

porter la nouvelle au Marquis , qui l'attendoit avec impatience. Dans ce temps Guillemette ouvrit sa lettre , & y lut.

# MADemoiselle,

*Je suis persuadé , que si je ne vivois entièrement pour vous , je n'aurois pu vous voir enlever à mes yeux sans mourir. Encore si j'eusse pu avoir l'honneur de prendre congé de vous , & de savoir vos sentimens , je m'en serois consolé. Faites-moi donc la grace que je vous puisse parler en quelque lieu. Ah ! qui l'auroit cru , si près de nous voir , être si cruellement séparés ? Il n'importe , & j'espère que votre bonté réparera la perte que nous avons faite. Adieu , ma chère ; faites-moi savoir de vos nouvelles , & vous suez entièrement au porteur , car il est de nos amis.*

Elle ne balançoit point sur la réponse. Il y avoit du temps qu'elle souf-

froit de cette nouvelle maîtresse , & elle en vouloit sortir absolument à quelque prix que ce fût ; ainsi elle fit la réponse suivante , qu'elle glissa subtilement dans la poche du Payfan.

MONSIEUR,

*Quoique je ne vous aye pas vu depuis mon départ de . . . . je n'ai pourtant pas laissé éteindre dans mon cœur la passion que vous y aviez allumée ; & , pour preuve de cela , trouvez-vous demain à quatre heures déguisé en fille au bord du bois qui joint au grand chemin , là j'aurai l'honneur de vous voir.*

Jamais le Marquis n'eut plus de joie , que lorsqu'il apprit cette nouvelle ; il baïsa vingt fois cette lettre. Il se trouva au rendez-vous à l'heure assignée , où il lui dit mille douceurs. Elle , qui s'étoit apprivoisée avec lui ,

se plaignit de l'humeur hautaine de Madame Olympe, & de la maniere indigne dont elle la traitoit. Le Marquis s'offrit d'abord de la tirer de cet esclavage : mais elle n'y vouloit point consentir dans le commencement, ne desirant, disoit-elle, faire autre chose, que retourner chez son ancienne maîtresse; mais il la fut si adroitement prendre, lui remontrant, qu'elle seroit toujours dans un pareil état; au lieu qu'auprès de lui elle feroit maîtresse absolue de son bien; qu'elle donna son consentement pour le Dimanche suivant, sur le soir, & s'abandonna entièrement à sa volonté. Il la remercia le plus éloquemment qu'il put, il l'embrassa, & la baisa tendrement: à quoi elle ne fit pas tant la rigoureuse comme auparavant; & il est à croire, que s'ils eussent été dans un autre endroit, elle n'en seroit pas sortie vierge. Quoi qu'il en soit, il la baisa aux yeux, à la bouche, au sein, & où il voulut: il

44 HIST. AMOUREUSE

en étoit tellement extasié , qu'il ne disoit rien , quand elle se réveilla. *Il me semble*, lui dit-elle , *que vous voilà dans le même état que l'autre jour , que vous fites cet impromptu de Vers , parce que je ne voulois pas vous donner un baiser. Si le chagrin vous en fit lors composer si promptement , il me semble que la joie , que vous témoignez , vous en devrait aussi dicter. Vous avez raison*, dit-il , *Mademoiselle ; & après avoir un peu rêvé , il récita ceux qui suivent , en badinant avec elle.*

*V E R S sur un Baiser.*

Fais que je vive , ô ma seule Déesse !

Fais que je vive , & change ma tristesse

En plaisirs gracieux.

Change ma mort en immortelle vie ,

Et fais , cher Cœur , que mon ame ravie

S'envole avec les Dieux.

Fais que je vive , & fais qu'en la même heure

Que je te baise , entre tes bras je meure ,

Languissant doucement :

Puis, qu'aussi-tôt doucement je revive ,  
Pour amortir la flamme ardente & vive  
Qui me va consumant.

Fais que mon ame à la tienne s'assemble ,  
Range nos cœurs & nos esprits ensemble  
Sous une même loi.

Qu'à mon desir ton desir se rapporte :  
Vis dedans moi, comme en la même sorte  
Je vivrai dedans toi.

Ne me défends ni le sein , ni la bouche ;  
Permits, mon Cœur, qu'à mon gré je les touche  
Et baise incessamment,  
Et ces beaux cheveux eù l'amour se retire ;  
Car tu n'as rien qui tien se puisse dire ,  
Ni moi pareillement.

Mes yeux sont tiens, des tiens je suis le maître,  
Mon cœur est tien , à moi le tien doit être ,  
Amour l'entend ainsi.

Tu es mon feu , je dois être ta flamme ;  
Tu dois encor , puisque je suis ton ame,  
Etre la mienne aussi.

Embrasse-moi d'une longue embrassée,  
Ma bouche soit de la tienne pressée ,  
Sugant également

De nos amours les saveurs plus mignardes ;  
Et qu'en ces jeux nos langues fretillardes

46 HIST. AMOUREUSE

S'étreignent mollement.

Au Paradis de tes lèvres écloses ,  
Je vais cueillir de mille & mille roses

Le miel délicieux.

Mon Cœur s'y plaît , sans qu'il s'y rassasie  
De la liqueur d'une douce ambrosie ,

Passant celle des Dieux.

Je n'en puis plus ; mon ame à demi-folle ,  
En e baissant par ma bouche s'envole ,

Dedans toi s'assemblant.

Mon cœur ballette à petites secousses ,  
Bre f, je me fonds en ces lieffes douces ,

Soupirant & tremblant.

Quand je te baise , un gracieux zéphire ,  
Un petit vent moite & doux , qui soupire ,

Va mon cœur éventant.

Mais tant s'en faut qu'il éteigne ma flamme :  
Que la chaleur qui dévore mon ame

S'en augmente d'autant.

Ce ne sont point des baisers , ma Mignonne ,  
Ce ne sont point des baisers que tu donne ;

Ce sont de doux appas ,

Faits de nectar , de sucre & de canelle ,  
Afin de rendre une amour éternelle

Vive après le trépas.

Ce sont des fruits de l'Arabie heureuse ,



Ce sont parfums qui font l'ame amoureuse

S'éjouir dans ces feux :

C'est un doux air, un baume, des fleurettes,

Où comme oiseaux volent les amourettes,

Les plaisirs & les jeux.

Parmi les fleurs de ta bouche vermeille,

On voit dessus voler comme une abeille,

Amour plein de rigueur.

Il est jaloux des douceurs de ta bouche ;

Car aussi-tôt qu'à tes lèvres je touche,

Il me pique le cœur.

En finissant, il laissa aller un soupir, & dit : Eh bien ! ma chere, que vous en semble, y en a - t - il assez ? Oui certes, dit-elle, & je vous proteste que j'aime infiniment les Vers ; & si je pouvois avoir pour vous plus d'amitié que j'en ai, ce seroit le don que vous avez de faire les Vers si galamment, qui pourroit y contribuer plus qu'autre chose ; car je vous avoue que j'ai une grande passion pour les Poëtes ; & tous les gens d'esprit, ce me semble, en doivent avoir aussi. J'ai bien de la joie, ma chere,

Cvj

répondit-il, d'avoir quelque chose dans mes qualités intérieures qui vous plaise, & je vous assure que je m'y attacherai avec plus de plaisir, puisque vous y en prenez, & qu'il ne se passera rien de galant dont je ne vous fasse part en Vers. En vérité, je vous ferai fort obligée, lui repliqua-t-elle. Ils se dirent encore de tendres paroles, & se donnerent quelques raisons, puisqu'ils se séparèrent avec promesse de ne point manquer à l'assignation. D'abord qu'elle fut de retour dans sa chambre elle se mit à faire réflexion sur cette affaire. Et comme par hazard en cherchant quelque chose dans son coffre, elle mit en même temps la main sur les Instructions que lui avoit données son ancienne Dame, elle les lut avec quelque espece de chagrin, parce qu'elle y trouvoit son action blâmée, mais qu'y faire? La parole est donnée, & la chose est trop avancée pour s'en dédire. Mais d'autre côté, les Instructions ont raison : elle

va entreprendre une affaire dont elle se pourra repentir ; que faire à cela ? Elle trouva un expédient, c'est qu'elle sacrifia ces Instructions au feu , pour n'avoir rien qui lui pût reprocher son procédé. Les voilà donc brûlées & elle en repos. Le Dimanche cependant approchoit : elle se hâta de plier ses meilleures nippes dans un petit paquet , & à l'heure assignée elle le prit sous son bras , & sortit du Château sans être apperçue de personne. A deux cens pas de-là elle trouva son Amant qui l'attendoit avec un carrosse à six chevaux , qui firent grande diligence quand les amans furent dedans : ainsi en moins de deux heures ils furent rendus à sa maison , où il lui avoit fait préparer un appartement magnifique , & où il coucha cette nuit avec elle , & lui ravit ce qu'elle avoit de plus précieux au monde. On la trouva d'abord à dire au Château , & on crut qu'elle s'en étoit retournée chez son ancienne Dame : on y envoya

voir , mais elle n'y étoit pas. La vieille Dame s'en mit beaucoup en peine ; & Olympe aussi de son côté faisoit tous les efforts pour savoir si elle n'auroit point été assassinée. Tout cela n'éclaircissoit rien ; & je crois qu'on auroit été long-temps sans en savoir des nouvelles , si un des serviteurs de la vieille Dame , qui alloit chez le Marquis pour s'acquitter d'une commission , ne l'eût vue à la fenêtre. Il n'en fit pas paroître son étonnement , & elle qui l'avoit apperçu s'étoit incontinent retirée : mais lorsqu'il fut de retour à son logis , il déclara le tout à la bonne femme , qui du commencement en eut du chagrin , mais qui pourtant s'en consola : néanmoins elle bannit le Marquis de sa maison & ne l'a pas voulu voir depuis. Il ne laissoit pas pour cela de bien passer son temps auprès de sa Maîtresse. Et comme il se souvint qu'elle aimoit fort les Vers , & qu'il ne cherchoit qu'à la divertir , il lui fit

les suivans sur la premiere nuit qu'il l'avoit possédée.

Or ça, je te tiens, mon Cœur,  
Guillemette mon bonheur.  
Guillemette ma Rebelle,  
Ma charmante Colombelle,  
Mon cher Cœur, voici le temps  
Qui doit nous rendre contents ;  
Nous donnant la jouissance  
De notre longue espérance.  
Donc à l'honneur de Cypris,  
Passons cette nuit en ris :  
Et dans ces douces malices,  
Nous trouverons nos délices.

Quoi ! Cruelle, qu'attends-tu ?

Las ! que ne me permets-tu,  
Que ne me permets-tu, farouche,  
Que je te baise la bouche ?  
Las ! Guillemette, dis-moi,  
Dis à mon ame pourquoi  
Ta cruauté me dénie  
Ce dont tu as tant d'envie ?  
Tu ne demandes pas mieux,  
Mais je vois bien que tu veux  
D'un front masqué contrefaire  
La pudique & la sévère.

Ah ! tu te veux déguiser ,  
Et tu feins de mépriser  
Mes folâtres gaillardises ,  
Et mes douces mignardises .  
Mais par tes yeux éclairans ,  
Comme deux astres naissans  
Dans la céleste voûture ,  
Par ton beau front , je te jure ;  
Et par cette bouche encor  
Mon plus précieux trésor ,  
Par cette bouche rosine ,  
Par tes lèvres ambrosines ;  
Par tes blonds cheveux épars ,  
Dont l'or fin de toutes parts ,  
Au gré du vent par secousse ,  
Baïse mille fois ta bouche :  
Par ces deux gentils tetons ,  
Par ces deux gentils boutons  
Plus rouges que l'écarlate  
Dont une cerise éclate ;  
Par ce beau sein potelé ,  
Dont je suis enforcé :  
Ne permets pas , je te prie ,  
Qu'ici je perde la vie.  
Hélas , déjà je suis mort ,  
A moins que d'un prompt effort ,

Ma chere Ame , tu n'appaîse  
La chaude ardeur de ma braîse.  
Vénus , prends-moi à merci ,  
Et toi , Cupidon aussi :  
Car d'une nouvelle rage  
Furieusement j'enrage ,  
Rage qui me vient dompter ,  
Sans pouvoir la supporter.  
La priant en cette sorte ,  
D'une façon demi-morte ,  
Mes soupîrs eurent pouvoir  
A la fin de l'émouvoir :  
Ainsi elle fut vaincue ,  
Et sa colere abattue :  
Une charmante pâleur  
Lui fit changer de couleur.  
Lors elle se prit à dire :  
Tu as ce que tu desîre ,  
Guillemette est toute à toi.  
Et puis s'approchant de moi ,  
Sans contrainte elle me baîse ,  
Et coup sur coup me rebâise.  
Enfin se laissant aller ,  
Elle me vint accoîler ,  
Et entre mes bras pâmée ,  
Elle demeura charmée.

Alors sur mon lit doré,  
Mignardement préparé,  
Dessus la folâtre couche  
Nous dressons notre escarmouche.  
Je me déchargeai soudain  
De l'ardeur dont j'étois plein,  
Et de cette ardente flamme,  
Que je sentoîs dans mon ame,  
Tout de mon long je me couche  
Entre ses bras bouche à bouche.  
Alors tout doucement j'entre  
Li-bas dans ce petit centre,  
Où Cypris fait son séjour  
Dedans les vergers d'Amour,  
Vergers qui toujours verdissent,  
Vergers qui toujours fleurissent.  
Mais pour cela je ne cesse  
De la rebaiser sans cesse :  
Et nos corps ensemble étreints  
Soat sans contrainte contraints  
D'une mignardise étrange  
Faice un amoureux échange ;  
Et doucement haletans  
Nos ames vont se mêlans ;  
Nos languettes fréillardes  
Se font des guerres mignardes :



Et sur le rempart des dents  
S'entrechoquent au dedans.

O combien de friandises !

O combien de paillardises !

Apperçurent cette nuit

Et le flambeau & le lit ,

Seuls témoins de nos délices ,

Seuls témoins de nos malices ,

Lorsqu'étroitement pressés ,

Nous nous tenions embrassés ,

Et qu'une chaleur fondue ,

Par nos veines épandue ,

Va d'une douce liqueur

Attiédissant sa langueur !

Alors je me pris à dire :

O Dieux ! gardez votre Empire ,

Et jouissez sûrement

De ce haut gouvernement :

Moyennant que je te tienne ,

Moyennant que tu sois mienne ,

Guillemette , n'aie peur

Que j'envie leur grandeur ;

N'aie peur que je desire ,

Ni le Ciel , ni leur Empire.

Ainsi je vais m'égayant ,

Ainsi je vais m'égarant ;

56 *HIST. AMOUREUSE*

Souvent hezardant ma vie  
 Entre ses deux bras ravie.  
 Puis en ses yeux affectés  
 Noyant les miens enchantés,  
 Tantôt de sa chevelure  
 Je fais une entortillure :  
 Puis je baise ses mammelles  
 Aussi charmantes & belles  
 Que celles de la Cypris ;  
 Puis de grand amour épris,  
 Vifant à place plus haute,  
 Dessus son beau col je saute :  
 Puis après d'un coup de dent  
 Je vais sa gorge mordant,  
 Et d'une main fretillarde  
 Par l'obscurité j'hazarde  
 De tâter les pilliers nuds  
 Dont ses flancs sont soutenus ;  
 Flancs , où sous garde fidelle ,  
 Amour fait sa sentinelle,  
 Portier de ce lieu sacré  
 A sa Mere consacré.  
 Enfin de mille manieres  
 Dans ces amoureux mysteres,  
 Follâtres nous nous baisons,  
 Et jouant contrefaisons

Les amours des Colombelles ,  
Et celles des Tourterelles ;  
Et à l'envi furieux ,  
Et à l'envi amoureux ,  
Par nos bouches haletantes ,  
D'un doux entrelacement  
Nos deux ames languissantes ,  
Se rassemblent doucement ,  
Et de leurs corps homicides  
Tour-à-tour les laissent vuides.  
Ainsi nous nous combattions  
Comme vaillans champions ,  
Non sans sueur & sans peine ,  
Ni même sans perdre haleine ;  
Quand enfin les nerfs lassés ,  
Et les membres harassés ,  
Lorsque l'humeur découlante ,  
Et ma vigueur défaillante ,  
Sans cœur , sans force & vertu ,  
Enfin je fus abattu.  
A l'instant mon chef j'incline  
Sur sa douillette poitrine ,  
Où un sommeil gracieux  
Me ferma bientôt les yeux.  
Lors voyant que je repose  
D'une un peu trop longue pause ,

58 *HIST. AMOUREUSE*

Elle me fait réveiller ,  
 Sans me laisser sommeiller.  
 Comment , me dit-elle alors ,  
 Comment donc , lâche , tu dors ?  
 Comment donc tu te reposes ?  
 Lors les paupieres écloses ,  
 A ces mots me relevant  
 Plus dispos qu'auparavant ,  
 Je me saisis de mon arme ,  
 Et d'abord donnai l'alarme ,  
 Et d'une grande furie  
 Je perçai sa batterie.  
 Bleffée d'un coup si doux ,  
 Elle redouble ses coups :  
 Chacun de sa part s'efforce  
 De faire valoir sa force ,  
 Et chacun de son pouvoir  
 S'acquitta de son devoir ;  
 Par de petites secouffes ,  
 Par réciproques repouffes ,  
 Chacun mêle de sa part  
 Quelque petit tour paillard ,  
 Et de cent façons jouée ,  
 Vénus est contr'imitée.  
 Cent mille fois je t'honore ,  
 Nuit que je révere encore ,

Nuit heureuse , dont les Dieux  
Doivent être bien envieux ,  
Nuit que Cypris immortelle  
Ne peut promettre plus belle.

O claires obscurités !

O ténébreuses clartés !  
Qu'entre tant de friandises ,  
Qu'entre tant de faveurs prises ,  
Tant de douceurs , tant d'ébats ,  
Tant de glorieux combats ,  
Tant de soupirs , tant de crainte ,  
Tant de baisers sans contrainte ,  
Tant d'étroites liaisons ,  
Tant de douces pâmoisons ,  
Tant de baisers , tant d'injures ,  
Tant de friandes morsures ,  
Tant de plaisans déplaisirs ,  
Tant d'agréables plaisirs ,  
Tant de belles gaietés ,  
Tant de douces cruautés ,  
Tant de follâtres malices ,  
Tant de paillardes délices ,  
Tant de copieux combats ,  
Qu'entre tant de vifs trépas ,  
Et tant de douceur sucrée ,  
O nuit ! nous t'avons passée.

Elle les trouva fort agréables, & eut de la joie de les lire ; elle l'en paya de la même monnoie qu'elle payoit tous les bienfaits qu'elle avoit reçus de lui : & ainsi selon toutes les apparences, ils passoient leur temps assez agréablement. Cela dura un petit espace de temps assez considérable, sans que ce cher couple songeât à autre chose. Le Marquis fit un voyage en Cour, après quoi il s'en revint plus amoureux qu'auparavant. Sur ces entrefaites, le Juge d'un des principaux Villages du Marquis, devint veuf. D'abord il songea à remplir cette place avec sa Guillemette. C'étoit un honnête homme, fort riche, & encore jeune : mais la difficulté étoit de savoir si le Juge vouloit bien prendre les restes de son Seigneur. Il espéroit pourtant de le gagner : il en communiqua pour cet effet avec Guillemette, & lui représenta que c'étoit un parti fort avantageux pour elle ; que cela répareroit

roir  
rien  
ma  
pour  
que  
band  
& tre  
fédér  
ce n'  
& p  
couv  
votre  
pour  
de ses  
bons  
jouer  
pigeon  
chat  
Le  
Juge  
avec  
le faiso  
donno  
mitié  
re Ju  
Toi

, & roit son honneur, & ne nuirait en  
 l'en rien à leur commerce. Car enfin,  
 elle ma chere, lui disoit-il, ce n'est que  
 avoit pour votre bien, & ne croyez pas  
 s les que je vous abandonne : non, j'a-  
 os as- bandonnerois plutôt tout mon bien,  
 pe- & trop heureux encore de vous pos-  
 able, séder pour l'unique qui me resteroit ;  
 à au- ce n'est donc que pour votre fortune  
 yage & pour tenir nos intrigues plus à  
 evint couvert. Si vous le jugez ainsi pour  
 Sur votre bien, nous ferons nos efforts  
 des pour l'attirer. Elle convint de la force  
 de- de ses raisons, & le remercia de ses  
 rem- bons soins, lui promettant de bien  
 nette. jouer son personnage pour attirer ce  
 rt ri- pigeon à son pigeonier : mais à bon  
 diffi- chat bon rat.

vou- Le Marquis invitoit Monsieur le  
 le son Juge souvent chez lui, il plaignoit  
 de le avec lui la perte de sa femme, il  
 ar cet le faisoit manger à sa table, & lui  
 repré- donnoit tout autant de marques d'a-  
 avan- mitié qu'on peut, sans que notre pau-  
 épare- vre Juge en fût la véritable cause.

Guillemette l'entretenoit aussi souvent en particulier, quand Monsieur étoit empressé à d'autres compagnies. Jamais Vestale ne marqua plus de prudence & de piété qu'elle en faisoit éclater dans ses discours & dans son maintien : & qui ne l'auroit connue, l'auroit prise pour une seconde Lucrece. Cependant le Marquis fendoit peu-à-peu l'intention du Juge sur un second mariage, & lui touchoit tous jours quelque petite chose en passant, à quoi l'autre ne répondoit que fort ambiguëment : mais un jour que notre Marquis voulut s'en éclaircir plus à fond, pour cet effet, après être sorti de table un jour qu'il y avoit dîné, il le mena promener dans un des parterres de son jardin, & lui dit : Vous savez, Monsieur le Juge, l'estime que j'ai toujours faite de votre personne ; je vous ai distingué de tous les Justiciers de mes Terres pour vous placer comme vous êtes ; de plus, je trouve en vous une certaine

humi-  
plais-  
penc-  
je vo-  
avan-  
mari-  
vous-  
Juge-  
donn-  
lui,  
jour-  
quis-  
cho-  
aucu-  
fem-  
de vo-  
sonn-  
& du-  
roit-  
C'est-  
Dem-  
vue c-  
née p-  
vertu-  
coup



humour civile , honnête & & complaisante , qui me fait avoir un grand penchant pour vous : c'est pourquoy je voudrois bien vous voir placé avantageusement dans votre second mariage , & pour cela j'ai envie de vous marier de ma main. D'abord le Juge le remercia des éloges qu'il lui donnoit , de la bonté qu'il avoit pour lui , & de l'honneur qu'il recevoit journellement. Mais Monsieur le Marquis , dit-il , vous me parlez d'une chose à laquelle je n'ai encore eu aucune pensée depuis la mort de ma femme. Je ne doute pas , que venant de votre main , ce ne soit une personne qui ait infiniment de l'honneur & du mérite : mais , Monsieur , pourroit-on savoir qui est cette personne ? C'est , lui répondit le Marquis , cette Demoiselle que vous avez souvent vue dans le Château qui m'a été donnée pour Gouvernante , & pour la vertu de laquelle j'ai assurément beaucoup d'estime. Elle a beaucoup d'es-

prit, & outre cela quatre mille livres que je lui veux bien donner, outre la premiere place vacante au Présidial de Poitiers, que je m'offre de vous faire avoir.

Le Juge n'étoit pas ignorant, & dès-lors qu'il entendit nommer Guillemette, il s'aperçut de l'appât, & prit résolution qu'il n'en feroit rien. Mais comme il étoit de son intérêt de ménager Monsieur le Marquis, il ne voulut pas d'abord le rebuter par un refus, ne doutant pas que l'autre, qui épioit tous ses gestes, ne se fût douté qu'il avoit connoissance de leur dessein : c'est pourquoi il prit un milieu à cela, & dit à Monsieur le Marquis, après l'avoir humblement remercié de la bonté qu'il avoit pour lui, qu'une affaire de l'importance d'un mariage méritoit que l'on y songeât ; que dans la quinzaine il feroit sa réponse par écrit, ou du moins qu'il dépeindroit son sentiment au cas qu'il ne pût accepter ce parti. Le

M.  
cla  
tile  
mel  
quis  
fut  
Gui  
rien  
rent  
d'êtr  
fix.  
favo  
droit  
rent  
de la  
incom  
me su  
quer p  
erage  
Port.  
porté  
Lettre  
l'envoi  
satisfact  
E' com

Marquis le pressa de s'expliquer plus clairement sur cette affaire, mais inutilement; il ne fit que réitérer la promesse précédente, de quoi le Marquis fut obligé de se contenter, & en fut incontinent porter la nouvelle à Guillemette, qui d'abord n'en prévint rien de bon; néanmoins ils attendirent la réponse, qui ne manqua pas d'être apportée au bout du temps préfix. Ils eurent de la curiosité pour savoir ce que le papier leur apprendroit, & l'ayant ouvert ils trouvèrent : *Monsieur, après avoir bien fait de la réflexion sur les malheurs & les incommodités qu'apporte le mariage, je me suis proposé de ne me point embarquer pour la seconde fois sur cette Mer orageuse, mais de jouir des délices du Port. Les plus fortes raisons qui m'ont porté à suivre cette résolution, est une Lettre d'un Poëte de mes amis. Je vous l'envoie, afin que vous ayez aussi la satisfaction de voir les avis qu'il me donne, & comme il déclame contre le mariage.*

## 66 HIST. AMOUREUSE

*Cependant , Monsieur , je ne cesserai  
jamais de vous reſter obligé des bontés  
qu'il vous a plu d'avoir pour moi , &  
j'ai un ſincere déplaiſir de ne pouvoir  
forcer mon inclination , pour offrir mes  
vœux à cette charmante perſonne : il faut  
croire que je ne ſuis pas deſtiné à un ſi  
grand bonheur : mais je me réſerve celui  
de me dire toujours , Monsieur ,*

*Votre , &c.*

### *AVIS touchant le Mariage.*

*La Femme eſt une Mer , & le Mari un Nocher ,  
Qui va mille périls ſur les Ondes chercher ;  
Et celui qui deux fois ſe plonge au Mariage ,  
Endure par deux fois le péril du Naufrage ,  
Cent tempêtes il doit à toute heure endurer ,  
Dont n'y a que la mort qui l'en peut délivrer.  
Sitôt qu'en Mariage une Femme-on a priſe ,  
On eſt ſi bien lié qu'on perd toute franchise :  
L'Homme ne peut plus rien faire à ſa volonté ,  
Le riche avec orgueil gêne ſa liberté ,  
Et le pauvre par-là ſe rend plus miſérable ,  
Car pour un , il lui faut en mettre deux à Table.*

Qui d'une laide femme augmente sa maison,  
N'a plaisir avec elle en aucune saison,  
Et seule à son Mari la Belle ne peut être;  
Les Voisins comme lui tâchent de la connoître;  
Elle passe le jour à se peindre & farder,  
Son occupation n'est qu'à se regarder  
Au crystal d'un miroir, conseiller de sa grace:  
Elle enrage qu'une autre en beauté la surpasse.  
Semblable en son beau teint au fer d'une arme à feu,  
Qui n'étant point fourbi, se rouille peu à peu.  
Sile pauvre Mari leur manque de caresses,  
On l'accuse d'abord d'avoir d'autres Maîtresses:  
La Femme trouble un lit de cent mille débats,  
Si son desir ardent ne tente les combats,  
Et si l'homme souvent en son champ ne s'exerce,  
Labourant & semant d'une peine diverse.  
La Mer, le Feu, la Femme avec nécessité,  
Sont les trois plus grands maux de ce monde habité.  
Le feu bientôt s'éteint: mais le feu de la Femme  
La brûle incessamment, & n'éteint point sa flamme:  
Ainsi crois-moi; dessus ce point,  
Mon cher ami, n'y songe point.

Le Marquis eut du chagrin que la chose n'avoit pas réussi. Cependant

ils s'en consolèrent par la continuation de leurs amours.

Mais comme par résistance  
On augmente le desir ,  
Ainsi dans la jouissance  
On perd bientôt le plaisir.

En effet notre Marquis perdit bientôt le souvenir de ses promesses , car il commençoit à la négliger , & ne la voit qu'avec une espece de chagrin. Elle fut encore assez heureuse de l'avoir possédé pendant près de dix ans , après quoi voyant qu'il ne l'estimoit pas comme il avoit fait , qu'au contraire il la négligeoit tout-à-fait , elle prit une résolution de se retirer. Elle lui en demanda la permission : d'abord il l'en voulut retenir par maniere de bienveillance , mais il y consentit enfin sans grands efforts. Elle eut , tant de ses épargnes , que de ce qu'il lui donna , une petite somme avec laquelle elle s'achemina à Paris. D'abord elle

fit assez bonne chere, ne pouvant se  
 défaccoutumer des bons morceaux  
 qu'elle mangeoit avec le Marquis :  
 mais comme à Paris tout est cher,  
 elle fut obligée de retrancher sa dé-  
 pense, & de songer à se mettre en  
 condition. Elle pria pour cet effet  
 une vieille Entremetteuse de lui en  
 procurer une : mais cette femme la  
 voyant jeune & d'assez bonne mine,  
 lui proposa un parti pour se retirer :  
 elle ne s'en éloigna pas beaucoup, &  
 s'enquêta de la personne & de sa va-  
 cation, à quoi l'autre lui répondit  
 que c'étoit Monsieur Scarron, &  
 qu'il étoit Poëte. Ce nom de Poëte  
 lui ravit d'abord l'ame, & elle de-  
 manda incontinent à le voir : mais la  
 vieille jugeant qu'il étoit à propos de  
 la préparer à voir cette figure, & de  
 lui en faire d'avance un petit por-  
 trait, afin que l'aspect ne lui en parût  
 pas si horrible, lui dit : *Ecoutez, Ma-*  
*demoiselle, je suis bien aise de vous*  
*dépeindre la personne avant que vous*

la voyiez. Premièrement, c'est un jeune homme, qui est d'une taille moyenne mais incommode ; ses jambes, sa tête & son corps sont, de la manière dont ils sont situés, la forme d'un Z. Il a les yeux fort gros & enfoncés, le nez aquilin, les dents couleurs d'ébene & fort mal rangées, les membres extrêmement nus, j'entends les visibles, ( car pour le reste je n'en parle point : ) il a infiniment d'esprit au-dessus du reste des hommes ; de plus, il a de quoi vivre, il a une pension de la Cour, & est fait d'un homme de Robe. A présent si vous voulez nous l'irons voir. Elle s'y accorda & elles y furent. Scarron qui avoit été averti de leur venue s'étoit fait ajuster comme une poupée, & les attendoit dans sa chaise. A leur abord il les reçut avec toute la civilité possible : à quoi Guillaume tacha de correspondre, mais non pas sans rire de voir cette plaisante figure. Leur conversation ayant duré près d'une bonne heure, elle

prirer  
vieille  
ner a  
conde  
un po  
vieille  
cherch  
quoit  
de for  
yeux  
pouve  
bonne  
étoit  
semb  
comm  
Mude  
même  
le mo  
page-t  
e dan  
avan  
ure. I  
moi se  
n cer  
onher



jeune  
enne  
tête  
ont il  
s yeux  
uilin  
rt ma  
nt ma  
r pou  
a inf  
ste de  
vivre  
est si  
si vou  
s y ad  
arron  
venue  
e pou  
chais  
c tou  
Guille  
e, ma  
te pla  
n ayat  
e, ell  
prirent enfin congé de lui , & la  
vieille l'engagea encore à y retour-  
ner avec elle : elles eurent à la se-  
conde visite qu'elles lui rendirent ,  
un petit régal de collation , & la  
vieille s'étant employée pour aller  
chercher quelque chose qui leur man-  
quoit , Scarron fit briller les charmes  
de son esprit , & étala sa passion aux  
yeux de Guillemette. Il lui dit , qu'il  
pouvoit bien conjecturer qu'une per-  
sonne aussi bien faite comme elle  
étoit , ne seroit pas bien aise de  
s'embarraffer d'un demi - monstre  
comme lui : Mais pourtant , disoit-il ,  
Mademoiselle , si j'osois me priser moi-  
même , je dirois que je n'ai que l'étui  
de mon ame mal composé , & possible y  
loge-t'il un esprit , qui à peine se trou-  
ve dans ces personnes dont la taille est  
avantageusement pourvue par la na-  
ture. D'ailleurs une personne comme  
moi sera toujours obligée de rester dans  
un certain respect , au cas qu'on eût le  
bonheur de vous agréer. Je vous déclai

*re peut-être trop nettement mon sentiment : mais , Mademoiselle , la longueur n'est pas bonne dans de telles occasions.* Comme elle alloit répondre , il entra une des sœurs de Scarron , qui lui fit retenir ce qu'elle avoit à dire , tellement qu'elle ne s'en expliqua point pour cette fois ; mais à l'autre visite qu'elle lui rendit , la vieille la fut si adroitement persuader , qu'elle lui promit d'être sa femme. Il en eut toute la joie imaginable ; & depuis cet heureux aveu il ne manquoit journellement de lui écrire des billets doux , qui dictoit agréablement : ce qui ne servit pas peu à la tenir toujours dans le même sentiment , où elle ne demeura pas long-temps , car il arriva entr'eux une petite rupture. Sa vieille se remit aux champs pour raccommoder leur affaire ; mais Guillemette demeura ferme dans sa résolution & jura de ne le voir ni de l'entendre jamais. Lorsque le pauvre Scarron

fut cela , il en fut au désespoir , & encore plus de ce qu'elle avoit rebuté toutes ses lettres. Il étoit presque à bout de son rôle , aussi-bien que sa confidente : mais comme il avoit infiniment d'esprit , il se souvint qu'elle avoit marqué d'aimer fort les Vers , & qu'elle avoit pris un indigne plaisir à lui en entendre réciter : il voulut donc la tenter par-là , il lui écrivit plusieurs Billets de cette manière. D'abord elle les rebuta comme les autres ; après elle les lut , mais n'y vouloit point faire de réponse. Néanmoins notre Amant ne se lassa jamais de lui envoyer ses billets doux : sa constance , ses soins respectueux , & de quoi joint les assiduités de la Confidente , le firent rentrer dans ses bonnes grâces ; & comme il avoit éprouvé l'inconstance du siècle , il ne crut pas à propos de prolonger long-temps cette affaire : il la pressa donc , & y réussit si bien que dans peu ils acheverent leur mariage , de crainte de quel-

que autre désastre , car le sieur Scar-  
 ron avoit tout sujet de se méfier de  
 lui-même , connoissant son état & sa  
 foiblesse. Mais au lieu de trouver son  
 bonheur & son repos dans son ma-  
 riage , il y trouva tout le contraire ;  
 & n'ayant pas rencontré dans sa nou-  
 velle Epouse la satisfaction & la pu-  
 deur qu'il s'attendoit , & qu'un mari  
 souhaite en telle occasion , il eut re-  
 cours aux plaintes & aux reproches.  
 Mais la nouvelle mariée , qui n'étoit  
 pas sotte , se prévalant de la mauvaise  
 constitution de son Epoux , le traita  
 d'abord du haut en bas , & bien loin  
 de dénier la chose , elle ne se mit pas  
 beaucoup en peine de l'événement  
 car elle lui dit d'un ton impérieux  
 que ce n'étoit pas à une posture com-  
 me la sienne de posséder tout entier  
 une femme comme elle , & qu'il de-  
 voit encore être trop heureux de  
 qu'elle le souffroit. Ce discours , qu'il  
 n'attendoit pas , le réduisit au dernier  
 des chagrins ; & comme cela lui

soit extrêmement sur le cœur, il s'en voulut décharger entre les mains d'une de ses sœurs, ne croyant pas qu'il pût être mieux confié, & qu'elle voulût elle-même publier l'infamie de sa famille. Mais il se trompoit beaucoup de faire fonds du secret sur un sexe autant fragile & inconstant que celui-là. Il le lui découvrit donc enfin, après lui en avoir fortement exagéré la conséquence, & combien il leur importoit que la chose demeurât secrète. Elle ne manqua pas de lui promettre tout ce qu'il voulut, n loins dans la démangeaison où elle étoit de savoir l'affaire, qu'elle n'eut pas plus tôt su qu'elle en avoit une plus grande de s'en décharger; ainsi tous les jours, dans une irrésolution féminine, elle se disoit la même chose. Un jour qu'il de entra autres elle se disoit :

de c  
s, qu'il ne l'ai dit qu'à moi, & si je me défie  
dernière que moi-même envers moi je ne sois ennemie;  
lui p en disant un secret que j'ai pris sur ma foi,

76 HIST. AMOUREUSE

Je ne le dirai point. Mais pourrai-je le taire ?  
 Non , non , je le dirai ; mais se pourroit-il faire  
 Que je puisse trahir ainsi mon frere & moi ?  
 Oui-dà , je le dirai : je m'imagine & pense  
 Que ne le disant point , je perdrai patience :  
 Si je le dis , j'en aurai grand regret ;  
 Si je ne le dis point , j'en serai bien en peine.  
 Mais quoi ! si je le dis , la chose est bien certaine ,  
 Que je ne pourrai plus rappeler mon secret.  
 Je ne le dis donc point , crainte de me dédire ;  
 Mais si je le disois , à quoi pourroit-il nuire ?  
 Je ne le dirai point , j'ai peur de m'en fâcher.  
 Je le dirai pourtant , qu'est-ce que j'en dois craindre ?  
 Oui , oui , je le dirai , à quoi bon de tant feindre :  
 S'il lui importoit tant , il devoit le cacher.

Après tant d'irrésolutions & d'agitations si différentes , elle arrêta d'abord à faire confidence à une amie : celle-là à une autre , & en peu tout le quartier en fut imbu , & toute la conversation des compagnies ne rouloit qu'à là-dessus. Cependant , comme chaque chose a son temps , une autre affaire fit évanouir celle-ci ; mais cela ne modéra néanmoins pas le chagrin

pauvre Scarron ; il s'y laissa emporter , & d'autant plus que le tout venoit de lui & réjaillissoit sur lui. Il fut donc tellement accablé des remords de sa propre faute , qu'il en mena une vie languissante , & qui finalement l'ôta du monde. Sa femme n'en parut affligée qu'autant que la bien-séance le requéroit. Ce qu'elle hérita de ses biens la fit subsister pendant quelque temps ; mais comme cela ne pouvoit pas toujours durer , elle se résolut à poursuivre son premier dessein , & de chercher condition chez quelque Dame de qualité , & qui ne fût pas sur-tout scrupuleuse sur la galanterie. L'occasion ne s'en étoit jamais présentée plus belle , car elle avoit une de ses compagnes du Poinçon qui avoit eu le bonheur de parvenir jusqu'à avoir une place assez avancée chez Madame de Motespan , & cette compagne réussit à lui en procurer une de Gouvernante dans une maison de qualité ; mais c'étoit

en Portugal, & il falloit s'y transporter, à quoi elle consentit volontiers; & pendant que tout se préparoit pour le voyage des personnes qui la devoient emmener, elle fut par diverses fois chez Madame de Montespan pour remercier sa cousine, & tâcher d'avoir une audience auprès de cette favorite, ce qu'elle obtint par sa faveur, & fut si bien prendre Madame de Montespan, qu'elle voulut la voir une seconde fois. Elle lui plut tellement, que croyant qu'elle pourroit lui être utile à quelque chose, elle le retint; & ayant fait rompre le voyage de Portugal, la garda auprès d'elle où elle s'insinua si bien, qu'en peu elle fut sa confidente. Rien ne se faisoit pour lors auprès du Roi que par la faveur de la Montespan, & rien n'alloit auprès d'elle que par la Scarro. Elle fut si bien ménager sa fortune, que jamais elle n'en a souffert de revers: au contraire, sa grande faveur lui attiroit journellement quantité



présens , & singulièrement un d'assez grande importance pour en rapporter ici la cause , & pour marquer son pouvoir dans ces commencemens , lequel n'a fait qu'augmenter depuis.

Le premier Médecin du Roi étant mort , Sa Majesté résolut de n'en prendre plus par faveur , mais d'en choisir un de sa main ; & pour remplir cette place , il avoit jeté les yeux sur Monsieur Vallot ; & il est à croire que si la mort ne l'eût ravi , il l'auroit possédée. Sa mort fit réveiller grand nombre de prétendans , qui n'avoient osé paroître de son vivant , & chacun employa les brigues & les prieres de ses amis pour y parvenir : mais toutes les prieres ne servirent pas de grand'chose , & la priere sans don étoit sans efficace ; ce qui fit bien voir à plusieurs qui étoient mal en bourse qu'ils n'avoient rien à y prétendre. Celui qui trouva le plus d'accès fut Monsieur d'Aquin , car il ne débuta pas par de foibles &

simples oraisons , mais par une promesse à Madame Scarron de lui compter vingt mille écus , incontinent qu'elle lui en auroit fait avoir le Brevet. L'offre étoit trop belle pour être refusée , ainsi elle s'y employa de tout son pouvoir auprès de la Montespan avec toutes les voies dont elle se put imaginer , & ne lui déguisa même pas le gain qu'elle feroit si son affaire réussissoit. La Montespan , qui l'aimoit beaucoup , ne fut pas fâchée de trouver l'occasion de lui faire gagner cette somme , & elle employa pour cet effet toute sa faveur auprès du Roi , en quoi elle réussit , & donna ce beau gain à notre Héroïne. Pour lui en faire paroître plus ses reconnoissances , elle redoubla tellement ses soins auprès d'elle , qu'il lui étoit presque impossible d'en souffrir une autre ; car c'étoit elle qui gardoit tous ses secrets , & étoit entre les mains de laquelle la Montespan ne faisoit point de difficulté de laisser les lettres que le Roi lui écrivoit

& même souvent de se servir de sa  
 main pour y répondre. Elle en dicta  
 un jour si charmante & si spiri-  
 tuelle, que le Roi qui est fort éclairé,  
 connut bien qu'elle n'étoit pas de sa  
 maîtresse : il résolut de s'éclaircir de  
 quelle main elle partoît, & com-  
 mença même d'avoir quelques soup-  
 çons jaloux, dans la crainte de quel-  
 que chose de funeste à son amour ; &  
 s'étant rendu chez Madame de Mon-  
 tespan, il lui déclara qu'il vouloit sa-  
 voir quelles personnes avoient dicté  
 cette lettre : car pour vous, Mada-  
 me, dit-il, il y a assez long-temps  
 que je vous connois pour savoir quel  
 est votre style ; point ici de déguise-  
 ment, dites-moi qui c'est ? Quand je  
 vous l'aurai dit, Sire, lui dit-elle,  
 vous aurez peine à le croire ; mais  
 pour ne vous point laisser l'esprit en  
 suspens, c'est la Scarron qui me l'a  
 dictée, & moi je l'ai transcrite ; &  
 afin que Votre Majesté n'en fasse au-  
 cun doute, j'en vais rapporter l'ori-

ginal de sa main. En effet , elle l'apporta & le lui présenta. Le Roi fut satisfait de cela , & demanda à voir Mademoiselle Scarron , qui pour lors ne se trouva point ; mais un jour qu'elle étoit auprès de la Montespan , le Roi arriva : d'abord elle voulut se retirer par respect , mais il n'y voulut pas consentir , & lui dit mille louanges sur son beau génie à écrire des lettres. Elle répondit avec tant d'esprit à ce qu'il lui dit , qu'il l'en admira de plus en plus , & qu'il commença de la distinguer des autres domestiques ; & en sortant , il la recommanda à Madame de Montespan , à laquelle il écrivoit beaucoup plus souvent qu'à l'ordinaire , pour avoir le plaisir de voir les réponses que la Scarron dictoit , & il les trouvoit si agréables qu'il en redoubloit ses visites , à toutes lesquelles il ne manquoit point d'entrer en conversation avec elle. Cela ne plaisoit pas beaucoup à sa maîtresse , qui commença de s'apper-

cevoir , qu'à l'exemple de Madame , elle avoit fait connoître au Roi une créature pour la supplanter. La Scarron qui aussi s'appercevoit de l'altération que sa faveur caufoit à la Montespan , fit tout son possible pour affermir son esprit ; & se rendoit toujours de plus en plus assidue auprès d'elle , ce qui la remit un peu.

Le Roi prenoit un tel plaisir dans sa conversation , qu'il sembloit qu'il y avoit un peu d'amour : en effet , il s'apperçut qu'il étoit touché de cette passion en sa faveur. Il ne se mit pas beaucoup en peine d'y résister , car il crut qu'elle s'évanouiroit aussi-tôt comme elle étoit venue , mais il se trompa ; car sa passion redoubla tellement , qu'il résolut de lui parler de son amour. En effet , un jour que la Montespan avoit la fièvre , & qu'elle avoit besoin de repos , le Roi passa dans la chambre de la Scarron. D'abord toutes les filles sortirent par respect ; & le Roi se trouvant seul avec

elle , il lui dit : il y a déjà quelques jours , Mademoiselle , que je me sens pour vous un je ne fais quoi plus fort que de la bienveillance ; j'ai cherché diverses fois les moyens de vous le déclarer , & en même temps de vous prier d'y apporter du remede ; mais le temps ne s'étant jamais trouvé si favorable qu'à présent , je vous conjure de m'accorder ma demande , & de recevoir l'offre que je vous fais d'être maîtresse absolue de mon cœur & de mon Royaume. Ce discours donna à notre Héroïne une étrange émotion , & toute pénétrée de joie : Hélas ! Sire , lui répondit - elle , que Votre Majesté est ingénieuse à se rail-ler agréablement des gens ! Quoi ! n'est-ce pas assez de sujet que celui que vous aviez sur ma maniere d'écrire , sans en trouver un nouveau ? Je me dois néanmoins estimer heureuse de pouvoir contribuer au plaisir du plus grand Monarque du monde.

Non , non , Mademoiselle , lui re-

pliqua . t - il précipitamment , ce ne  
sont point des sujets de raillerie , &  
c'est la vérité toute pure que je vous  
dis ; je suis sincère , croyez - moi sur  
ma parole , & répondez à mon amour.  
Seroit-il bien possible , Sire , pour-  
suivit-elle , qu'un grand Roi voulût  
jeter les yeux si bas ? Je ne suis pas  
digne d'un tel honneur , Sire , & un  
nombre innombrable de beautés les  
plus rares du monde , dont votre Cour  
est remplie , sont plus propres à en-  
gager le cœur d'un si grand Prince ;  
on traiteroit votre Majesté d'aveugle  
dans ce choix ; & à moi , on me don-  
neroit un nom qui ne m'appartient  
pas. Enfin , Sire , outre mon âge  
avancé & mon peu d'attraits , Votre  
Majesté ne peut ignorer que je suis  
veuve ; ainsi elle ne sauroit faire un  
choix marqué de tant d'imperfections  
sans s'attirer le mépris de tout le beau  
Sexe. Ah ! Mademoiselle , reprit le  
Roi , il ne faut pas tant chercher de  
détours pour faire un refus , je vois

bien que c'en est un. Vous voulez donc que je mène une vie languissante? Eh bien! il faudra vous contenter, & vous faire voir que bien que je sois au dessus du reste des hommes, j'ai pourtant un cœur susceptible pour les belles choses: j'appelle belles choses, cet esprit brillant que l'on voit en vous, cette grandeur d'âme que vous faites paroître jusques dans les moindres choses, en un mot, vos perfections qui m'ont charmé.

Il n'en dit pas davantage pour lors; & en sortant, il lui fit une profonde révérence, & lui dit: Songez, songez à ce que je vous ai dit, Mademoiselle. Elle n'eut pas le temps d'y répondre, parce que le Roi entra chez la Montespan, où son chagrin ne lui permit pas de demeurer long-temps.

Lorsqu'il fut parti, Mademoiselle Scarron repassa toute sa conversation dans son esprit; elle se représentoit la passion avec laquelle le Roi s'étoit exprimé, & ne douta plus qu'elle ne

fa  
fo  
aff  
a  
ell  
ay  
vis  
le  
fo  
let

LX

J  
mo  
des  
J'a  
avo  
pou  
gue  
pou  
vou  
moi



fût aimée. Elle prit néanmoins la résolution de dissimuler encore un peu , afin que son peu de résistance pût augmenter le desir du Roi : en quoi elle réussit admirablement bien , car ayant encore souffert deux de ses visites sans vouloir se déclarer , elle le mit dans une forte passion , & résolut de la vaincre , il lui écrivit la lettre suivante.

*LETTRE du Roi à Mademoiselle Scarron.*

**J**E dois avouer , Mademoiselle , que votre résistance a lieu de m'étonner , moi qui suis accoutumé qu'on me fasse des avances , & à n'être jamais refusé. J'ai toujours cru qu'étant Roi , il n'y avoit qu'à donner une marque de desir pour obtenir : mais je vois dans vos rigueurs tout le contraire , & ce n'est que pour vous prier de les adoucir que je vous écris. Au nom de Dieu , aimez-moi , ma chere , ou du moins faites com-

*me si vous m'aimiez. Je vous irai voir sur le soir ; mais si vous ne m'êtes pas plus favorable que dans mes précédentes visites , vous réduirez au dernier désespoir le plus passionné des Amans.*

LOUIS.

Elle eut une joie incroyable de cette lettre , & résolut de se rendre dès ce même soir à ses volontés , afin de ne le point aigrir par une résistance affectée. Madame de Montespan , qui s'apperçut de cette intrigue , en fut , comme l'on peut croire , au désespoir : mais comme elle a beaucoup de politique , elle dissimula son ressentiment , & n'en fit rien paroître. Cependant le Roi arrivant dans sa chambre , elle tâcha de le retenir auprès d'elle par ses caresses , mais il avoit autre chose en tête ; il vouloit savoir l'effet qu'avoit fait sa lettre. Il la quitta donc assez précipitamment , & courut à l'appartement de sa nouvelle maîtresse. D'a-

bord qu'elle l'apperçut , elle se mit en devoir de pleurer. Le Roi en voulut savoir la cause. Hélas ! Sire , je pleure , dit - elle , ma foiblesse qui laisse vaincre mon devoir & mon honneur : car enfin il m'est à présent impossible de plus résister à votre volonté : vous êtes mon Roi , je vous dois tout. . . . . Mais , non , Mademoiselle , lui dit - il , je ne veux pas que vous fassiez rien par un devoir forcé : je me dépouille auprès de vous de ma qualité de Souverain , dépouillez - vous de celle de cruelle , & agissez par un amour réciproque : en aimant celui qui vous aime.

Il lui dit ensuite quantité de choses fort tendres , auxquelles elle se laissa gagner , & ainsi le Roi vint dans ce moment à bout de son dessein ; & après diverses caresses réitérées , ils se séparèrent. A quelques jours de-là , le Roi lui fit meubler un magnifique appartement , qu'il la pria d'accepter , & ne voulant pas qu'elle

fût en rien moindre que ses autres précédentes maîtresses, il lui chercha un titre, & enfin il lui donna celui de Marquise de Maintenon : mais comme ce n'étoit qu'un titre honoraire, le Roi lui acheta cette terre du Marquis de Maintenon, lequel la vendit volontiers, & eut tant de Sa Majesté, que d'elle, de grandes gratifications : car il a eu pendant quatre ou cinq ans une Frégate dans l'Amérique, défrayée par le Roi à son profit, & encore la permission de pirater sur les Espagnols ; & s'il avoit eu du cœur, & eût su ménager sa fortune, lorsque les Flibustiers le prirent pour aller avec eux, sans contredit, il seroit l'homme de la France le plus puissant en argent ; mais bien loin d'entreprendre rien, il a toujours eu assez de lâcheté pour se dérober de la Flotte, lorsqu'il a fallu en venir aux coups. Cependant lors du partage, il n'en faisoit pas de même, car il aimoit bien d'avoir son lot

autres mais on le chargeoit de confusion :  
ercha & à présent il est tellement haï de ces  
lui de gens-là , qu'un parti d'entr'eux l'ayant  
com- laïf dans l'année 1685 , qu'il venoit  
raire , d'Europe à la Martinique , le voulut  
Mar- tuer lui & fa femme , après les avoir  
vendit pillés : néanmoins la compaffion l'em-  
ajesté porta , & ils lui laïfferent la vie , &  
tions : lui ayant ôté fon Navire , ne lui laïf-  
u cinq ferent qu'une petite Chaloupe pour  
rique , fe rendre à terre. Mais fi jamais il eft  
it , & rencontré une feconde fois , il ne le  
fur les fera jamais une troifieme. Le Roi  
ccœur , ayant donc fait cet achat , n'épargna  
, lors rien pour le rendre un lieu agréable.  
our al- Madame Scarron , que nous nom-  
il fe- merons à , ent Madame de Main-  
e plus tenon , n'oublioit rien pour en mar-  
n loin quer au Roi fes reconnoiffances : elle  
ours en étoit affiduement deux heures le jour  
ber de feule avec lui , & le Roi fouvent lui  
n venit communiquoit des affaires d'import-  
lu par tance , & fuivoit auffi quelquefois fes  
même , avis , qu'il avoit trouvés bons en di-  
n lot , verses occafions.

la Société, que de faire trouver bon à ce grand Monarque de faire avec elle un mariage de conscience, & de l'épouser secrètement de la main gauche, puisque que c'étoit la seule Maîtresse qui lui étoit restée, & qui apparemment lui plaisoit le plus. Cet avis ne fut pas rejeté, au contraire, il fut généralement approuvé; & comme il n'y avoit que le Pere la Chaise son Confesseur qui pût disposer les affaires pour l'accomplissement de ce mariage, l'on trouva bon avant toutes choses, de le charger d'en dire quelques mots à cette Dame, & de lui faire espérer cet honneur, pourvu qu'elle voulût bien se dévouer entièrement à la Société. Le Pere Bourdaloue, qui avoit l'avantage de lui plaire par ses Prédications, fut aussi député de son côté pour faire les mêmes propositions, & il est facile de se persuader qu'elle les reçut avec une grande joie, & des témoignages de reconnoissance

& avec une entière soumission ; non  
 pas , dit-elle , pour les honneurs , mais  
 pour mettre ma conscience en repos.  
 C'est , leur dirent les Révérends Pe-  
 res , le seul motif qui nous a poussés  
 à travailler à cette grande affaire.  
 Cette bonne Dame , pénétrée de joie ,  
 baïssa plusieurs fois la main du Ré-  
 vérend Pere la Chaise qui portoit  
 la parole ; & lui dit , mon Révérend  
 Pere , je remets entre vos mains mon  
 corps & mon ame , aussi bien que  
 le bonheur de ma vie. Après que  
 leurs Révérences lui eurent donné la  
 bénédiction , & quelque instruction  
 sur ce qu'elle devoit faire , & comme  
 elle se devoit comporter auprès du  
 Roi , ils lui recommanderent deux  
 personnes , & la prièrent de les re-  
 cevoir à son service ; ce qu'elle ac-  
 cepta avec empressement. Il étoit  
 nécessaire à la Société d'avoir chez  
 elle des personnes affidées , afin de  
 pouvoir être informés de tout ce qui  
 se passeroit , pendant qu'ils travail-  
 loient à disposer le Roi.

Madame de Maitenon, toute occupée de ses grandes espérances, ne manquoit pas de caresser le Roi autant qu'il étoit possible. Elle ne lui refusoit aucun plaisir, suppléoit en tout à sa foiblesse, & tâchoit même de se rendre utile dans les incommodités dont ce Prince est atteint ; enfin elle fut si bien gagner le cœur de ce Monarque par ses services & ses soumissions, qu'il avoit de la peine à se passer d'elle, & ne pouvoit être un jour sans la voir pour la consulter sur quelque affaire. D'autre côté le Pere la Chaise avoit déjà donné son consentement au choix que ce Monarque avoit fait de Madame de Maintenon, & approuvé le congé donné à la Montespan, tâchant de persuader Sa Majesté de se tenir à ce dernier choix, parce que la pluralité étoit un beaucoup plus grand péché que non pas un attachement particulier à une seule personne. Que le mariage étoit pourtant l'état le plus



plus parfait pour une personne qui ne pouvoit demeurer dans le célibat ; mais que ne le pouvant pas , pour des raisons d'Etat , il étoit nécessaire pour sa conscience de ne s'attacher qu'à une seule ; ce que le Roi lui promit pour l'avenir. Le Pere la Chaise , qui étoit tout-à-fait content de l'acquisition que la Société venoit de faire de cette dévote , ne faisoit plus de difficulté de lui communiquer tout ce qui se passoit dans cette affaire , afin qu'elle prît là-dessus ses mesures dans les conversations qu'elle avoit journallement avec le Roi.

Mais il arriva un petit contre-temps dans leur commerce galant ; c'est que le Roi , qui est d'une complexion amoureuse , a de la peine à voir une belle sans concevoir d'abord de l'amour pour elle. Madame de Soubise , qui a beaucoup de charmes & d'agrémens , eut l'honneur de plaire à Sa Majesté ; mais comme cette Dame

est d'une vertu exemplaire, & avoit  
reconnu depuis quelque temps au lan-  
gage muet des yeux de ce Monar-  
que, qu'il avoit pour elle plus que  
de l'estime, & que le Roi cherchoit  
les momens de lui parler en particu-  
lier; elle fit son possible pour l'évi-  
ter, jusqu'à ce que finalement après  
quelque déclaration que le Roi lui  
avoit faite, elle pria son Epoux de  
la mener à une de ses Terres pour  
y passer le reste de la belle saison  
& tâcher de rompre par son absence  
tous les desseins du Roi. Cependant  
ce petit commerce avec Madame de  
Soubise avoit en quelque façon ac-  
téré la liaison qu'il avoit avec Ma-  
dame de Maintenon. Elle s'en apper-  
çut d'abord, & ne manqua pas d'avou-  
l'avertir le Pere la Chaise: elle s'en  
voyoit plus au Roi cette assidue  
qu'elle lui avoit remarquée aupara-  
vant. Néanmoins elle n'osoit en par-  
ler au Roi, de crainte de le chagriner  
ou même de le perdre entièrement

car ce Prince ne veut pas être contredit dans ses volontés impérieuses.

Madame de Maintenon qui ne manque pas d'adresse, & qui savoit qu'autrefois elle avoit su lui plaire par le doux style de ses billets amoureux, jugea que peut-être elle pourroit encore réussir par cet endroit. Elle prit donc la résolution de lui écrire. Le Roi, qui vouloit prendre conseil d'elle sur quelque affaire, l'alla trouver dans son appartement, car il ne faisoit pas souvent de façon d'aller secrètement chez elle comme pour la surprendre. Ce Monarque la trouva la plume à la main, & elle n'eut que le temps d'enfermer son papier dans sa cassette. Le Roi qui est naturellement curieux & soupçonneux, ne voulut voir ce qu'elle écrivoit. Elle s'en défendit le plus qu'il lui fut possible; mais elle lui avoua enfin qu'elle écrivoit une Lettre. Le Roi la voyant ainsi embarrassée, est-ce à quelque instant, poursuivit-il? A ces paroles

F ij

elle rougit un peu , & sa contenance obligea le Roi à la presser davantage ; & enfin ne pouvant plus résister , elle dit , qu'il étoit vrai qu'elle écrivoit à un galant , & que si Sa Majesté vouloit voir la Lettre , elle la lui feroit voir. Voyons-la , dit le Roi , puisque vous me voulez bien faire confidence de vos secrets. Madame de Maintenon sans hésiter plus long-temps , ouvrit la cassette , & donna au Roi sa lettre : mais il fut un peu surpris , d'abord qu'il eut jeté la vue sur le papier , de voir à la tête de la lettre le mot de SIRE en gros caractère. Hélas ! dit le Roi , en embrassant sa belle , pourquoi faire tant de façon pour me faire voir une lettre qui m'appartient. Elle crut que le Roi se contenteroit d'avoir vu ce mot : elle avança la main pour reprendre son papier , mais il retira la sienne , & voulut avoir le plaisir de lire le reste , dont voici le contenu.

U  
un si  
l'on  
leme  
Pour  
tout  
vie à  
inqui  
dès q  
assur  
vie ; c  
de V.  
destin  
de co  
Billet  
ne soi  
j'app  
mort  
& plu

Elle  
tra da

SIRE,

*Un jour jour d'absence de V. M. m'est un siecle. Je suis persuadée que lorsque l'on aime, on ne peut vivre tranquillement sans voir la personne aimée. Pour moi, SIRE, qui fais consister tout mon bonheur, & les plaisirs de ma vie à voir V. M. qu'elle juge dans quelle inquiétude & dans quelle peine je suis dès que je la perds de vue. Je puis vous assurer que votre absence me coûtera la vie; car après les honneurs que j'ai reçus de V. M. je ne sais encore quelle sera ma destinée : mais je tremble, & suis dans de continuelles émotions en écrivant ce Billet à V. M. & Dieu veuille que ce ne soit pas de pressentimens de ce que j'apprehende le plus au monde ! La mort me seroit mille fois plus douce & plus agréable que la nouvelle de...*

Elle en étoit-là, lorsque le Roi entra dans la chambre. Je ne m'étonne

pas, dit le Roi, de vous trouver dans l'embarras où je vous trouve : car il y avoit sujet d'y être. Je crois, poursuivit le Roi, que qui vous auroit tâté le pous dans le moment que je suis entré, l'auroit trouvé en grand désordre. Je l'avoue, Sire, répondit Madame de Maintenon ; mais votre présence a remis le calme dans mon cœur agité.

Le Roi, qui est savant dans le commerce d'amour, & qui comprend d'abord le moindre mouvement que l'on y fait, connut fort bien ce que sa Dame appréhendoit. Il voulut aussi avoir la bonté de la rassurer, & en l'embrassant tendrement, jura qu'il ne l'abandonneroit jamais, & qu'il espéroit même qu'elle pourroit lui être plus utile à l'avenir qu'elle n'avoit été jusqu'alors ; & en effet, l'on a vu qu'elle a toujours, préférablement à tous autres, assisté Sa Majesté dans toutes ses incommodités, & qu'elle fut choisie, à l'exclusion de

ceux  
pre  
fit à  
pre  
peti  
pén  
de t  
prit  
lutie  
du  
Jun  
en c  
repe  
pas  
Hér  
pas  
de l  
qu'il  
il lu  
hait  
mien  
jour  
& q  
gauc  
soit

ceux de la Famille Royale, pour être présente à la grande opération qu'on fit à ce Monarque, & elle s'offrit de prendre soin d'essuyer & bander une petite fistule qui lui est restée. Le Roi pénétré de reconnoissance & d'amour de toutes les soumissions de sa Vénus, prit dans la Semaine-Sainte la résolution de satisfaire au conseil pieux du Pere la Chaise, & d'en faire sa Junon, espérant par-là de mettre en quelque maniere sa conscience en repos. Mais comme Jupiter ne laissa pas d'avoir des Concubines, ce grand Héros, Dieudonné, ne prétendoit pas aussi se priver du doux plaisir de l'amour : c'est pourquoi, lorsqu'il en fit la déclaration à la Dame, il lui dit en même temps qu'il souhaitoit deux choses d'elle : la première, qu'elle renoncât pour toujours aux honneurs du Diadème, & qu'elle seroit épousée de la main gauche : mais ensuite le Roi lui dit, soit en se divertissant ou autrement,

qu'il prétendoit qu'elle ne deviendrait jamais jalouse, comme ordinairement les femmes peu commodes le font. Il ne faut pas douter qu'elle ne donnât fort agréablement les mains, & de bon cœur, à tout ce que Sa Majesté demanda d'elle : c'est pour ce sujet que dans la crainte qu'étant devenue vieille, & le Roi qui a une longue jeunesse, ne se dégoûtât d'elle comme de plusieurs autres, elle fut assez fine & industrieuse pour ériger la Congrégation des jeunes Demoiselles de Saint-Cyr, afin de pouvoir en tout temps divertir le Roi, & lui fournir de nouveaux objets qui pussent lui plaire. L'on peut dire à la louange de Madame de Maintenon, qu'elle n'a jamais été de ces maîtresses importunes, ni de ces femmes fâcheuses & goulues, qui n'en veulent que pour elles. Je fais bien que les Critiques traitent cette Maison de Sérail : mais ils ont tort ; car plusieurs Demoiselles en sortent aussi

pucce  
pend  
cru p  
petit  
un m  
âge  
Maje  
rette  
mode  
rappe  
ticulie  
tout  
d'entr  
très-b  
que le  
que N  
non p  
chifer  
niere  
que l  
dans  
le sec  
bien a  
pour  
Officie



pucelles qu'elles y font entrées. Cependant Madame de Maintenon a cru par-là se rendre la maîtresse des petits plaisirs du Roi, & avoir trouvé un moyen de se maintenir en tout âge dans les bonnes graces de Sa Majesté, qui en matiere d'amourette a toujours aimé les plus commodes. Je ne m'étudierai pas ici à rapporter tout ce qui se passe en particulier dans cette belle maison, où tout le monde n'a pas permission d'entrer. Mais je fais très-bien, sur de très-bons rapports, que dès aussi-tôt que le Roi a jetté les yeux sur quelque Nymphé, Madame de Maintenon prend un grand soin de la catéchiser, & de l'instruire de la maniere qu'elle doit recevoir l'honneur que le Roi fait. Ce qu'il y a de bon dans cette illustre École, c'est que le secret y regne; car chacune est bien aise de sauver les apparences, pour se pouvoir marier à quelque Officier. Et si un domestique, qui ne

106 HIST. AMOUREUSE

juge souvent des choses que par l'écorce, -avoit divulgué ce qui se passe dans la Maison, il seroit mis entre quatre murailles pour tout le reste de sa vie. L'on dit à l'honneur de la Fondatrice, qu'elle prend soin de couvrir promptement & adroitement les petits accidens qui arrivent dans cette Société, par des mariages qu'elle fait réussir. C'est sur ces mariages qu'on a fait cette Chançon, que l'on chantoit dans les rues de Paris.

*En France il n'est pas de Mari,  
Quoique bien fait & bien joli,  
Qui n'ait pour sa Devise,  
Hé bien,  
Les armes de Moïse,  
Vous n'entendez bien.*

Ces esprits médifans sont la cause que plusieurs de ces jolies Demoiselles n'ont pas encore goûté le docteur de l'hymen : mais elles ne doi-

vent  
Mada  
pargo  
près  
puiss  
donne  
jorité  
Galan  
faire  
en fo  
le Ro  
diver  
frais,  
l'arge  
des  
laisse  
contr  
cher  
notre  
enner  
la mo

vent pas en faveur mauvais gré à Madame de Maintenon ; car elle n'épargne ni ses soins , ni son crédit auprès du Roi pour les faire réussir , puisque nous avons vu qu'elle a fait donner des Compagnies & des Majorités d'Infanterie à quelques-uns des Galants de ces Demoiselles , pour faire avancer leur mariage. Quoi qu'il en soit , c'est une commodité pour le Roi , qui peut se faire faire & se divertir sans grand'peine , & à petits frais , dans ce temps de guerre , où l'argent est si nécessaire pour l'entretien des Armées de notre Héros. Mais laissons Jupiter préparer des Foudres contre ses ennemis , pour nous attacher à une matière plus conforme à notre sujet que la guerre , qui est ennemie déclarée de la galanterie & la meurtrière de l'Amour.



D U

A

C E

qu'elle

à prop

dans se

ribuer

de con

orsqu'

morts, c

Madan

il faud

asse ,

eu de

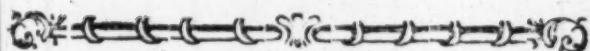
fait d

dir le

arque

epuis

To

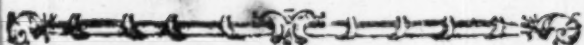


# A V I S DU LIBRAIRE AU LECTEUR.

**C**ETTE Histoire s'étant trouvée dans un Cabinet long-temps après qu'elle a été composée, je n'ai pas jugé à propos d'y toucher, pour la laisser dans son naturel. Ainsi le Lecteur n'attribuera pas à l'Auteur qu'il a eu peu de connoissance des choses du monde, lorsqu'il parle de certaines gens qui sont morts, comme s'ils étoient encore vivans. Madame de Cœuvres est de celles-là; & il faudroit qu'il ne sût guere ce qui se passe, s'il ne savoit qu'elle est morte peu de temps après son malheur. Quand on fait dire au Duc de Saux qu'on va servir les Invalides, c'est encore une marque que cette Histoire n'est pas écrite depuis peu. Cependant il semble par la

Tome IV. G

même raison qu'il ne devoit appeller ce Seigneur que Comte , puisqu'il n'a été fait Duc que quelques années avant de mourir. Ce n'est pas qu'il ne le fût de naissance , puisqu'il étoit fils aîné d'un Pere qui l'étoit ; on sait aussi qu'il ne lui fallut pas attendre après sa mort pour le devenir , & que le Roi fit cela pour lui , afin de lui donner un rang qu'il méritoit mieux que beaucoup d'autres. Quoi qu'il en soit , ce que j'en dis ici n'est que pour excuser l'Auteur envers ceux qui ne feroient pas toutes ces réflexions. Le Lecteur saura donc que quand on l'appelle Duc avant le temps , c'est moi qui ai réformé le Manuscrit en cela , afin qu'on ne crût pas que ce fût d'un autre Duc de Saux dont on fit mention , que du dernier mort.



## LES VIEILLES

## AMOUREUSES.

**S**OUS le regne du grand Alcandre , la plupart des femmes qui étoient naturellement coquettes, l'étant encore devenues davantage par la fortune où elles voyoient monter celles qui avoient le bonheur de lui plaire , il n'y en eut point qui ne tâchât de lui donner dans la vue : mais comme quelques belles parties qui fussent en lui , il lui étoit impossible de satisfaire toutes celles qui lui en vouloient , il en eut beaucoup qui lui échappèrent , non pas manque d'appétit , mais peut-être de puissance.

Celles qui ne furent pas du nombre des élues ne s'en désespérèrent pas , surtout celles qui recherchoient le

plaisir de la chair, & qui avoient moyen de prendre parti ailleurs. Car elles considéroient qu'excepté leur ambition qu'elles ne pourroient contenter, elles trouveroient peut-être mieux leur compte avec un autre; & qu'à bien examiner toutes choses, un Roi valoit quelquefois moins sur l'article qu'une personne de la plus basse condition : que d'ailleurs elles auroient le plaisir de changer, si elles ne se trouvoient pas bien, ce qui ne leur auroit pas été permis, si leur destinée les eût appellées à l'amour de ce Monarque.

Entre celles-là il n'y en eut point qui en furent plutôt consolées que la Maréchale de la Ferté & Madame de Lionne. Elles étoient déjà assez vieilles toutes deux pour renoncer aux vanités du monde : mais comme il en a que le péché n'abandonne point, elles voulurent, après avoir eu de pensées si relevées, faire voir qu'elles valoient encore quelque chose : ain-



sans songer à ce qu'on en pourroit dire, elles se mirent sur les rangs, & il ne tint pas à elles qu'elles ne fussent des conquêtes.

De Fiesque étoit avant aimé de Madame de Lionne il y avoit longtemps ; & pour les plaisirs qu'il lui donnoit, elle se secouroit dans sa pauvreté, de sorte que par son moyen il tâchoit de se soutenir comme les autres. Il n'auroit pas été fâché qu'elle eût eu le desir de plaire au Roi, & il auroit été encore plus aise qu'elle y eût réussi. Mais voyant que sans songer qu'il lui rendoit service depuis sa jeunesse, elle vouloit se pourvoir ailleurs, il lui dit franchement qu'elle songeât bien à ce qu'elle alloit faire : qu'il étoit déjà assez rebuté d'avoir les restes de son mari, pour ne pas vouloir avoir ceux d'un autre ; que s'il avoit donné les mains à l'amour du Roi, elle savoit bien que ce n'étoit que sous promesse que ce Monarque ne partageroit que les plaisirs du corps

sans partager son affection; que ce qu'elle faisoit tous les jours lui mon-  
troit assez qu'elle cherchoit quelque  
nouveau ragoût : que ce procédé ne  
lui plaisoit pas , & qu'en un mot si  
elle ne réformoit sa conduite, elle  
pouvoit s'attendre à tout le ressentiment  
qu'un amant outragé est capable  
de faire éclater en pareille occasion.

Ces reproches ne plurent point à  
la Dame ; & comme elle croyoit  
qu'en le payant , comme elle avoit  
toujours fait , il seroit encore trop  
heureux de lui rendre service, elle lui  
dit qu'il étoit fort plaissant de lui parler  
de la sorte , que ce seroit tout ce  
que son mari pourroit faire ; mais  
qu'elle voyoit bien d'où lui venoit  
cette hardiesse : que les bontés qu'elle  
avoit pour lui , lui faisoient présumer  
qu'elle ne pouvoit jamais se retirer de  
ses mains ; qu'elle lui feroit bien voir  
le contraire devant qu'il fût peu , &  
qu'elle y alloit travailler. De Fiesque

se r  
le c  
puis  
qu'i  
mar  
tère  
de f  
de t  
plut  
d'y r  
ne l'  
man  
pend  
écriro

*Lettr*

**S** I  
sa  
que qu  
Mais  
ce sero  
plus lo  
que je

se moqua de ses menaces ; & comme le commerce qu'il avoit avec elle depuis si long-temps , lui avoit fait croire qu'il ne l'aimoit pas davantage qu'un mari fait sa femme , il crut , qu'à l'intérêt près , il se consoleroit facilement de sa perte. Mais il éprouva un retour de tendresse surprenant. Il ne fut pas plutôt sorti de chez elle qu'il souhaita d'y retourner ; & si un reste de fierté ne l'eût retenu , il lui auroit été demander pardon à l'heure même. Cependant il ne se put empêcher de lui écrire , & il le fit en ces termes.

*Lettre de Monsieur de Fiesque à  
Madame de Lionne.*

**S**I j'eusse pu souffrir votre procédé sans être jaloux , ce seroit une marque que je ne vous aurois guere aimée. Mais aussi tout doit être de saison , & ce seroit outrer les choses que de demeurer plus long-temps en colere. Je vous avoue que je ne puis cesser de vous aimer ,

*toute coquette que vous êtes. Cependant faites réflexion que si je vous pardonne si aisément, ce n'est que parce que je me flatte que j'ai pu me tromper : mais sachez aussi qu'il n'en seroit pas de même si vous aviez ajouté les effets à l'intention.*

Soit que Madame de Lionne trouvât quelque nouvelle offense dans cette Lettre, ou, comme il est plus vraisemblable, qu'elle eût trop bon appétit pour se contenter du Comte de Fiesque, qui avoit la réputation d'être plus gentil que vigoureux, elle jetta sa Lettre dans le feu, & dit à celui qui la lui avoit apportée, qu'elle n'avoit point de réponse à y faire. Ce fut un redoublement d'amour pour cet amant ; il s'en fut en même-temps chez elle, & lui dit qu'il venoit mourir à ses pieds si elle ne lui pardonnoit ; qu'après tout il ne l'avoit point tant offensée qu'il ne dût y avoir un retour à la miséricorde : que la femme de son Notaire, nommé le Vasseur, ve-

noir  
qui l  
Arrê  
l'avo  
dans  
n'éto  
mari  
sent v  
que c  
de ma  
il ne  
assu  
contra  
été pe  
seroit  
Qu  
eût en  
femme  
étoit f  
d'un  
d'ailleu  
me je  
lemen  
encore  
pendan

noit bien de pardonner à son mari ,  
 qui l'avoit fait déclarer P . . . . . par  
 Arrêt du Parlement , & qui outre cela  
 l'avoit tenue long - temps enfermée  
 dans les Madelonnettes : que son crime  
 n'étoit pas de la nature de celui de ce  
 mari : que les maris , quoi qu'ils puis-  
 sent voir , doivent garder le silence ,  
 que c'étoit un article de leur contrat  
 de mariage ; mais que pour les amans ,  
 il ne se trouvoit point de loi qui les  
 assujettît à cette contrainte : qu'au  
 contraire la plainte leur avoit toujours  
 été permise , & que de la leur ôter ce  
 seroit entreprendre sur leurs droits.

Quoique toute la différence qu'il y  
 eût entre Madame de Lionne & la  
 femme de le Vasseur , fût que l'une  
 étoit femme d'un Notaire , & l'autre  
 d'un Ministre d'Etat ; que celle-là  
 d'ailleurs étoit déclarée P . . . . com-  
 me je viens de dire , par Arrêt du Par-  
 lement , au lieu que celle-ci ne l'étoit  
 encore que par la voix de Dieu ; ce-  
 pendant la comparaison ne lui plut

pas. Elle dit à de Fiesque qu'il étoit bien effronté de la mettre en parallèle avec une femme perdue. De Fiesque lui auroit bien pu dire là-dessus tout ce qu'il favoit de sa vertu ; mais étant parti de chez lui dans le dessein de se raccommo-der , à quoi il étoit peut-être porté par l'utilité qu'il en retiroit, il continua sur le même ton qu'il avoit commencé , ce qui néanmoins ne lui servit de rien ; car Madame de Lionne, qui ne vouloit pas être gênée , & qui, après avoir fait banqueroute à la vertu, ne se soucioit plus de garder les apparences , lui dit que pour le faire enrager elle feroit un amant à sa barbe , & que plus elle verroit qu'il y prendroit de part , plus elle y prendroit de plaisir. De Fiesque, après une réponse si rude , fut tellement outré de douleur , qu'il prit un Luth qui étoit dans sa chambre , avec quoi il avoit coutume de la divertir , & le cassa en mille piéces. Il lui dit que puisqu'elle lui plongeoit ainsi le poignard dans

le  
trun  
ran  
fair  
qu'  
du  
qui  
autr  
role  
qu'e  
com  
des  
de  
qu'e  
rien  
n'en  
qu'il  
parc  
s'em  
bleff  
n'y é  
pelle  
qu'en  
venir  
Co

le sein, il vouloit s'en venger sur cet instrument, qui lui avoit donné autrefois tant de plaisir : que comme il se pourroit faire qu'elle choisiroit peut-être quelqu'un qui le touchât aussi-bien que lui, du moins il étoit bien aise que tout ce qui lui avoit servi, ne servît pas à un autre. Mais à peine eut-il lâché la parole, qu'elle lui répondit, que celui qu'elle choisiroit n'auroit pas besoin comme lui de s'animer par ces préludes : qu'elle avoit feint plusieurs fois de prendre plaisir à ce jeu, parce qu'elle savoit que sans cela il n'y avoit rien à espérer avec lui, mais qu'elle n'en avoit pas moins pensé pour cela : qu'il avoit bien fait de casser ce Luth, parce qu'en le voyant elle n'auroit pu s'empêcher de se ressouvenir de sa foiblesse : que maintenant que cet objet n'y étoit plus, rien ne pouvoit rappeler une idée si désagréable ; & qu'enfin il n'avoit fait en cela que prévenir le dessein qu'elle en avoit.

Comme un reproche en attire un

autre, cette conversation, quelque défagréable qu'elle pût être, n'auroit pas fini sitôt, si le Duc de Saux ne fût entré. Il apperçut d'abord les débris du Luth, ce qui lui fit juger qu'il y avoit quelque querelle sur le tapis. Son soupçon se convertit en certitude dès qu'il eut jetté ses yeux sur ces amans : & comme il étoit libre de lui-même, & qu'il se plaisoit à rire aux dépens d'autrui : Madame, dit-il à Madame de Lionne, à ce que je vois, l'on n'est pas toujours bien ensemble, & l'un de vous deux s'est vengé sur ce pauvre Luth, qui n'en pouvoit mais. Si c'est vous qui l'avez fait, continua-t-il, peut-être en avez-vous eu vos raisons, & je ne veux pas vous en blâmer ; mais si c'est notre ami, il a eu tous les torts du monde, & il n'a pas vécu jusques aujourd'hui sans savoir qu'on amuse souvent une femme avec peu de chose. Il devoit savoir, dis-je, que cela nous donne le temps de nous préparer à leur rendre service.

C  
pour  
mêm  
méd  
Lion  
à for  
der d  
le C  
cœur  
bien  
temp  
gard  
mêm  
dél  
quel  
d'en  
mêm  
lui di  
vent  
fends  
tion  
que,  
liées  
sans  
trem



Ce discours étoit assez intelligible pour offenser une femme délicate, ou même une qui ne l'auroit été que médiocrement : mais Madame de Lionne, qui trouvoit le Duc de Saux à son gré, ne songea qu'à lui persuader qu'elle rompoit pour jamais avec le Comte de Fiesque, afin que si le cœur lui en disoit, comme elle eût bien désiré, il ne perdît point de temps. C'est pourquoi, sans prendre garde qu'elle alloit se déshonorer elle-même, & que d'ailleurs un amant délicat aimoit mieux se douter de quelque intrigue de sa maîtresse que d'en être éclairci, & encore par elle-même : Que voulez-vous, Monsieur, lui dit-elle ? les engagements ne peuvent pas toujours durer. Je ne me défends pas d'avoir eu de la considération pour Monsieur le Comte de Fiesque, mais c'est assez que nous soyons liées pour toute notre vie à nos maris, sans l'être encore à nos amans ; autrement ce seroit être encore plus

malheureuses que nous ne sommes : l'on ne prend un amant que pour s'en servir tant qu'il est agréable , & cela seroit étrange qu'il nous fallût le garder quand il commence à nous déplaire. Ajoutez , Madame , dit le Duc de Saux, quand il commence à ne vous plus rendre de service. C'est pour cela uniquement que vous autres femmes les choisissiez ; & quelle tyrannie seroit-ce que d'apprêter à parler au monde sans en recevoir l'utilité pour laquelle on se résout de sacrifier sa réputation ? Pour moi , continua-t-il , j'approuverois fort que , selon la coutume des Turcs , l'on fit bâtir des Serrails , non pas à la vérité pour y renfermer , comme ils font , les femmes invalides , car ils me permettront de croire , avec tout le respect que je leur dois , que quelque âge qu'elles aient , elles ont encore meilleur appétit que moi , qui crois en avoir beaucoup , mais pour servir de retraite aux pauvres amans qui se

Tout  
maître  
leur  
étoit  
cette  
donne  
notre  
vous  
bien  
dit q  
trera  
sonne  
que l  
fleur  
dame  
que v  
que v  
giroit  
nez ?  
devan  
croire  
d'avo  
de Sau  
de ter  
mo tu

nes : Sont tellement usés au service de leurs  
 pour maîtresses , qu'ils sont incapables de  
 , & leur en rendre davantage. Si cela  
 allât étoit , & que j'eusse quelque part à  
 nous cette direction , je vous assure que je  
 lit le donnerois dès-à-présent ma voix à  
 ence notre ami pour y loger. Qu'en dites-  
 vice. vous , Madame , cela ne lui est-il pas  
 vous bien dû ? Et dans les Invalides qu'on  
 nelle dit que le Roi va faire bâtir , n'y en-  
 er à trera-t-il pas tous les jours des per-  
 l'u- sonnes qui se porteront bien mieux  
 e fa- que lui ? Que vous êtes fou , Mon-  
 con- sieur le Duc , répondit aussi-tôt Ma-  
 ue , dame de Lionne , & si l'on ne savoit  
 n fit que vous n'entendez pas malice à ce  
 érité que vous dites , qui est-ce qui ne rou-  
 ont , giroit pas des discours que vous te-  
 per- nez ? Elle mit aussi-tôt un éventail  
 ref- devant son visage , pour lui faire ac-  
 'âge croire qu'elle étoit encore capable  
 neil- d'avoir de la confusion : mais le Duc  
 s en de Saux , qui savoit combien il y avoit  
 r de de temps qu'elle étoit dépaylée , se  
 i se moqua en lui-même de ses façons ,

sans se soucier de la pousser davantage.

Le Comte de Fiesque avoit écouté tout cela sans prendre part à la conversation ; & il éprouvoit qu'une longue attache est presque comme un mariage , dont on ne ressent jamais la tendresse, que quand les liens sont prêts à se rompre. Il rêvoit , il soupироit , & la présence du Duc de Saux n'étoit pas capable de le jeter dans la contrainte. Car comme ils étoient bons amis , ils s'étoient dit mille fois leurs affaires , & il n'y avoit pas deux jours que ce Duc l'avoit même prié de le servir auprès de la Marquise de Cœuvres , fille de Madame de Lionne. Ce fut pour cela qu'il résolut de s'en aller à l'heure même , espérant que le Duc de Saux parleroit plus sérieusement en son absence. Mais lui , à qui ce caractère ne convenoit pas avec les femmes , ne se mit pas en peine des intérêts de son ami ; au contraire , il voulut voir jusqu'où pour-

roit a  
ne. H  
qu'ell  
Elle l  
à lui  
à la  
qui é  
être e  
eu mo  
Duc  
qu'en  
racle  
Marq  
assez c  
la fair  
gnant  
quise,  
dure q  
pule  
oreille  
avoir l  
une af  
Il tr  
Fiesqu  
tue ,

roit aller la folie de Madame de Lionne. Elle lui donna beau jeu sitôt qu'elle vit le Comte de Fiesque sorti. Elle lui dit cent choses qui tendoient à lui découvrir sa passion , non pas à la vérité en termes formels , mais qui étoient assez intelligibles pour être entendus d'un homme qui auroit eu moins d'esprit que lui. Aussi , si le Duc de Saux n'eût pas appréhendé qu'en la contentant elle eût mis obstacle à l'amour qu'il avoit pour la Marquise de Cœuvres , il n'étoit ni assez cruel , ni assez scrupuleux pour la faire languir davantage. Mais craignant qu'après cela cette jeune Marquise , qui n'avoit pas encore l'ame si dure que sa mere , ne se fit un scrupule de l'écouter , il fit la sourde oreille , & aima mieux passer pour avoir l'esprit bouché , que de se faire une affaire avec sa Maîtresse.

Il trouva en sortant le Comte de Fiesque , qui l'attendoit au coin d'une rue , & qui lui demanda s'il n'avoit

rien fait pour lui. Non, mon pauvre Comte, lui dit-il, car je ne te crois pas assez fou pour prendre tant d'intérêt en une vieille P..... Mais maintenant que je connois ton foiblesse, je te dirai en deux mots, que si tu ne me fers auprès de la Marquise de Coëuvres, je te desservirai si bien auprès d'elle, qu'il n'y aura plus de retour pour toi. Ecoute, entre nous je crois que mon gras de jambe & mes épaules larges commencent à lui plaire davantage que ton air dégagé & ta taille mince; & si elle en goûte un fois, c'est à toi à juger ce que tu deviendras. Le Comte de Fiesque pria de parler sérieusement. Le Duc de Saux lui dit qu'il le prît comme il le voudroit, mais qu'il lui disoit la vérité. L'autre étant obligé de le croire, après plusieurs sermens qu'il lui en fit, il le conjura de ne pas vouloir courir sur son marché, lui avouant ingénument qu'il l'aimoit par plusieurs raisons, c'est-à-dire, parce qu'elle le

donnoit de l'argent & du plaisir. Si le Comte de Fiefque eût fait cet aveu à un autre, il auroit couru risque d'exciter en lui des desirs, plutôt que de les amortir; toute la jeunesse de la Cour s'étant mise sur le pied d'escroquer les Dames. Mais le Duc de Saux, qui étoit le plus généreux de tous les hommes, lui dit en même temps de dormir en repos sur l'article: qu'il ne vouloit ni du corps ni de l'argent de Madame de Lionne: & qu'excepté le plaisir qu'il pouvoit avoir de faire un Ministre d'Etat d'un tel, il trouvoit que quelque récompense qu'on lui pût donner, on ne payoit encore moins qu'il ne méritoit. Cependant, qu'il ne s'assurât pas tellement sur cette promesse, qu'il négligeât le service qu'il attendoit de lui: qu'on faisoit quelquefois par vengeance, ce qu'on ne faisoit pas par amour: qu'en un mot, s'il ne lui aidait à le bien mettre avec la Marquise de Cœuvres, il se mettroit

bien avec la mere ; & qu'après cela, il lui seroit difficile , comme il lui avoit dit , de redevenir le patron.

Quoique tout cela fût dit en riant, il ne laissa pas de faire impression sur l'esprit du Comte de Fiesque : mais comme il lui étoit impossible de vivre sans savoir si sa Maîtresse étoit infidèle , il lui écrivit ces paroles , comme si c'eût été le Duc de Saux. Ainsi il fut obligé d'emprunter une autre main que la sienne , qui étoit trop connue de Madame de Lionne , pour pouvoir s'en servir.

*Vous aurez fait un bien méchant jugement de moi , de la maniere que j'ai reçu toutes les honnêtetés que vous m'avez faites. Mais en vérité, Madame quand on est entre les mains des Chirurgiens , ne fait-on pas mieux de ne pas faire semblant d'entendre , que d'exposer une Dame à des repentirs , qui font avec juste raison succéder la haine à l'amour ? Si l'on me dit vrai , je*



E  
 s cela, serai hors d'affaire dans huit jours ; c'est  
 il lui bien du temps pour un homme qui a  
 ron. quelque chose de plus que de la recon-  
 riant, naissance dans le cœur. Mais souffrez que  
 on fut interrompe cet entretien , il excite en  
 : mais moi des mouvemens , qu'on veut qui  
 e vivre ne soient contraires jusqu'à une entière  
 t infir- guérison. Je souhaite que ce soit bien-  
 com- tôt , & souvenez-vous que je suis en-  
 . Ainsi core plus à plaindre que vous ne vous  
 autre auriez l'imaginer ; puisque ce qui se-  
 trop roit un signe de santé pour les autres ,  
 nne , est pour moi un signe de maladie , ou  
 du moins que cela aggrave la mienne.

Il est impossible de dire , si à la vue  
 ant ju- de cette Lettre , Madame de Lionne  
 ne j'ai eut plus de tristesse que de joie. Car  
 vous , d'un côté , elle étoit bien aise des  
 dame espérances qu'on lui donnoit , d'un  
 Chi- autre elle fut fâchée de l'accident  
 de ne qui l'obligeoit d'attendre. Ainsi par-  
 e d'ex- agée entre l'un & l'autre , elle fut  
 s , qu'en peu de temps sans savoir si elle  
 haine roit réponse : mais celui qui lui  
 ai , je- voit apporté la Lettre , la pressant

de se déterminer , son tempérament l'emporta sur toutes choses ; & croyant de bonne foi avoir affaire au Duc de Saux , elle prit de l'encre & du papier , & lui écrivit ces paroles.

*Lettre de Madame de Lionne au Duc de Saux.*

**J**E croyois , il n'y a qu'une moment que le plus grand de tous le maux étoit d'avoir affaire à une bête : mais à ce que je puis voir , celui d'avoir affaire à un débauché , est encore autre chose. Si vous n'étiez que bête , j'aurois pu espérer en vous parlant Français encore mieux que je n'avois fait vous faire entendre à la fin mon intention : mais que me sert maintenant que vous l'entendiez , si vous n'y sauriez répondre ? Je suis au désespoir de cet accident , qui m'assurera qu'on puisse jamais prendre confiance en vous. Il y a tant de Charlatans à Paris , &

par malheur vous êtes tombé entre leurs  
mains , à quelle extrémité réduiriez-  
vous celles qui tomberont ci-après entre  
vôtres ? Si la bienséance vouloit que  
je vous envoyasse mon Chirurgien , c'est  
un habile homme , & qui vous tireroit  
bientôt d'affaire. Mandez-moi ce que  
vous en pensez ; car puisque je vous  
ardonne déjà une faute comme la vô-  
tre , je sens bien que je ne me pourrai  
jamais défendre de faire tout ce que  
vous voudrez.

O la folle , ô l'emportée , ô la  
veuse , s'écria le Comte de Fiesque ,  
es le moment qu'il eût vu cette Let-  
tre ! & ne faudroit-il pas que j'eusse  
cœur aussi lâche qu'elle , si je la  
pouvois jamais aimer après cela ?  
imaginant que c'étoit là son véri-  
ble sentiment , il mit cette Lettre  
dans sa poche , & s'en fut chez elle ,  
étant entré avec un visage com-  
posé & contraint : comme j'ai été  
long-temps de vos amis , Madame ,  
&

lui dit-il , il m'est impossible de renoncer sitôt à vos intérêts : je viens vous en donner des marques , en vous offrant un homme qui est à moi , & qui est incomparable sur de certaines choses. Je veux parler de mon Chirurgien , vous ne le devez pas refuser , & vous en aurez affaire sans doute devant qu'il soit peu prenant le chemin que vous prenez. Ce discours embarrassa fort Madame de Lionne ; elle se douta en même temps de quelque surprise : mais le Comte de Fiesque , à qui la cour leur étoit montée au visage , & qui n'étoit pas si tranquille qu'il le croyoit : infame , continua-t-il , en tirant sa Lettre , & la lui montrant voilà donc les preuves que vous deviez donner toute votre vie de votre amitié ! Qui est la femme quelque perdue qu'elle fût , qui vouloit écrire en ces termes ? Il faut que Monsieur de Lionne le sache , & c'est une vengeance que je me dois

Il n  
puis  
la la  
plais  
mon  
tre p  
Paris  
Il  
qu'el  
mirab  
vainc  
ses m  
l'irrite  
mais  
qu'il  
qui n  
bientôt  
tir en  
qu'ell  
affaire  
lui av  
rom ,  
ne pe  
pas re  
mit le  
To

Il m'en fera raison , puisque je ne puis me la faire moi-même ; s'il a la lâcheté de le souffrir , j'aurai le plaisir du moins de le dire à tant de monde , que je vous ferai connoître pour ce que vous êtes à tout Paris.

Il lui fit bien d'autres reproches , qu'elle souffrit avec une patience admirable ; car , comme elle étoit vaincue , & qu'elle se voyoit entre ses mains , elle avoit peur encore de l'irriter. Elle eut recours aux pleurs : mais il y parut insensible ; de sorte qu'il sortit tout furieux. Ses larmes , qui n'étoient qu'un artifice , furent bientôt essuyées : elle envoya querir en même temps le Duc de Saux , qu'elle conjura de la sortir de cette affaire , lui disant que comme on la lui avoit faite en se servant de son nom , il y étoit engagé plus qu'il ne pensoit. Pour l'obliger à ne lui pas refuser son secours , elle lui promit le sien auprès de sa fille , & lui

tint parole en femme d'honneur. Car après avoir su du Duc de Saux, les termes où il en étoit avec elle, elle acheva de disposer son esprit, qui étoit déjà prévenu en sa faveur.

Cependant elle stipula avec lui, que cette intrigue se feroit sans préjudicier à ses droits ; & pour s'assurer contre l'avenir, elle lui demanda des arrhes de ses promesses. Le Duc de Saux avoit passé la nuit avec Louise d'Arquien, fameuse Courtisane, & n'étoit guere en état de lui en donner ; mais croyant qu'un homme de son âge avoit de grandes ressources, il lui demanda si elle vouloit de l'argent comptant, ou remettre le paiement à la nuit suivante. Madame de Lionne, qui savoit que tout le monde est mortel, crut que l'argent comptant étoit préférable à toutes choses : elle lui dit pourtant, que s'il n'avoit pas toute la somme sur lui, elle lui feroit crédit du reste jusqu'au temps qu'il lui demandoit

L  
que  
pile  
ble  
qu'il  
trou  
de l'  
l'aut  
avec  
dre,  
faiso  
& qu  
fers  
faire  
chez  
des  
Je c  
répor  
répar  
l'un  
ment  
que v  
elle,  
est, v  
car i

Le Duc de Saux entendit bien ce que cela vouloit dire : on prit une pile de carreaux , pour faire une table où compter l'argent ; mais lorsqu'il vint à tirer sa bourse , elle se trouva vuide , au grand étonnement de l'un , & à la grande confusion de l'autre. Elle se déroba de ses bras avec un dépit plus aisé à comprendre , qu'à représenter ; & comme il faisoit quelques efforts pour la retenir , & qu'il lui donnoit encore des baisers languissans : que voulez - vous faire , Monsieur , lui dit-elle , & cherchez-vous à me donner de plus grandes marques de votre impuissance ? Je cherche à mourir , Madame , lui répondit le Duc de Saux , ou à réparer mon honneur ; & il faut que l'un ou l'autre m'arrive dans un moment. Est-ce d'une mort violente , que vous prétendez mourir , lui dit-elle , en se moquant de lui ? Si cela est , vous avez besoin d'une corde , car il ne faut pas croire que votre

épée fuffife pour cela. Et de fait , après n'avoir pas trouvé une feule goutte de fang fur vous , lorsque vous en aviez tant de befoin , à plus forte raifon n'en trouveriez-vous pas davantage , lorsque vous vous porteriez à une action fi contraire à la nature. Elle fut fe jeter fur une autre pile de carreaux , en achevant ces paroles , & pour cacher fon dépit , elle prit entre fes mains un écran qui fe trouva par hazard auprès d'elle. Le hazard voulut encore juftement que ce fût un de ceux où les Barbouilleurs qui travaillent à ces fortes de chofes , avoient peint l'hiftoire du Marquis de Langés , qui avoit été démarié à caufe de fon impuiffance. Le congrès , ordonné par le Parlement , y étoit marqué comme le refte , & Madame de Lionne y ayant jetté les yeux : Vous voici dépeint , lui dit-elle , on ne peut pas mieux ; & fi vous vous fouvenez de ce que vous nous difiez l'autre jour en par-

lant  
que  
comm  
avez  
tre. V  
rier a  
tendr  
& je  
auffi-  
Vo  
dit le  
comm  
est d  
pardo  
nois  
à mo  
buer  
sez ,  
levill  
Que  
m'a d  
qui p  
fait

(a)  
teuant



lant de vos forces, vous trouverez que fans avoir demandé le congrès, comme l'homme que voici, vous avez aussi-bien opéré l'un que l'autre. Vous n'avez plus qu'à vous marier après cela, c'est le moyen d'étendre votre réputation bien loin, & je ne désespere pas de vous voir aussi-bien que lui sur ma cheminée.

Vous avez raison, Madame, lui dit le Duc de Saux, de m'insulter comme vous faites, & mon offense est d'une nature à ne me la jamais pardonner. Pour moi, je ne me connois plus, & après avoir bien rêvé à mon malheur, je ne puis l'attribuer qu'à une chose. Vous connoissez, continua-t-il, la poudre de Polleville; j'en ai mis ce matin par-tout. Que maudit soit la Vienne (a), qui m'a donné cette belle invention, & qui pour me faire sentir bon, me fait devenir insensible! Mais, Ma-

(a) Fameux Baigneur en ce temps-là, maintenant premier Valet-de-Chambre du Roi,

dame ; le charme ne durera que jusqu'à ce que je me sois baigné : donnez-moi ce temps-là , je vous conjure ; & si j'ai manqué à vous satisfaire quand j'y étois obligé , j'en payerai plutôt l'intérêt. Souvenez-vous cependant que je ne suis pas le seul que la Vienne ait engagé dans cette malheureuse affaire : il en est arrivé autant au Comte de S. Pol : & pour marque que je vous dis vrai , c'est que l'autre jour il demeura court , comme moi auprès d'une belle fille. J'avois traité cela de bagatelle : mais après l'avoir éprouvé moi-même à mon grand regret , ce seroit une hérésie que de ne le pas croire. Ces paroles consolèrent Madame de Lionne : elle avoit oui parler de l'aventure du Comte de S. Pol , & en ayant demandé les particularités au Duc de Saux , il lui dit ce qu'il en favoit. Cependant pour lui donner encore plus d'impression de la vérité , il lui chanta un couplet de chanson ,

qui a  
C'éto  
en vo

Q  
L  
F  
S

Q

El

fans  
enter  
pas d  
de co  
plus  
de F  
nés  
ment  
pours  
autre  
Mon  
une c  
à un  
vous

qui avoit été fait sur cette aventure.  
C'étoit sur un air du Ballet de Pſyché ;  
en voici les paroles :

Qui l'eût cru qu'à vingt & deux ,  
Le plus vigoureux des Amans  
Fût tombé aux pieds d'une fille ,  
Sans vigueur & sans mouvement ?  
Foin du Polville ,  
Quand on a poudré son devant.

Elle lui laissa achever ce couplet  
sans l'interrompre, car elle vouloit  
entendre tout au long l'effet, non  
pas de cette admirable poudre, mais  
de cette poudre qu'elle jugeoit bien  
plus digne du feu, que les ouvrages  
de Petit, qui avoient été condam-  
nés néanmoins par Arrêt du Parle-  
ment. Cependant quand il voulut  
poursuivre la chanson qui avoit un  
autre couplet : Alte-là, lui dit-elle,  
Monsieur le Duc, quoique vous ayez  
une des qualités des plus nécessaires  
à un Musicien, toutes les autres  
vous manquent, hors celle-là. Ainsi

l'on peut dire que vous êtes de ceux à qui l'on donneroit une pistole pour chanter, & dix pour se taire. Le Duc de Saux lui fit réponse qu'il n'avoit rien à dire contre ses reproches ; qu'après ce qu'il avoit fait, elle ne le maltraitoit pas encore assez. Cependant comme il s'humilioit si fort, il sentit une partie en lui qui commençoit à le vouloir dédire, & croyant que sans attendre le bain, il pourroit rétablir sa réputation, il vint aux approches, qui lui donnèrent encore l'espérance d'un heureux succès. Madame de Lionne fut extrêmement surprise, & grandement aise en même temps d'un changement si inopiné ; néanmoins se défiant de son bonheur, elle voulut mettre la main dessus pour n'en plus douter ; mais comme il est difficile de la tromper sur l'article, elle n'eut pas plutôt touché, qu'elle connut bien que ce seroit se repaître de chimères, que de se flatter d'une meilleure fortune.

Le D  
roya  
à ple  
lui v  
cente  
où il  
s'en f  
marq  
M  
pas l  
pouv  
elle,  
vient  
de vo  
c'est  
de m  
vous  
vous  
à-tête  
de c  
d'ent  
peut  
qua-t  
vice  
l'état

Le Duc de Saux en jugea de même , voyant que cette partie commençoit à pleurer , lorsqu'il s'attendoit à lui voir prendre une figure plus décente. Il s'en alla dans un désespoir , où il ne s'étoit jamais vu , & peu s'en fallut qu'il n'en donnât de tristes marques.

Madame de Lionne ne le voulut pas laisser sortir , sans lui faire une nouvelle raillerie. Au moins , lui dit-elle , ne croyez pas que pour ce qui vient d'arriver , je ne veuille pas être de vos amies. Une marque de cela , c'est que je vous ménagerai auprès de ma fille : bien loin de lui dire que vous l'aimez , je ferai en sorte que vous ne vous trouviez jamais tête-à-tête avec elle. Ce sera le moyen de conserver votre réputation , & d'entretenir la bonne opinion qu'elle peut avoir de vous. Je crois , continua-t-elle , que c'est le meilleur service que je vous puisse rendre en l'état où vous êtes , & je prétends bien

aussi que vous m'en ayez obligation.

Le Duc de Saux ne jugea pas à propos de lui répondre; & s'en étant allé du même pas chez la Vienne. Tu me viens de perdre de réputation, lui dit-il, avec ton maudit Polleville, & je brûlerai la maison & toi dedans tout le premier, si tu ne me promets de jeter dans l'eau tout ce qui t'en reste. La Vienne qui le voyoit en colere, ne savoit ce que cela vouloit dire: mais le Duc de Saux lui ayant conté son malheur sans lui dire néanmoins le nom de la personne: Ma foi, lui dit la Vienne, vous nous la donnez belle avec votre Polleville: demeurez ici seulement trois ou quatre jours sans voir Louison d'Arquien, le Comte de Tallard, ni personne qui leur ressemble, & vous verrez si c'est ma poudre qui vous empêche de faire votre devoir. C'est une excuse, ajouta-t-il, qu'inventa assez adroitement le Comte de S. Pol, pour se disculper envers

a Mignard, qu'il pressoit depuis  
 long-temps de lui accorder un rendez-  
 vous; mais qui après avoir promis  
 monts & merveilles à cette pauvre  
 fille, ne put jamais faire la troisieme  
 partie de ce que je ferois, moi qui ai  
 deux fois plus d'âge que lui. Je ne lui  
 veux point de mal de s'être tiré d'affai-  
 re comme il a pu : mais je lui aurois  
 été plus obligé, de ne le pas faire  
 à mes dépens. J'ai pour dix mille  
 écus de Polleville chez moi, & vous  
 n'avez qu'à débiter comme lui vos  
 rêveries, pour m'envoyer à l'Hô-  
 pital.

La Vienne étoit sur le point de  
 longue main de dire à ces Messieurs-  
 là, toutes leurs petites vérités, tel-  
 lement que le Duc de Saux ne se  
 fâcha point de s'entendre dire les  
 siennes. Il lui dit au contraire, qu'il  
 vouloit éprouver s'il avoit plus de  
 raison que lui, & que pour cela il  
 ne vouloit pas fortir de sa maison  
 de quatre jours : qu'il seroit témoin

lui-même qu'il s'abstiendrait de voir qui a  
 le Comte de Tallard, & Louison une f  
 d'Arquien, & qu'il eût soin seule qui e  
 ment de faire tirer en bouteilles une une c  
 piece de vin de Champagne, que les qui f  
 gens avoient découverte dans le Ci aussi  
 metiere Saint-Jean, aux deux tor récha  
 ches : que pour ne la lui pas laisser La  
 boire tout seul, il allât avertir le d'être  
 Marquis de Sablé, & deux ou trois sez à  
 autres de ses amis, qu'il leur donne- ours  
 roit à manger chez lui : qu'ils y pou- étoit l  
 voient amener Madame du Mesnil, reste,  
 s'ils étoient assez habiles pour dé- es, il  
 tourner la bête de l'enceinte de son qu'à l'  
 vieux Maréchal ( 1 ), qui se vanter- en a  
 d'avoir une partie sur son corps, aussi e ne  
 dure que sa jambe de bois. Que s'il aire d  
 demandoit cette femme, ce n'étoit ale &  
 pas pour faire la débauche avec elle, oient  
 que les restes du Maréchal de Gran- mais q  
 cey n'étoient bons que pour le Mar- aire d  
 quis de Sablé, & non pas pour lui, Il s'  
 aux l  
 ayan  
 qu T

( 1 ) Le Maréchal de Grancey.



e voit qui aimeroit bien mieux coucher avec  
ouïson une femme médiocrement belle , &  
seule- qui eût un galant bien fait , qu'avec  
s une une qui seroit toute charmante , &  
ue ses qui se produiroit comme elle à un  
le Ci- aussi vilain homme qu'étoit ce Ma-  
t tor- réchal.

laisser La Vienne lui dit qu'il faisoit bien  
rtir le d'être si délicat , & qu'il le donnoit as-  
trois sez à connoître en couchant tous les  
bonne- jours avec Louison d'Arquien , qui  
y pou- étoit le reste de toute la terre. Qu'au  
desnil, reste , comme ce n'étoit pas ses affai-  
r dé- es , il n'avoit garde d'en parler ; mais  
de son- u à l'égard de la du Mesnil , il étoit  
rantoit- bien aise de l'avertir de bonne heure  
s , aussi ne la pas faire venir chez lui , pour  
ue s'il- faire de sa maison une maison de scan-  
n'étoit- ale & de débauche : qu'ils y boi-  
c elle- voient & mangeroient tout leur saoul ;  
Gran- mais que pour le reste , il n'avoit que  
é Mar- ire de s'y attendre.

ur lui, Il s'en fut après cela où le Duc de  
aux lui avoit dit , & les conviés  
ayant pas manqué de s'y rendre avec

la du Mesnil , on fit si bonne chere , que le Duc de Saux sentit dès ce jour-là , que le charme du Polleville ne dureroit pas long-temps. Sur la fin du repas , c'est-à-dire , entre la poire & le fromage , on leur vint dire qu'un homme demandoit le Marquis de Sablé. On lui fit dire d'entrer s'il vouloit , & l'on fut tout surpris de voir un Garde de Messieurs les Maréchaux de France. Il dit au Marquis de Sablé , qu'il avoit ordre de le mener au Fort-l'Evêque , ce qui effraya la Compagnie , qui ne savoit pas qu'il lui fût arrivé aucune affaire. Pour lui , il n'en fit que rire , & comme on s'apprétoit de lui en demander le sujet : Va , va , retourne - t - en , dit - il à ce Garde , dire à ton vieux fou de Maréchal , que nous allons boire à sa santé ; qu'après cela , nous baisérons sa Maîtresse , & que s'il en veut avoir sa part , il faut qu'il nous vienne trouver. Qu'on lui donne à boire , dit - il en même temps , s'adressant au buffet

voilà tout ce qu'il a la mine d'avoir de sa course.

Chacun connut bien, à ce qu'avoit dit ce Marquis, que le compliment venoit du Maréchal de Grancey ; & devant que le Garde eût le temps de boire son coup, l'on en fit tant de railleries, que quoiqu'il fût un des plus fieffés yvrognes qu'il y eût dans toute la Connétable, il laissa la moitié de son verre, pour dire à ces Messieurs qu'ils prissent garde à ne pas manquer de respect envers Monseigneur le Maréchal. Chacun lui rit au nez à ce discours, & le Duc de Saux, qui étoit le plus près du buffet, se leva, sous prétexte de lui faire boire le reste de son vin : mais il le lui répandit malicieusement sur ses habits, & sur son linge. Le Garde voulut se fâcher : mais le Marquis de Sablé le rappaisa en lui présentant une autre rasade, & le priant de la boire à la santé de Monseigneur le Maréchal. On lui en donna une autre après celle-là, & enfin en un mo-

ment on l'enivra si bien, qu'il étoit le premier à médire de celui qui l'avoit envoyé. Quand ils l'eurent mis de si belle humeur, ils le renvoyerent; & comme le Maréchal de Grancey, impatient de savoir quel succès auroit eu sa députation, l'avoit conduit lui-même jusqu'à cent pas de la porte, il ne le vit pas plutôt revenir, qu'il se jeta hors de la portiere de son carrosse pour lui demander, d'où venoit qu'il avoit été si long-temps? Il reconnut à la première parole que lui dit le Garde, qu'il étoit saoul & se mettant dans une colere nommée pareille, il demanda s'il n'y avoit point de canne dans son carrosse. Ne s'en étant point trouvé, il dit à un de ses Domestiques, nommé Gendarme, qui lui servoit de Valet-de-Chambre & de Secrétaire, qu'il ne fût ni lire ni écrire, qu'il défît sa jambe de bois, & qu'elle serviroit de bâton. Mais Gendarme lui ayant dit que cela ne se pouvoit

pas, il se jeta sur sa perruque, & déchargea sa colere sur lui. Gendarme se vengea, en lui écartant la dragée; & comme il étoit aussi grand parleur que son maître, il eut le plaisir de lui disputer le terrain à coups de langue. Le Maréchal étant saoul de le battre, fit approcher le Garde, qui s'étoit écarté, & l'ayant interrogé de nouveau, sa colere fut bien plus grande, quand il apprit que la du Mesnil étoit de la débauche. Car, jusques-là, tout ce qui l'avoit fâché, étoit de savoir qu'elle eût vu le Marquis de Sablé en particulier, & il n'avoit point eu d'autre sujet de vouloir l'envoyer en prison. Sitôt que le Garde eut lâché la parole, il s'écria qu'il étoit perdu, & tenant la main à Gendarme : Ça, lui dit-il, oublions le passé, & dis-moi si je ne suis pas bien malheureux? Que ferons-nous, mon ami? Et surtout ne va pas dire cela à ma femme; car tu fais qu'elle ne cesse de

me dire que cette carogne ne vaut rien. Gendarme n'eût pas voulu , pour les coups qu'il avoit reçus , que cela ne lui fût arrivé. Il se prit à rire dans sa barbe , & ne lui vouloit point répondre. Le Maréchal le conjura encore une fois de mettre toute sorte de rancune à bas , & pour l'obliger à être de belle humeur , il lui promit l'habit qu'il portoit ce jour-là. Gendarme se radoucit à cette promesse : néanmoins étant bien aise de le mortifier , ne vous l'avois - je pas bien dit , lui dit - il , aussi - bien que Madame la Maréchale , que ce n'étoit qu'une P. . . . . Si j'étois à votre place , je chasserois , dès que je serois au logis , ce coquin de bâtard qui ne vous appartient pas , & que vous nourrissez cependant de la meilleure foi du monde , pendant que vous avez des filles , qui faute d'avoir de quoi , peut - être autant que par inclination ; . . . . . mais il ne s'agi

pas d  
quoi.  
Maré  
jours  
moi ?  
ceux  
oreille  
indubi  
Je te  
sauvé  
faut q  
destiné  
Gen  
répond  
même  
plus n  
Voilà  
dit-il ,  
tard , &  
filles !  
lere ne  
dit d'el  
c'est de

( a ) D

pas de cela maintenant , c'est pour-  
 quoi. . . . Ah ! traître , interrompit le  
 Maréchal , tu raisonneras donc tou-  
 jours ? Quoi , mon fils n'est pas à  
 moi ? Il ne me ressemble pas comme  
 ceux gouttes d'eau ? Il n'a pas les  
 oreilles de Grancey ( a ) , marque  
 indubitable qu'il est de la Maison ?  
 Je te ferai pendre , & après t'avoir  
 sauvé de la corde à Thionville , il  
 faut que je te renvoie à ta première  
 destinée.

Gendarme ne put s'empêcher de  
 répondre à ces invectives , quand  
 même il eût su qu'il l'eût dû encore  
 plus maltraiter , qu'il n'avoit fait.  
 Voilà qui est beau vraiment , lui  
 dit-il , de prendre le parti d'un bâ-  
 tard , & d'abandonner celui de ses  
 filles ! Je croyois que toute cette co-  
 lere ne venoit que de ce que j'avois  
 dit d'elles : mais à ce que je vois ,  
 c'est de quoi vous vous fouciez le

( a ) De grandes oreilles plates.

moins. Il est vrai, il a vos grandes oreilles ; mais est-ce une marque si indubitable qu'il vous appartient , comme vous croyez ? Combien de femmes mettent des enfans au monde, qui ont quelque chose de particulier , parce que les Meres se sont arrêtées à quelque objet défagréable ? Votre M... ne peut-elle pas avoir regardé..... il vouloit dire un âne, mais il n'osa lâcher la parole, & se mit à bredouiller entre ses dents. Comme cela lui étoit naturel , le Maréchal n'y prit pas garde, & s'étant radouci, parce qu'il lui avoit accordé les oreilles : Eh bien, que ferons-nous donc, lui dit-il, & laisserai-je entre les mains de ces scélérats, une enfant qu'ils ont sans doute enlevée par force ? Gendarme qui les savoit en débauche, & qui avoit soif à force d'avoir parlé & craché, crut qu'il pourroit gagner quelques verres de vin au buffet, s'il pouvoit obliger le Maréchal à les

aller  
avo  
mên  
tanc  
lui  
ils f  
l'unc  
du M  
empê  
quelq  
pas. C  
quefo  
qui f  
casior  
comm  
chal ?  
lui dit  
tous l  
pouve  
Vienn  
qualite  
Ces  
le Mar  
se fair  
il vou



aller trouver. C'est pourquoi, après avoir fait semblant de rêver en lui-même, pour faire l'homme d'importance : Ma foi, si vous me croyez, lui dit-il, nous irons de ce pas où ils sont : cela servira à deux fins ; l'une, que vous ramènerez Madame du Mesnil chez elle, l'autre que vous empêcherez peut-être qu'il n'arrive quelque chose qui ne vous plairait pas. Car, que fait-on ? il y en a quelquefois qui ont le vin paillard, & qui sont rage dans ces sortes d'occasions. Mais n'est-ce point trop me commettre, lui répondit le Maréchal ? La belle délicatesse que voilà, lui dit Gendarme ! & vous, qui allez tous les jours où vous savez, ne pouvez-vous pas entrer chez la Vienne, où vont tous les gens de qualité ?

Ces raisons suffirent pour résoudre le Maréchal : mais étant bien aise de se faire accompagner d'un Garde, il voulut que celui qui étoit venu

avec lui, le suivit. Cependant il ne se trouva point, & il étoit allé se reposer sur une boutique, où il étoit si bien enseveli dans le sommeil, que lorsqu'on l'eut trouvé, il fut impossible de le réveiller. Le Maréchal étoit d'avis que Gendarme endossât son harnois : mais celui-ci qui ne vouloit point être obligé de faire aucun compliment fâcheux, à des gens dont il n'étoit assuré ni de la discrétion ni du respect, le fit res-souvenir, qu'il étoit trop connu de la compagnie, pour se revêtir d'une autre figure. Le Maréchal s'étant rendu à ses raisons, il laissa euver le vin à ce Garde, sans interrompre son sommeil.

Etant arrivé chez la Vienne, il monta aussi-tôt en la chambre où étoient ces Messieurs, sans qu'on eût le temps de les avertir de sa venue. Ils furent extrêmement surpris de le voir : mais celle qui le fut le plus, fut Madame du Mesnil ; & elle crut

bien  
plus  
Saux  
prit  
Mar  
bauc  
qu'il  
été e  
quell  
que c  
ter su  
rosse  
leur  
qu'el  
qu'un  
jamai  
Le  
étant  
Gend  
mais  
fer un  
coup  
appor  
boire  
rompi

bien qu'après cela , il ne fourniroit plus à l'appointement. Le Duc de Saux , comme le plus considérable , prit la parole le premier , & dit au Maréchal , qu'ayant voulu faire débauche , il avoit été prendre ceux qu'il voyoit , & que de-là ils avoient été enlever Madame du Mesnil , laquelle s'étoit extrêmement défendue ; que cela les avoit obligés de la porter sur leurs bras jusques dans le carrosse ; mais qu'on voyoit bien que leur compagnie ne lui plaisoit pas , qu'elle n'avoit ni bu ni mangé , & qu'une autre fois ils n'ameneroient jamais personne par force.

Le Maréchal goba ce discours , & étant bien aise de le faire remarquer à Gendarme , qu'il croyoit derriere lui , mais qui étoit déjà au buffet à truffer un verre de vin , il donna un coup sur le bras d'un Laquais qui apportoit un ragoût pour le faire boire , & le fit tomber. Cela interrompit le discours qui étoit sur le

tapis, & il se crut obligé de s'excuser de ce qu'il avoit fait. Ils lui dirent tous que ce n'étoit rien, & qu'ils avoient fait si grande chere, qu'il y en avoit encore assez pour lui, & pour eux. Au même temps le Duc de Saux le prit par le bras, & l'obligea de s'asseoir entre Madame du Mesnil & lui, si bien qu'on recommença à manger de plus belle, & à boire de même. La du Mesnil, qui en avoit jusqu'à la gorge, affecta une grande sobriété, & une grande mélancolie, en quoi elle se contraignoit plus en l'un qu'en l'autre. Chacun lui disoit qu'elle devoit manger, maintenant qu'elle avoit ce qu'elle aimoit auprès d'elle : mais comme le Maréchal ne lui en parloit point, & qu'elle vouloit que ce fût lui, elle se défendoit avec un air languissant, ce qui donnoit sujet de rire à tous ceux qui faisoient comment elle s'en étoit acquittée avant qu'il entrât. Le Maréchal, qui mouroit de faim, ne songeoit

qu'à  
quelq  
l'oblig  
elle v  
tage.  
grosse  
plus d  
rendre  
cela fû  
recom  
Cha  
qu'on  
pouvoi  
cape le  
dans le  
cher su  
d'amiti  
qu'à l'  
de tout  
rent d'  
au Duc  
s'étonne  
& le M  
mince  
fait entr

qu'à remplir sa panse, & lâchoit bien quelquefois quelque parole, pour l'obliger à en faire de même; mais elle vouloit qu'il l'en pressât davantage. Enfin après qu'il eut rassasié sa grosse faim, il fut plus galant, & eut plus de soin d'elle. Elle fit mine de se rendre à ce qu'il vouloit; & quoique cela fût capable de lui faire mal, elle recommença à manger.

Chacun se récria là-dessus, & dit qu'on voyoit bien ceux qui avoient du pouvoir sur elle. Cela faisoit rire sous cape le Maréchal, & il donna si bien dans le panneau, qu'il ne fit que marcher sur les pieds de sa Dame, en signe d'amitié. On poussa la débauche jusqu'à l'excès; & après avoir médité de tout le genre humain, ils méditèrent d'eux-mêmes. Le Maréchal dit au Duc de Saux, qu'il ne falloit pas s'étonner, s'il étoit si gros & si gras, & le Marquis de Ragni son frere si mince & si maigre; qu'il avoit été fait entre deux portes, au lieu que

l'autre avoit été fait dans un lit : que les coups fourrés étoient toujours mieux fournis que les autres , & qu'il l'avertissoit , s'il ne le savoit pas qu'il étoit obligé de porter respect au Duc de Roquelaure , comme à son propre pere. Le Duc de Saux pour lui rendre le change , lui dit qu'il ne pouvoit pas lui parler précisément du sien , parce que sa mere avoit eu tant de galans , qu'il étoit impossible de dire auquel il devoit sa naissance ; que c'étoit dommage que ses filles n'eussent été élevées de la main d'une si habile femme , qu'elles ne feroient pas si glorieuses : que cependant il n'y avoit point de différence entre leur tempérament & celui de leur grand'mere , sinon qu'elles avoient deux Princes pour galans , au lieu qu'elle avoit toujours le premier venu : que cependant le bruit étoit qu'elles n'avoient pas toujours le cœur si relevé : que l'on en croyoit la médifance , elle

n'avoit  
tiques  
ler de  
même  
leur f  
qu'un  
disant.  
Le M  
c'étoit  
vrai q  
plus a  
qu'il é  
qu'il se  
de l'es  
parloit  
se , pou  
médifan  
venoit  
& dit c  
tre cou  
l'autre  
même  
ve , qu  
vérité ,  
ivrogne

n'avoient pas haï un de leurs domestiques : qu'il n'en falloit pas parler de peur de leur faire tort , & que même il étoit prêt de signer , pour leur faire plaisir , que ce n'étoit qu'un conte inventé par quelque médifant.

Le Maréchal de Grancey jura que c'étoit une fausseté ; qu'il étoit bien vrai que ce Domestique leur étoit plus agréable que les autres , parce qu'il étoit bien fait de sa personne , qu'il se mettoit bien , & qu'il avoit de l'esprit ; mais que voyant qu'on en parloit dans le monde , il l'avoit chassé , pour couper racine à toutes ces médifances. Pour autoriser ce qu'il venoit de dire , il demanda du vin , & dit qu'il vouloit boire encore quatre coups d'une main , & autant de l'autre : qu'après cela il jureroit la même chose , & que c'étoit une preuve , qu'il n'avoit rien dit contre la vérité , puisqu'on favoit bien que les ivrognes n'avoient pas l'esprit de la

déguiser. On n'eut garde de lui com-  
 tester une chose si authentique, & l'on  
 se retrancha sur l'amour de Monsieur  
 pour Mademoiselle de Grancey, &  
 sur celui de Monsieur le Duc pour la  
 Comtesse de Maré sa sœur. Cela don-  
 na lieu à un de la compagnie de faire  
 cette chanson, qu'il chanta à l'heure  
 même, sur l'air d'un Noël.

Laissez baiser vos Filles ,  
 Illustre Maison de Grancey ,  
 Laissez baiser vos Filles ,  
 Leur cœur est bien placé :  
 Leur bonheur n'eut jamais d'égal ,  
 C'est lui qui fait , par leur canal ,  
 Couler chez vous le sang Royal ;  
 Ces deux Beautés si tendres ,  
 Pouvoient-elles , dans leur saison ,  
 Vous procurer deux Gendres  
 De meilleure Maison ?

Le Maréchal étoit tellement en  
 pointe de vin, qu'il voulut appren-  
 dre la Chanson, & la chanta avec les  
 autres. Ils firent *chorus* long-temps sur  
 le même air, après quoi chacun prit



le parti de s'en retourner chez soi. Le Duc de Saux, sans se souvenir de ce qu'il avoit promis à la Vienne, monta en carrosse, résolu d'aller coucher avec la du Mesnil, si le Maréchal de Grancey, qui l'avoit fait entrer dans le sien, la pouvoit laisser en liberté. Pour cet effet il commanda à un de ses Laquais de les suivre, & de lui en venir dire la réponse, à un endroit qu'il lui marqua. Le Laquais ne tarda guère à revenir, & lui ayant appris que le Maréchal, après l'avoir ramenée chez elle, s'en étoit retourné chez lui; il s'y fit mener, & y passa la nuit.

Comme il y avoit du vin sur jeu, & qu'il n'étoit pas sur le pied de se beaucoup contraindre, il ne s'aperçut pas si le charme du Polleville étoit rompu, & remit toutes choses au lendemain. Mais il étoit encore endormi, lorsque Gendarme vint à la porte; & comme c'étoit de la part du Patron, & qu'on ne pouvoit pas lui refuser, la du Mesnil n'eut le

temps que de l'éveiller , & de le prier de se cacher derrière le rideau. Le Gendarme , qui pour faire enrager son Maître , remarquoit jusqu'aux moindres choses , apperçut , en lui faisant son compliment , qu'il y avoit une autre place que la sienne , qui étoit foulée ; & impatient de l'aller redire au vieillard , il courut plus vite qu'à l'ordinaire , si bien que quand il arriva à l'Hôtel de Grancey , il étoit tout hors d'haleine.

Le Maréchal lui demanda pourquoi il étoit si échauffé. Pour vous dire , répondit-il , que vous êtes la plus grande dupe qu'il y eût jamais ; que pendant que vous dormez ici tranquillement , on vous fait de belles affaires : que tous les enfans que vous pensez à vous , ont d'autres pères malgré leurs belles oreilles ; & qu'en un mot vous êtes cocu. Levez-vous seulement , continua-t-il , & vous verrez encore la bête au gîte , ou tout du moins le gîte si bien marqué , qu'il n'y a plus de doute , qu'il n'y ait un homme qui s'en est servi.

ra aisé de la suivre à la piste. Le  
 Maréchal, qui savoit le plaisir qu'il  
 renoit à lui donner des soupçons,  
 i dit qu'il prît garde à ce qu'il di-  
 oit; qu'il y alloit de sa vie, & qu'il  
 e le lui pardonneroit plus. Cepen-  
 ant il demandoit sa jambe, son cale-  
 on & ses habits: & il étoit si pressé  
 e se lever, & Gendarme si pressé de  
 i montrer ce qu'il avoit promis,  
 e l'un oublia de lui demandet son  
 brayer, & l'autre de le lui mettre.

Le branle du carrosse fit que le Ma-  
 réchal s'apperçut le premier de la bé-  
 te; il fallut retourner au logis pour  
 e querir, & pendant ce temps-là le  
 uc de Saux s'habilla, & sortit. La  
 u Mesnil, qui savoit que Gendarme  
 e l'aimoit pas, fit refaire son lit en  
 même temps, & se coucha tout au  
 eau milieu. Ce fut un opéra, que d'ac-  
 ommoder le brayer dans le carrosse.  
 Gendarme juroit comme un charre-  
 er, que le Maréchal l'avoit fait ex-  
 ès, pour donner le temps à l'oiseau

de prendre l'effor ; le Maréchal au contraire , que cela venoit de lui pour avoir une excuse : enfin c'étoit quelque chose de fort divertissant que de voir leur dispute , & ils parloient haut , que le monde s'amassoit dedans autour du carrosse. Les Laquais , qui étoient accoutumés à ce manège , ayant fait retirer ceux qui vouloient s'arrêter , le Maréchal tira les rideaux pour ne pas faire voir son infirmité à ceux qui ne la favoient pas.

La chose s'étant achevée avec grand'peine , ils continuerent leur chemin , & étant arrivés chez la dame Mesnil , Gendarme fut fort étonné de ne voir qu'une place foulée , au lieu de deux qu'il avoit remarquées. Le Maréchal , qui s'aperçut de sa surprise , eut peur qu'il ne voulût entrer filer la porte , & pour le prévenir , courut avec précipitation : mais n'ayant pas la jambe sûre , il tomba & se fit beaucoup de mal. Gendarme qui vit bien , que quoiqu'il n'eût pas quinze

ort, tout alloit tomber sur lui, prit  
 e temps-là pour s'échapper; ce qui  
 nit le Maréchal dans une furieuse  
 colere. Il jura qu'il le feroit pendre,  
 e qui rassura la du Mesnil, qui avoit  
 u peur d'abord qu'il n'eût plus de  
 réance en lui qu'en elle.

Elle lui donna la main pour se re-  
 ver, & quand il eut repris haleine,  
 lui avoua franchement ce qui s'é-  
 oit passé, & lui demanda pardon de  
 on soupçon. Comme elle le vit en  
 beau chemin, elle lui fit une forte  
 primande, lui demanda si c'étoit-  
 la récompense de ce qu'elle fai-  
 oit tous les jours pour lui, & n'ou-  
 rien de ce qui pouvoit lui prou-  
 er son innocence, & engendrer en  
 un extrême repentir.

Il lui en donna toutes les marques  
 elle pouvoit souhaiter : mais rien  
 la persuada tant, qu'un cierge  
 une livre, qu'il envoya querir à  
 heure même, pour le porter aux  
 quinze - vingts, en reconnoissance,

disoit-il ; de ce que Dieu avoit permis qu'il eût découvert la méchanceté de Gendarme. Car , quoiqu'il fit tous les jours une offrande de même nature à cette Eglise, comme celle-ci étoit plus forte de moitié que les autres , elle jugea qu'il étoit véritablement touché.

Pendant que le Maréchal se reposoit tranquillement à l'ombre de sa bonne fortune , le Duc de Saux se geoit à rétablir sa réputation auprès de Madame de Lionne. Cependant quelque confiance qu'il eût en son tempérament , & en sa jeunesse, non seulement il s'abstint de voir le Comte de Tallard & Louison, mais il ménagea encore de tout ce qui pouvoit contribuer à une vigoureuse santé. Ne doutant plus alors qu'il ne fût en état de combattre , il s'en fut sur le champ de bataille : mais il y trouva un autre combattant. Le Comte de Fiesque étoit revenu plus amoureux que jamais , & quoique ce qu'il avoit

fait , lui dût donner un grand mé-  
 pris pour Madame de Lionne , &  
 que Madame de Lionne de son côté  
 ne dût pas souhaiter de le revoir ,  
 ils ne s'étoient pas plutôt vus , qu'ils  
 étoient raccommodés. Il n'eut pas  
 lieu d'en douter en arrivant. Comme  
 on favoit qu'il étoit des amis de la  
 maison , on le laissa entrer sans an-  
 noncer sa venue , & ne trouvant per-  
 sonne dans la chambre , il s'avisa de  
 regarder au travers de la ferrure du  
 cabinet. Il vit là qu'ils étoient aux  
 prises , ce qui ne l'auroit pas éton-  
 né , s'il n'eût su leur querelle. Ce-  
 pendant , quoiqu'il vînt pour la même  
 chose , & qu'il ne dût pas être con-  
 tent de voir la place prise , il s'assit  
 tranquillement dans un fauteuil , se  
 contentant bien que comme le Comte de  
 Tiesque n'étoit pas un rude joueur , il  
 auroit bientôt achevé sa partie. En  
 effet , elle ne fut pas plutôt faite ,  
 qu'ils vinrent tous deux dans la cham-  
 bre , & leur surprise fut grande de

voir un homme qu'ils n'attendoient pas, & qu'ils n'avoient eu garde de demander.

Le Duc de Saux, qui favoit que le silence augmenteroit encore leur confusion, voulut les tirer de celle où il les voyoit, en le rompant. Et comme il n'y avoit que de la débâche à son fait, il avoit pris son parti à l'heure même, si bien qu'il se trouvoit une certaine liberté d'esprit, qu'il n'eût eu garde d'avoir, si son cœur eût pris le moindre intérêt à son aventure. Je vous croyois de mes amis tous deux, leur dit-il. Sur ce pied-là, je m'attendois que vous ne feriez point de réjouissance sans moi; vous savez qu'un raccommodement vaut une noce, & ce pendant vous venez de vous donner les joies du Paradis, sans m'y avoir appelé. Je n'ai jamais été curieux qu'aujourd'hui, mais j'en suis rebuté pour toute ma vie. La sottise de voir le plaisir des autres

par le  
que si  
il m'e  
tel. Q  
Madan  
dame  
de cha  
pelote  
un co  
dont v  
Cela ô  
peut a  
roient  
homme  
que mo  
Que  
à la ve  
taine c  
sont de  
femme  
Duc de  
rité en  
encore  
& quan  
eût par

par Tom



par le trou d'une serrure ! & je crois que si j'eusse été encore au College , il m'en auroit coûté un péché mortel. Que ne laissez-vous , du moins , Madame , dit-il en s'adressant à Madame de Lionne , quelque Femme-de-chambre ici , on s'amuseroit à peloter , en attendant partie. C'est un conseil que je vous donne , & qu'il dont vous vous trouverez fort bien. Cela ôtera du moins la curiosité qu'on peut avoir ; & vos affaires pourroient tomber entre les mains d'un homme qui n'en useroit pas aussi-bien que moi.

Quelque banqueroute qu'on ait fait à la vertu , il reste toujours une certaine confusion dès que nos affaires sont découvertes , sur-tout à une femme qui a la pudeur en partage. Le Duc de Saux put remarquer cette vérité en Madame de Lionne , elle fut encore plus confuse qu'auparavant ; & quand ç'auroit été son mari qui lui eût parlé , je ne fais si elle auroit fait

une autre figure. Elle avoit les yeux baissés, & si elle les levoit quelquefois, ce n'étoit que pour regarder le Comte de Fiesque, qu'elle sembloit exciter à prendre sa défense. Mais il étoit encore plus fort qu'elle; tellement que voyant qu'il n'avoit pas l'esprit de la tirer de ce mauvais pas: Voilà de quoi vos folies sont cause, dit-elle à ce Comte, vous avez fermé la porte contre ma volonté, & Monsieur le Duc aura vu sans doute que vous vous êtes émancipé à quelque bagatelle. Pardonnez-moi, Madame, en vérité, lui répondit le Duc de Saux, ce n'est point une bagatelle que ce que j'ai vu, à moins que vous n'appelliez de ce nom-là ce que nous appelons nous autres bonne fortune. Mais n'en rougissez pas, le Comte de Fiesque en vaut bien la peine; & avouez-moi seulement que le plaisir en est tout autre, quand on a eu que que petite brouillerie.

Madame de Cœuvres entra sur ce

entre  
emb  
sente  
passio  
chem  
treter  
donna  
mettr  
Lionn  
c'est-à  
suffiso  
d'une  
une a  
promis  
que fa  
ment f  
qu'il lu  
pour vo  
Le C  
distract  
mais il  
ner de f  
eut effe  
oit ima  
attendri

entrefaites, & tira sa mere d'un grand embarras. Car le Duc de Saux, qui se sentoît pour elle; non pas une grande passion, mais du moins assez d'attachement pour prendre plaisir à l'entretenir, la tira dans la ruelle, & donna moyen à ces amans de se remettre de leur trouble. Madame de Lionne, qui avoit le cœur grand, c'est-à-dire, à qui un seul amant ne suffisoit pas, ne fut pas plutôt sortie d'une inquiétude, qu'elle entra dans une autre. En effet, quoiqu'elle eût promis secours au Duc, il lui sembla que sa fille écoutoit trop attentivement ses raisons, & à chaque parole qu'il lui disoit, elle prêtoit l'oreille pour voir si elle ne se trompoit point.

Le Comte de Fiesque remarqua sa distraction, & lui en fit la guerre: mais il lui fut impossible de la détourner de son dessein. Enfin elle s'appertut effectivement, comme elle se l'étoit imaginé, que sa fille étoit toute attendrie; & elle n'en douta plus,

principalement quand elle vit que ,  
 fans se faire aucune violence, elle  
 lui donnoit sa main à baïser. Le Duc  
 de Saux sortit dans le même temps , ce  
 qui lui fit présûmer que leurs affaires  
 étoient bien avancées , & que c'étoit  
 sans doute des arrhes d'une plus gran-  
 de promesse. Elle se résolut, si cela  
 étoit , de traverser ces amans de tout  
 son pouvoir , & s'étant défaite du  
 Comte de Fiesque, elle envoya querir  
 une chaise à porteurs, & fit sem-  
 blant d'avoir à faire ce jour-là des  
 emplettes. Cependant elle ne sortit  
 point qu'elle ne vît les chevaux au  
 carrosse de sa fille, & s'étant mise dans  
 la chaise, elle se défit de ses Laquais  
 sous prétexte de quelque commission.  
 Cette affaire faite , elle fit arrêter les  
 porteurs au coin de la rue , & leur  
 commanda de suivre le carrosse quand  
 il sortiroit. Elle ne fut pas long-temps  
 en embuscade: le carrosse fut aux Tuille-  
 ries, du côté des Ecuries du Roi, & elle  
 y fut presque aussi-tôt que sa fille.

Con-  
 espéra  
 Néan-  
 de son  
 marqu  
 boiteu  
 Cœur  
 dépay  
 avoit  
 après  
 porte  
 sa mer  
 elle av  
 deux,  
 sitôt q  
 quand  
 étoit d  
 de tou  
 recon  
 tiges :  
 carross  
 qui s'é  
 qu'elle  
 Elle f  
 une vo

Comme elle s'étoit déguisée , elle  
 espéra qu'elle ne la reconnoîtroit pas.  
 Néanmoins se défiant de sa taille &  
 de son air coquet , qui la faisoit re-  
 marquer entre mille autres , elle fit la  
 boiteuse & la suivit. La Marquise de  
 Cœuvres fit deux tours d'allée , pour  
 dépayser quelques personnes qu'elle  
 avoit reconnues en entrant ; mais  
 après cela , elle prit le chemin de la  
 porte du Pont rouge , ce qui obligea  
 sa mere de doubler ses pas. Comme  
 elle avoit laissé quelque distance entre  
 deux , il lui fut impossible d'y arriver  
 sitôt qu'elle eût voulu , tellement que  
 quand elle vint à la porte , sa fille  
 étoit déjà disparue. Elle jeta les yeux  
 de tous côtés , pour voir si elle n'en  
 reconnoîtroit point du moins les ves-  
 tiges : mais tout ce qu'elle vit , fut un  
 carrosse sans armes & sans couleurs ,  
 qui s'éloigna si fort dans un moment ,  
 qu'elle l'eut bientôt perdu de vue.  
 Elle fut fort fâchée de n'avoir pas  
 une voiture toute prête pour le sui-

vre; & elle résolut de n'y être pas attrapée la première fois, se doutant bien que si ses soupçons étoient véritables, ces amans n'en demeureroient pas à cette entrevue.

Mais elle n'avoit garde de se tromper, elle étoit trop habile sur cette matière, & c'étoit justement dans ce carrosse qu'étoient entrés la Marquise & le Duc. Il la mena à Auteuil dans une maison que le Maréchal de Grancey avoit louée à la du Mesnil, & dont elle lui permettoit de disposer quand il vouloit.

Ils n'y furent pas plutôt arrivés, qu'il voulut voir s'il étoit encore enforcélé. Mais il trouva que deux ou trois jours de repos aux hommes de son âge, étoient un remède merveilleux contre toutes sortes de charmes. Après l'avoir caressée deux fois, il fut bien aise de l'entretenir de quelque chose de divertissant, & il crut que rien ne le pouvoit être davantage, que ce qui lui étoit arrivé avec sa mère. La Marquise de Cœuvres

lui dit  
que f  
Com  
essay  
toire  
& qu  
qu'il r  
oblige  
par-là  
Cep  
marqu  
dont e  
dire q  
lu rec  
charm  
les pa  
qu'il d  
La M  
une de  
crut q  
s'en fe  
ta pas  
chose  
moign  
termes

lui dit que cela ne se pouvoit pas , & que sa mere étoit trop attachée au Comte de Fiesque , pour avoir voulu essayer ses forces. Mais comme l'histoire n'étoit pas trop à son avantage , & qu'il n'y avoit point de sermens qu'il ne fit pour la lui assurer, elle fut obligée d'y ajouter foi , & l'empêcha par-là de jurer davantage.

Cependant elle eut encore d'autres marques que c'étoit la vérité, mais dont elle se feroit bien passée. Je veux dire que le Duc de Saux ayant voulu recommencer à la caresser , le charme se renouvela sur toutes les parties de son corps , de sorte qu'il devint perclus de ses membres. La Marquise de Cœuvres , qui étoit une des plus jolies femmes de Paris , crut que c'étoit lui faire affront , & s'en sentit touchée. Elle ne se contenta pas de lui en faire paroître quelque chose sur son visage , mais elle lui témoigna encore son ressentiment en ces termes : Je n'ai jamais été gourmande

sur l'article , & si vous saviez ce que Monsieur de Cœuvres dit de moi là-dessus , vous verriez bien que ce n'est pas ce qui me fait parler. Aussi ai-je de la peine quelquefois à le souffrir , & cela lui fait dire souvent que je ne suis pas fille de ma mere , & qu'il faut qu'on m'ait changée en nourrice. Cependant quoique ma froideur le doive rebuter , il ne m'a jamais fait l'affront que vous me faites , je ne l'ai jamais vu demeurer en chemin ; & il me souvient que la premiere nuit de mes noces . . . . . mais je n'ai garde de vous le dire , je vous ferois trop de honte : cependant c'est un Mari , & vous êtes un Amant. Mais quel Amant ! Un Amant qui n'a pris ce nom-là que pour m'abuser , & qui dès la premiere entrevue me fait voir quelle confiance je dois avoir en lui. Mais encore vaut-il mieux que je n'aie pas été trompée plus long-temps ; il y a remède par-tout , & je fais le parti que je dois prendre. Le Duc de Saur



que n'étoit guere honteux de lui-même ,  
 i là- toutefois il le fut à ces reproches , &  
 ce pria Madame de Cœuvres de se lais-  
 Aussi ser voir à découvert , lui assurant que  
 souf- cela rétablirait toutes ses forces.

que C'étoit quelque chose qu'une pro-  
 , & messe comme celle-là , & il y en au-  
 our- roit eu à sa place qui n'auroient pas  
 ideur hésité à lui accorder ce qu'il deman-  
 s fait doit. Mais soit qu'elle se défiât de ses  
 ne l'ai beautés cachées , ou qu'elle crût cela  
 ; & fort inutile , elle n'en voulut rien fai-  
 nuit re ; de sorte que dès cette première  
 garde entrevue , ils commencèrent à être  
 trop mécontents l'un de l'autre.

Mari , S'étant séparés de la sorte , ils ne  
 que prirent pas d'autre rendez - vous si-  
 ris ce r ; ce qui désespéra Madame de  
 qui dès Lionne , qui étoit tellement alerte sur  
 e voit ce qui les regardoit , que le Marquis  
 en lui de Cœuvres n'eût su l'être davantage.  
 e n'aye Cependant , comme ce qu'elle avoit  
 s ; il y su ne lui permettoit pas de douter de  
 e part leur intelligence , elle crut qu'ils  
 e Sauv étoient encore plus fins qu'elle , &

prit un étrange parti là-dessus. Ce fut de faire avertir le Marquis de Coëvres de prendre garde à la conduite de sa femme. C'étoit un si pauvre homme que ce Marquis, qu'il résolut d'assembler sa famille sur cette affaire. Tout y fut mandé jusqu'au grand'pere le Maréchal ; & comme son rang & son âge lui acquéroient, sans contestation, la premiere place dans le Conseil, il écouta attentivement tout ce qu'on disoit, sans découvrir la moindre chose sur son sentiment. La plupart furent d'avis qu'il falloit mettre la Marquise en Religion, & dirent que c'étoit là ce qu'on devoit attendre d'un mariage si mal assorti : qu'il ne falloit jamais s'encanailler, & que si leur parent avoit épousé une personne de sa condition, il ne seroit pas réduit, comme il étoit maintenant, à demander justice. Quelques-uns renchériront encore là-dessus, & dirent qu'un méchant arbre ne portoit jamais que de méchans fruits ; que la

mere ayant fait profession toute sa vie de galanterie, il falloit bien s'attendre que sa fille lui ressembleroit. Qu'il y avoit déjà assez de P. . . . dans leur race, sans y mettre encore celle-là : qu'il falloit non-seulement la mettre en Religion, mais encore lui empêcher de porter jamais le nom de la Maison.

Le bon-homme le Maréchal avoit trougi pendant ce discours, & tout ce qu'il y avoit de gens dans la compagnie qui l'avoient remarqué, avoient cru que c'étoit à cause du ressentiment qu'il en avoit, ou de quelque mal inopiné qui lui étoit venu. Mais on vit bien, lorsqu'on eut cessé de parler, que ce n'étoit rien moins que cela, & l'on n'en put plus douter, sitôt qu'on lui eut oui tenir ce discours : J'enrage, corbleu, quand je vous entends parler de la forte. Vous faites bien les délicats, vous qui ne seriez pas ici, non plus que moi, si nos meres n'avoient forligné. Nous

savons ce que nous savons ; mais savez-vous que le plus beau de notre nez ne vient que d'emprunt , & nous avons en ligne directe , aussi-bien qu'en collatérale , tant de sujets de nous louer des habiles femmes que nous avons dans notre Maison , que je m'étonne que vous en vouliez ban-  
 nir celles qui leur ressemblent. Quand j'ai marié mon petit-fils de Cœuvres avec Mademoiselle de Lionne , croyez-vous que j'aie considéré ni qu'elle étoit fille d'un Ministre d'Etat , ni qu'elle avoit du bien , ni qu'elle avoit du crédit ? Ce sont des vues trop bornées pour un homme de mon âge & de mon expérience ; & tout ce que ma pensée a été , qu'étant belle comme elle étoit , elle pourroit faire revivre la grandeur de notre Maison , la quelle , comme vous savez , tire sa considération , non pas du côté des mâles , mais du côté des femelles. Si je me suis trompé , ce n'est pas ma faute ; mon intention a été bonne

celle  
 avec  
 effet  
 faire  
 répu  
 coup  
 épou  
 posit  
 parce  
 côté  
 Depu  
 la m  
 mieux  
 forme  
 où ell  
 trées  
 terers  
 ge , m  
 main ;  
 fait a  
 ne dé  
 elle c  
 corrain  
 merce a  
 on ? qu  
 celle  
 Tom

cela , aussi-bien que dans mon mariage avec Mademoiselle de Manicamp. En effet, ma femme étoit assez belle pour faire notre fortune à tous : mais la réputation de son frere lui a beaucoup préjudicié. Devant que je l'eusse épousée , je fais qu'on lui fit une proposition qui ne lui fut pas agréable , parce qu'elle a l'esprit tourné du bon côté , & non pas comme son frere. Depuis cela , il lui est encore arrivé la même chose : mais elle aimeroit mieux mourir que de ne se pas conformer aux sentimens de la maison où elle est entrée. La Maison d'Estrees , pour être voisine de Villers-Cotterets , ne s'accommode pas à son usage , nous allons droit à Saint-Germain ; & si la Marquise de Cœuvres ne fait autrement , c'est en cela que je ne déclare son ennemi capital. A-t-elle commerce avec le Chevalier de Lorraine ? qu'on la brûle. A-t-elle commerce avec le Chevalier de Châtillon ? qu'on la noye. A-t-elle commer-

ce avec le Duc de Luxembourg ? qu'on la pende. Et enfin si c'est de cela qu'on la veut accuser, on n'a que faire de chercher d'autre bourreau. Mais si ce n'est que d'avoir recherché les plaisirs que la nature nous permet, je me déclare son protecteur. Que tout cela cependant se passe entre nous, sans que la Cour en soit abreuvée : les plus courtes folies sont les meilleures, & nous n'avons que faire que tout le monde rie à nos dépens.

Le commencement de ce discours avoit scandalisé toute la compagnie ; mais elle trouva tant de bon sens dans la fin, qu'elle résolut de s'y conformer. On n'eut pas le temps néanmoins de recueillir les voix ; car un Laquais étant venu dire au Maréchal que Lessé, du Bail, & deux ou trois autres fameux joueurs de trois dez, l'attendoient, il prit la révérence, en disant qu'il tinguoit tout ce qu'ils feroient au préjudice de sa déclaration.

L'Evêque de Laon demeura le Président du Conseil de guerre, après que son pere fut parti; & comme il étoit tout politique, & qu'il prétendoit que la faveur de Monsieur de Lionne ne lui nuirait pas à lui faire obtenir le chapeau de Cardinal, qu'il a eu depuis, il dit qu'il s'étonnoit extrêmement de deux choses: l'une, qu'on fit le procès à sa Niece sur un simple soupçon; l'autre, qu'on médit de sa famille. Que pour l'un, il falloit que les choses fussent claires comme le jour, avant que d'en venir là; que pour l'autre, l'on savoit bien que la maison de Lionne s'étoit toujours distinguée parmi les autres maisons de Noblesse de la province du Dauphiné. Que la malice qu'on avoit de nier une chose si avérée, étoit une preuve assez authentique du peu de foi qu'il falloit ajouter à tout ce qui se disoit d'ailleurs. Que tant qu'il avoit été à Paris, il lui avoit tenu assez bonne compagnie, pour

remarquer s'il y eût eu quelque dérèglement dans sa conduite ; mais qu'il ne lui avoit jamais reconnu que des sentimens, dont toute sa famille devoit être contente. Qu'il y alloit prendre garde encore de plus près ; & que tant que les négociations où il étoit appelé, lui permettroient de demeurer auprès d'elle, il s'y attacheroit tellement, qu'il en pourroit répondre mieux que personne.

Le Marquis de Cœuvres se crut obligé de le remercier de la peine qu'il vouloit bien se donner ; & en lui faisant son compliment, il lui dit qu'on voyoit bien peu d'Oncles prendre les choses si fort à cœur qu'il faisoit. Mais il fut le seul de la compagnie, qui ne pénétrât pas son dessein. Le bon Prélat étoit devenu amoureux de sa Niece ; & comme il n'avoit pas le temps de filer le parfait amour, il avoit résolu de lui faire valoir ce service, & d'en demander une promptre récompense. En effet



l'assemblée ne fut pas plutôt rompue, qu'il fut trouver la Marquise, & la prévenant par un regard, qui découvroit assez qu'elle en étoit la source, pour peu qu'elle y eût pris garde: je ne fais, Madame, lui dit-il, si vous ne vous êtes point déjà apperçue de l'extrême passion que j'ai pour vous. Si je vous en avois parlé dès le moment que je l'ai sentie, c'auroit été dès le premier jour que je vous ai vue: mais ces sortes de déclarations n'appartiennent qu'à des étourdis, & j'ai toujours cru pour moi, qu'avant que d'en venir là, il falloit avoir prévenu la personne par quelque service considérable. Si vous avez bien remarqué mon procédé, je n'ai guere laissé passer d'occasion sans le faire: cependant ça toujours été si peu de chose, en comparaison de ce que j'aurois voulu, que je n'ai pas eu la hardiesse de me découvrir jusques ici. Aujourd'hui les choses changent de face,

je viens de réduire dans le devoir une famille qui se déchaînoit contre vous , & qui ne parloit pas moins que de vous envoyer en religion. Je fais bien , Madame , qu'on ne vous rendoit pas justice ; mais enfin c'en étoit fait , si je n'eusse pris votre parti. Cela mériterait quelque récompense pour un autre ; mais pour moi , je serai toujours trop satisfait si vous me permettez seulement de vous voir , & de vous aimer.

La Marquise de Cœuvres avoit été tellement étonnée de sa déclaration , qu'elle avoit eu peine à croire ce qu'elle entendoit. Mais comme elle étoit sur le point de lui témoigner son ressentiment , ce qui lui venoit de dire d'ailleurs la surprise prit si fort , qu'elle oublia tout le reste pour lui demander ce qu'elle avoit fait , pour être si maltraitée. Je ne vous le puis dire , Madame. lui répondit l'Evêque , si ce n'est qu'il

de- votre mari est jaloux. Il ne spécifie  
 inoit rien cependant de particulier, & tout  
 t pas ce que je puis comprendre, c'est que  
 n re- vous avez quelqu'un qui vous veut  
 qu'on du mal, & qui vous a desservi au-  
 mais près de lui. Mais n'appréhendez rien,  
 e pris il se repose maintenant sur tout ce  
 elque que je lui dirai de votre conduite,  
 mais & je me suis chargé de vous éclairer  
 op fa- de si près, que rien n'échappera à  
 seule- ma pénétration. Là-dessus il lui fit  
 vous le détail de tout ce qui s'étoit passé  
 dans l'assemblée, à la réserve néan-  
 avoi moins de ce qu'avoit dit le bon-hom-  
 déclame le Maréchal : car il vouloit que  
 ine ce fût à lui seul qu'elle eût de l'o-  
 Mai bligation de l'avoir tirée d'affaire.

de la La Marquise fut ravie qu'on n'eût  
 e qui rien découvert de son intrigue, c'est  
 la sur pourquoi se tenant bien forte : Je  
 out suis bien malheureuse, Monsieur, dit-  
 qu'elle elle, de me voir accusée injuste-  
 traitée ment ; & quoique je ne veuille pas  
 dame nier que je ne vous sois obligée,  
 est qu vous me permettrez néanmoins de

vous dire , que vous effacez bientôt cette obligation par votre procédé. Vous devriez vous ressouvenir de votre caractère, & de ce que je dois à mon mari. Mais je vois bien ce que c'est, les contes qu'on a faits de moi, vous ont donné cette audace : & j'aurois encore lieu de vous estimer, si vous n'aviez cru, qu'ayant déjà quelque penchant au crime, j'aurois moins d'horreur pour celui que vous me proposez. Je ne vous propose rien de criminel, répondit aussitôt l'Evêque, & vous avez tort de m'en accuser. Mais que demandez-vous donc, lui dit Madame de Cœuvres ? Que vous souffriez seulement que je vous adore, repliqua l'Evêque, & que je cherche toutes les occasions de vous rendre service. Quoi donc, lui répondit-elle, vous traitez de bagatelle qu'un Evêque aime une femme mariée, & qu'un Oncle tâche de séduire sa Niece ? Croyez-moi, si j'ai quelque cas à

consulter , vous ne ferez jamais mon Casuiste. Cependant obligez-moi , non pas de ne me voir jamais , puisqu'il n'est pas en mon pouvoir de l'empêcher , mais de ne me tenir jamais de tels discours : car je n'aurois peut-être pas assez de discrétion pour le cacher à Monsieur de Cœuvres.

Ces paroles furent un coup de foudre pour cet Evêque , & quelque esprit qu'il eût , il demeura si court , qu'il ne put dire un seul mot. Un pauvre malheureux Prestolet , qui sollicitoit un dimissoire depuis longtemps , s'étant présenté à lui un moment après , essuya tout son chagrin. Il lui dit mille choses fâcheuses , & ses gens , qui ne l'avoient jamais vu de si méchante humeur , ne furent à quoi attribuer un si grand changement. Cependant ils eurent eux-mêmes à souffrir de ce qui lui étoit arrivé : quand il fut à table , il trouva tout si mauvais , qu'il demanda si on le vouloit empoisonner. Enfin s'il eût

osé, il auroit battu tout le monde. Son amour ne s'éteignit pas pour cela, au contraire il augmenta par la difficulté : mais n'osant plus rien dire à la Marquise, de la manière qu'il en avoit été reçu, il résolut de veiller de si près à sa conduite, qu'il lui fit faire par crainte, ce qu'il n'avoit pu lui faire faire par amour.

Cet Argus, malgré tous ses yeux, ne put rien découvrir de quelques jours ; & quoique le Duc de Saux vînt à toute heure dans la maison, comme on le croyoit bien avec Madame de Lionne, & qu'il la demandoit le plus souvent, il prit si bien le change, que ce fut celui qu'il soupçonna le moins. Cependant comme il est difficile de tromper long-temps un amant, l'Evêque s'imagina bientôt que Madame de Lionne ne servoit que de prétexte, & que la Marquise recevoit les offrandes. Le Duc de Saux, qui n'avoit pas encore trouvé moyen de se raccommoder avec elle,

en  
C'é  
ven  
con  
& l  
Ma  
fois  
qui  
&  
acc  
la p  
que  
pou  
quo  
lui  
trou  
Que  
ce  
vou  
Sau  
proc  
à di  
vou  
crim  
à tou

en cherchoit toutes les occasions. C'étoit pour cela qu'il venoit si souvent voir la mere ; & comme il connoissoit le caractere de son esprit , & les nécessités de son tempérament : Madame , lui dit-il , dès la premiere fois qu'il la revit , voici un criminel qui se vient justifier devant vous , & quoique j'aie à mon tour à vous accuser , comme c'est moi qui ai fait la premiere faute ; il est bien juste que je calme votre ressentiment , pour rendre le mien légitime. De quoi vous plaignez-vous , Monsieur , lui répondit-elle ? Est-ce de m'avoir trouvée avec Monsieur de Fiesque ? Quel intérêt y prenez-vous , & après ce que j'ai vu , voulez-vous encore vous moquer de moi ? Le Duc de Saux croyant qu'elle vouloit lui reprocher son impuissance : Je n'ai rien à dire , Madame , lui dit-il , & je vous ai déjà avoué que j'étois le plus criminel de tous les hommes. Mais à tout péché miséricorde , & me voici

tout prêt à réparer ma faute. A ces mots il se mit en état de faire ce qu'il disoit ; mais quoique Madame de Lionne n'eût jamais refusé personne sur l'article , elle lui dit d'un air méprisant qu'il se méprenoit, & qu'elle n'étoit pas Madame de Cœuvres. Que voulez-vous dire , Madame , répondit le Duc de Saux , en s'arrêtant , & pourquoi citer ici une femme qui ne songe pas à nous , & à qui nous ne devrions pas songer aussi ? Me prenez-vous pour une bête , lui dit Madame de Lionne , & ne la vis-je pas entrer moi-même l'autre jour avec vous ? Quoique le carrosse fût masqué aussi-bien que vos Laquais , ne la suivis-je pas jusqu'à la porte des Tuilleries , & cela m'empêcha-t-il de démêler toute l'intrigue ? Vous l'avez vue , Madame , lui dit le Duc de Saux d'une air résolu ? Oui, Monsieur, répondit Madame de Lionne , d'un même air , & de mes propres yeux. Eh bien ,



Madame , lui dit-il d'un grand sérieux , en lui tendant la main , frappez là , nous n'avons rien à nous reprocher l'un & l'autre , & j'ai vu aussi bien que vous des choses dont il n'est pas besoin de rappeler la mémoire. Ne vous souvenez plus de l'aventure du carrosse , j'oublierai celle du cabinet. Qu'en dites vous ? & n'est-ce pas là se mettre à la raison ? Cet entretien parut trop cavalier à la Dame , pour lui accorder aucune faveur ; & continuant de se picoter l'un l'autre , ils se séparèrent si chagrins , qu'ils crurent tous deux n'avoir jamais rien à se demander. Le Duc de Saux s'en étant retourné chez lui , n'y fut pas un quart d'heure , qu'il reçut ce billet de la Marquise de Cœuvres.



*Lettre de Madame de Cœuvres , au  
Duc de Saux.*

**J'**Avois deſſein , il n'y a qu'une heure ou deux , d'envoyer ſavoir comment vous vous portiez de votre paralylie : mais je vous ai vu monter ſi gaiement dans votre carroſſe , en ſortant de chez Madame de Lionne , que j'ai cru qu'il ſeroit inutile de vous envoyer faire mon compliment. Une autre que moi ſ'étonneroit qu'elle eût fait ce miracle , après avoir eſſayé inutilement d'en venir à bout : mais je vois bien ce que c'eſt ; je n'ai pas l'expérience qu'elle a en beaucoup de choſes , outre qu'il faut avoir beaucoup d'accès auprès des Saints , de quoi je ne me vante pas. Mandez-moi ſi elle a découvert la chaffe pour cela , & ſi vous avez eu beaucoup de dévotion pour les reliques.

Le Duc de Saux ne fut point ſurpris de la guerre qu'elle lui faiſoit. Ce-

pendant comme le Comte de Tallard étoit à la campagne depuis quelques jours, que Louison d'Arquien étoit malade pour avoir été trop dévote, & qu'enfin il se sentoît d'humeur à ne pas demeurer plus long-temps sans compagnie, il lui fit cette réponse.

*Lettre du Duc de Saux à Madame de Cœuvres.*

**S**I j'ai été chez Madame de Lionne, ce n'étoit que pour vous y voir : mais les personnes comme vous, ne se mettent pas à tous les jours, & il suffit qu'elles sachent qu'on meurt pour elles, pour prendre plaisir à la mort d'un malheureux. Je vous cherche depuis mon malheur, pour vous dire qu'il n'y a que vous qui me puissiez guérir. Si vous en voulez faire l'expérience sur les deux heures après minuit, je fais un secret infailible de me rendre à la porte de votre appartement. Vous savez que vous ne risquez rien, votre époux ne devant

*revenir de Versailles que demain au soir. Pour peu que vous aimiez ma santé, vous accepterez le parti: vous savez qu'un vieux mal est dangereux ; & si vous laissez davantage enraciner le mien, prenez garde qu'il ne devienne incurable.*

Madame de Cœuvres n'étoit pas si fâchée, qu'une offre comme celle-là n'appaisât sa colere. C'est pourquoi elle dit à celui qui lui avoit donné cette Lettre, qu'il n'avoit qu'à venir. Cependant celui-ci s'en étant retourné à l'Hôtel de Lesdiguières, ne prit pas garde que l'Evêque de Laon étoit entré dans le cabinet du Duc de Saux, où il écrivoit une Lettre, & lui cria dès la porte : Bonne nouvelle, bonne nouvelle ! Le Duc de Saux lui fit signe des yeux de ne rien dire : mais c'en étoit assez pour cet Evêque, qui étoit alerte, & qui redoubla ses soupçons, quand il vit que celui qui avoit parlé, étoit l'Agent d'amour du Duc. Il ne put pourtant asseoir aucun jugement ;

mais comme il se doutoit que c'étoit quelque rendez-vous pour la nuit suivante, il résolut de faire si bonne garde, qu'il pût reconnoître si sa niece n'y avoit point de part. Car, comme j'ai dit ci-devant, il s'étoit déjà douté de la vérité, & cela parce que ce Duc, qui étoit l'indiscrétion même, avoit lâché des paroles devant lui, qui lui faisoient connoître qu'il n'avoit pas assez d'estime pour Madame de Lionne, pour lui rendre tant de visites. Ayant quitté le Duc, il eut beaucoup d'impatience que la nuit fût venue; & quoique le plus grand déplaisir qui lui pût arriver, fût de voir ce qu'il cherchoit, toutefois son unique espérance fut qu'il découvrîroit bientôt tout le mystère. L'heure qu'il souhaitoit étant enfin arrivée, il fit le pied de grue autour de l'Hôtel de Lionne; & pour ne se point tromper, dès qu'il passoit quelqu'un, il l'alloit regarder sous le nez. Cela n'étoit pas trop beau pour un Evêque, & encore

pour lui qui faisoit tant le sérieux ; mais il avoit eu soin d'en ôter le scandale , s'étant défait de sa croix , & ayant couvert sa couronne d'une per-ruque , tellement que comme il avoit l'épée au côté , on l'eût pris pour un Cavalier d'importance.

Voilà dequoi l'amour étoit cause ; mais ce n'étoit pas dans sa tête seulement qu'il rouloit ; & le bon-homme Monsieur de Lionne , malgré toutes ses occupations , & son âge , qui étoit déjà avancé , n'en étoit pas plus exempt que les autres. Soit qu'il soit impossible à un homme de se passer de femme , ou qu'il crût faire enrager la sienne , en faisant une Maîtresse , il en avoit une qui étoit la femme d'un bon Bourgeois ; & pendant qu'il avoit donné à son mari un emploi qui l'éloignoit de sa maison , il se délassoit avec elle des grandes affaires , dont le Roi se reposoit sur lui. Il arriva que ce soir même , il venoit de la quitter ; & comme il s'en revenoit

tout  
cha  
son  
que  
de S  
der  
bre  
gno  
puy  
pisto  
L'E  
d'êtr  
bre  
vole  
s'il n  
il ét  
étoit  
Lion  
nue  
que  
pon  
crair  
de L  
voul  
Vale

ieux ; tout seul à pied avec un Valet-de-  
 scan- chambre , de qui il se servoit dans  
 x , & son amour , l'Evêque , qui croyoit  
 e per- que tout le monde dût être le Duc  
 avoit de Saux , s'en fut à lui pour le regar-  
 ur un der sous le nez , & le Valet-de-cham-  
 bre de Monsieur de Lionne , qui crai-  
 cause ; gnoit que ce fût un voleur , lui ap-  
 e feu- puya en même temps sur le ventre un  
 comme pistolet qu'il tenoit sous son manteau.  
 toutes L'Evêque , dont le métier n'étoit pas  
 i étoit d'être brave , dit à ce Valet-de-cham-  
 plus bre , qu'il prit de son côté pour un  
 il soit voleur , de ne le pas tuer , & que  
 passer s'il ne falloit que lui donner la bourse ,  
 irager il étoit prêt de le faire. Comme il  
 resse , étoit tous les jours chez Monsieur de  
 emme Lionne , sa voix fut aussi-tôt recon-  
 t qu'il nue du Maître & du Valet ; si bien  
 oi qui que ce dernier tout surpris , lui ré-  
 délas- pondit aussi-tôt , qu'il n'avoit rien à  
 aires , craindre , & que c'étoit Monsieur  
 Il ar- de Lionne. Monsieur de Lionne , qui  
 oit de vouloit se cacher , fut fâché que son  
 venoit Valet-de-chambre l'eût découvert par

son imprudence : mais comme la chose étoit faite , & qu'il avoit aussi reconnu la voix de l'Evêque , il prit la parole , & lui demanda par quelle aventure il s'étoit déguisé comme il étoit. Le bon Prélat fut au désespoir de cette rencontre , & quoiqu'il passât pour avoir l'esprit présent en toutes choses , il fut fort embarrassé. S'il eût pu s'esquiver , il l'auroit fait volontiers : mais Monsieur de Lionne , & son Valet-de-chambre avoient reconnu son visage , aussi - bien que sa voix , malgré le déguisement ; & le dernier lui demandoit déjà pardon de lui avoir présenté le pistolet , lui disant qu'il n'étoit pas si criminel , personne ne le pouvant reconnoître en l'état qu'il étoit.

Ces excuses donnerent le temps au bon Prélat de prendre son parti , & ayant avoué une partie de la vérité à Monsieur de Lionne , c'est-à-dire , qu'il étoit là pour prendre garde s'il ne verroit pas venir le Duc de Saux ,

qu'il  
cher  
tut l'a  
ritabl  
noit.  
noiss  
par co  
ble de  
de fai  
penda  
son V  
n'avo  
vrir s  
tout b  
se sép  
décou  
mais  
les, si  
curieu  
de fon  
cela v  
Cor  
de tou  
escala  
que l



qu'il soupçonnoit de vouloir débaucher la Marquise de Cœuvres ; il lui tut l'autre , qui étoit pourtant la véritable cause de la peine qu'il se donnoit. Monsieur de Lionne , qui connoissoit la foiblesse humaine , & qui par conséquent croyoit sa fille capable de tout , loua son zele , & s'offrit de faire le pied de grue avec lui. Cependant il envoya toujours devant son Valet-de-chambre, à qui l'Evêque n'avoit pas jugé à propos de découvrir son secret , ayant parlé exprès tout bas à l'oreille de son maître. Ils se séparèrent tous deux pour mieux découvrir les allans & les venans ; mais leurs peines auroient été inutiles, si le Valet-de-chambre, qui étoit curieux de son naturel , n'eût veillé de son côté , pour voir ce que tout cela vouloit dire.

Comme il avoit les yeux alertes de toutes parts , il vit qu'un homme escaladoit les murailles du jardin ; ce que les sentinelles ne purent voir,

pour être d'un autre côté. De - là il le vit entrer par une fenêtre qui re-  
 pondoit sur le parterre , qu'on lui tenoit ouverte ; après quoi ayant disparu , ce lui fut un sujet d'une profonde méditation. En effet , comme il se doutoit bien qu'il falloit qu'il eût de l'amour sur le jeu , & qu'il ne pouvoit l'appliquer qu'à sa maîtresse , ou à la fille du logis , il étoit incertain s'il en devoit aller avertir son maître , à qui il ne savoit si son avis seroit agréable ou non. Pendant qu'il raisonnoit en lui - même sur ce qu'il devoit faire , le Duc de Saux , qui étoit entré , tâchoit de se couler dans l'appartement de la Marquise de Cœuvres , qui n'étoit pas éloigné de - là. Mais il se sentit tout d'un coup arrêté par le bras , & celle qui l'arrêtoit étoit Madame de Lionne , qui avoit donné rendez-vous au Comte de Fiesque , & qui croyoit que c'étoit lui. Est - ce toi lui dit-elle en même temps , mon cher

là il Comte? Eh! que tu as tardé à venir.  
 Le Duc de Saux, qui reconnois-  
 soit bien la voix de Madame de  
 Lionne, garda le silence: ce qui la  
 surprit, craignant qu'elle ne se fût  
 méprise. Pour s'en éclaircir, elle lui  
 veta ses bras au col, & ayant senti  
 qu'il étoit plus gros & plus gras que  
 son ami, elle fit un grand cri, qui  
 auroit réveillé toute la maison, si  
 chacun, à la réserve du Valet-de-  
 Chambre, n'eût été enseveli dans un  
 profond sommeil. Le Duc de Saux,  
 sur ce qui avoit peur que son imprudence  
 leur fit des affaires à tous deux,  
 voulut alors le parti de rompre le silence,  
 qu'il fit en ces termes, mais le  
 plus bas qu'il lui fût possible: A quoi  
 pensez-vous, Madame, lui dit-il, &  
 n'avez-vous pas le jugement de voir  
 que vous nous allez perdre? S'il n'y  
 avoit que mon intérêt qui me fit par-  
 ler, je ne dirois rien, & je me tirerois  
 l'affaire comme je pourrois: mais  
 que dira votre mari, & quelque ex-

cuse que vous puissiez chercher , ne croira-t-il pas que c'est vous qui m'avez fait venir ?

Ces paroles , cette voix , qu'il lui fut facile de reconnoître , firent faire réflexion à Madame de Lionne qu'il avoit raison. Quoi ! c'est donc vous , Monsieur le Duc , lui dit-elle , & que venez-vous chercher ici ? Je ne vous mentirai point , Madame , lui dit - il , je ne vous cherchois , non plus que ce n'étoit pas moi que vous cherchiez : c'est pourquoi si vous m'en croyez , vous me laisserez continuer mon aventure , de peur que je n'interrompe la vôtre ; & voilà comme entre gens comme nous , il faut vivre dans le siècle où nous sommes. La proposition étoit fort honnête , & fort raisonnable , comme il est aisé de juger : mais soit qu'il y eût déjà long - temps qu'elle eût envie de tâter de lui , ou que le temps du rendez-vous du Comte de Fiesque étant passé , il lui fût insupportable de passer

la nu  
fille  
non  
cela  
Je sa  
voulo  
vous  
qu'ell  
paren  
est pa  
donni  
A d  
bas d  
quelq  
femm  
qui ne  
Ah ! M  
tirer d  
de Cce  
ne pu  
perme  
dégag  
vous p  
forte d  
fut pas  
T

, ne la nuit toute seule, pendant que sa  
 fille la passeroit en compagnie : Non ,  
 non , Monsieur le Duc , disoit-elle ,  
 cela n'ira pas comme vous le pensez.  
 Je sais que c'est à ma fille que vous en  
 voulez : mais ne lui en déplaise , ni à  
 vous , je profiterai de l'occasion , puis-  
 & que qu'elle s'offre sans que j'y pense. Ap-  
 paremment le charme du Polleville  
 est passé , & il faut que vous m'en  
 donniez des marques tout-à-l'heure.

A ces mots , qui se disoient le plus  
 bas qu'elle pouvoit , de peur que  
 quelqu'un ne l'écoutât , elle voulut  
 l'emmener dans sa chambre. Mais lui ,  
 qui ne pouvoit consentir au change :  
 Ah ! Madame , lui dit-il en se faisant  
 tirer de force , j'ai promis à Madame  
 de Cœuvres que je l'irois trouver , je  
 ne puis lui manquer de parole , &  
 permettez du moins , que je m'aille  
 dégager d'avec elle , après quoi je  
 vous promets de vous donner toute  
 sorte de contentement. La Dame ne  
 fut pas si crédule , qu'elle se voulût

fier à lui ; comme elle avoit éprouvé pas d  
ses forces , & qu'elle favoit qu'elles sa fill  
n'étoient pas fuffifantes pour toutes dévor  
deux , elle ne voulut jamais souffrir prise  
qu'il la quittât : mais lui de son côté antich  
s'étant obftiné à n'en rien démordre, lui, e  
elle propofa un milieu à cela , qui fut coup.  
d'aller querir elle-même fa fille. Il pas cr  
accepta fa propofition , ne fe pou- auroit  
vant tirer autrement de fes mains elle v  
Mais avant qu'elle y allât , elle le mari e  
conduifit dans fa chambre , où elle extrê  
l'obligea de fe mettre au lit , lui difant point  
qu'elle alloit amener fa fille , & qu'il tout se  
coucheroit entre deux. Si le fcrupule vint da  
eût été grand chez le Duc de Saux quelq  
une pareille propofition étoit capable appren  
de l'effrayer : mais les gens de Cou Quo  
n'ayant peur de rien , il lui fit réponfe if, M  
qu'il les attendroit de pied ferme , & hendo  
qu'il y avoit long-temps qu'il n'avoit cherch  
mis du Polleville. La Dame étoit lui aya  
preffée de fes néceffités , qu'eile eût chose ,  
vu volontiers à l'heure même s'il le étoit  
disoit vrai ou non : mais lui n'en étoit ma à f

pas d'accord, il lui fallut aller querir sa fille, qui attendoit le Duc en bonne dévotion. Ainsi elle ne fut point surprise d'entendre marcher dans son antichambre : mais quand au lieu de lui, elle vit sa mere, elle le fut beaucoup. Si Madame de Lionne n'eût pas craint de perdre le temps, elle lui auroit demandé volontiers pourquoi elle veilloit si tard, & si c'étoit son mari qu'elle attendoit : mais lui étant extrêmement cher, elle ne lui fit point de questions inutiles. En effet, tout son compliment aboutit, qu'elle vint dans sa chambre, & qu'elle avoit quelque chose de conséquence à lui apprendre.

Quoique ce compliment fût positif, Madame de Cœuvres, qui appréhendoit de manquer son rendez-vous, chercha à s'en excuser : mais sa mere lui ayant dit encore une fois la même chose, & même y ayant ajouté, que c'étoit pour son bien, elle se conforma à sa volonté. Ce ne fut pas ce-

pendant sans une crainte extraordinaire, ne pouvant s'imaginer autre chose, sinon que ses affaires étoient découvertes, & que c'étoit sans doute quelque avis qu'elle avoit à lui donner touchant sa conduite. Cette pensée, jointe à cela l'heure indue qu'il étoit, l'ayant fait marcher sans dire une seule parole, elles arriverent dans la chambre où la Marquise de Cœuvres fut grandement surprise de trouver le Duc de Saux au lit. Cependant elle entra en même temps dans une furieuse colere contre lui, croyant qu'il l'avoit sacrifiée, & elle alloit un peu décharger sa bile, quand Madame de Lionne, qui voyoit que la nuit s'avançoit, & qui n'en vouloit pas perdre les restes inutilement, lui dit le plus succinctement qu'il lui fut possible, comme elle avoit trouvé le Duc, & de quoi ils étoient convenus ensemble. Cela appaisa un peu la colere de la jeune Dame; & quoiqu'elle fût fâchée d'être obligée de



faire part à sa mere d'une chose à  
 quoi elle s'étoit attendue toute seule,  
 elle l'aima néanmoins encore mieux,  
 ne si le Duc lui eût fait une infidé-  
 lité. Cependant elle fit beaucoup de  
 façons devant que de se résoudre à  
 accepter le parti qu'on lui proposoit :  
 mais Madame de Lionne, qui voyoit  
 que cela lui faisoit perdre du temps,  
 ayant menacée de la perdre si elle  
 n'obéissoit, & le Duc de Saux l'en  
 conjurant d'un autre côté, elle se  
 déshabilla, moitié par obéissance,  
 moitié parce qu'elle eût déjà voulu  
 être au lit. Madame de Lionne en fit  
 autant de son côté, & comme elles  
 avoient bien toutes deux qu'il leur  
 devoit arriver cette nuit-là une bonne  
 fortune, elles s'étoient munies d'un  
 habit fort aisé à ôter, tellement que  
 cela fut bientôt fait. On eût dit même  
 qu'on auroit promis quelque grande  
 récompense à celle qui seroit désha-  
 billée la première, tant elles paroif-  
 soient pressées.

Pendant que cela se passoit, l'Evêque & Monsieur de Lionne faisoient toujours le pied de grue, mais beaucoup plus inquiets l'un que l'autre. Car quoique Monsieur de Lionne fût homme d'honneur, & que l'infamie, dont l'Evêque l'avoit averti lui donnoit quelque alarme, ce n'étoit rien de tout cela en comparaison de celle que celui-ci ressentoit par sa jalousie. Toutes les pensées qu'il avoit rouloient sur la vengeance, & s'il eût été aussi-bien homme d'épée, qu'homme d'Eglise, le Duc de Saux ne seroit jamais mort que de sa main. Comme Monsieur de Lionne se tenoit loin de lui, par les raisons que j'ai dites ci-devant, cela lui donnoit moyen de s'entretenir dans ses pensées, qui le faisoient tantôt, & tantôt le désespérer; mais comme il y étoit plongé le plus avant, Monsieur de Lionne, qui venoit d'être averti par son Valet de-chambre de ce qu'il avoit vu, se leva de sentinelle, lui disant que

l'Evêque ses soupçons étoient bien fondés, & soient qu'un homme étoit entré dans sa beau-maison. Mor . . . . lui dit en même-temps l'Evêque en jurant, quoi! vous ne fûtes demeurez si tranquille après un tel famie avis, comme si l'affront ne vous redon-gardoit pas aussi-bien que moi? Ce fut rien fut là la réponse qu'il fit à Monsieur de Lionne; après quoi il demanda au Valet-de-chambre ce qu'il avoit vu. Celui-ci l'ayant instruit de la plus grande partie de ce que je viens de dire, il demanda pour une seconde fois à Monsieur de Lionne s'il laisseroit une injure comme celle-là impunément. J'en suis d'avis, lui répondit froidement Monsieur de Lionne; en disant que ce soit ma femme ou ma fille, & le moindre éclat que je ferois nous perdrait tous de réputation. Il faut mieux que la chose demeure en nous trois; je connois la discrétion de mon Valet-de-chambre, & je réponds de son secret. Monsieur de Lionne ne pouvoit prendre dans le

fond un meilleur parti : mais l'Evêque  
 qui prenoit feu à chaque parole  
 Mor. . . . lui dit-il , jurant encore une  
 fois comme un charretier , vous n'a  
 vez que ce que vous méritez , puisque  
 vous voyez si tranquillement votre  
 infamie. Mais pour moi , il ne ser  
 pas dit que je la souffre sans me re  
 muer ; & comme je crois que la chose  
 regarde ma niece aussi-bien que votre  
 femme , vous trouverez bon que je  
 n'aye pas la même tranquillité. A ces  
 mots , il dit au Valet-de-chambre , qu  
 pour les intrigues amoureuses de son  
 Maître avoit une clef d'une faulx  
 porte , de la lui venir ouvrir ; &  
 Monsieur de Lionne se sentant piqué  
 d'honneur , le suivit par complaisance  
 plutôt que par inclination.

Comme le Valet-de-chambre , après  
 avoir vu monter le Duc de Saux par  
 dessus la muraille , avoit épié ce qui  
 étoit devenu , il avoit remarqué le  
 manège des deux Dames , & sachant  
 dans quelle chambre elles étoient

èque positivement, il y mena son Maître  
 ole & l'Evêque. Après que Monsieur de  
 e une Lionne, qui avoit une double clef  
 s n'a de tous ses appartemens, l'eût ou-  
 uisqu'erre, le Duc de Saux & nos deux  
 votre dames étoient si bien occupées de  
 e leurs affaires, qu'ils n'entendirent  
 ne pas ouvrir la porte, tellement qu'ils  
 chose trouverent pris, pour ainsi dire,  
 votre homme dans un bled. Madame de  
 que Lionne se jeta aux pieds de son mari,  
 A cet le conjura de lui pardonner, lui  
 e, qu'il fît mille belles promesses de n'y  
 de son retour de sa vie. La Marquise de  
 fausse Œuvres, qui n'étoit pas moins con-  
 ir; &use, ne savoit que dire de son côté :  
 pique néanmoins s'étant approchée de l'o-  
 uifance elle de l'Evêque, qui vouloit que  
 on tuât tout : ne me perdez pas  
 , après e réputation, lui dit-elle, & pourvu  
 x par que vous appaisiez mon Pere, & que  
 ce qu'il vous cachiez la chose à mon mari,  
 que le vous promets de n'en être pas in-  
 achant rate. Monsieur de Lionne étoit si  
 étoient donné pour la nouveauté du fait

qu'il ne disoit pas une seule parole. Il avoit bien cru être cocu, mais d'avoir trouvé un homme couché entre la Mere & la Fille, c'étoit quelque chose de si étrange pour lui, qu'il n'auroit pas été plus étonné, quand les cornes lui fussent venues à tête. Tout ce qu'il put dire, fut un peu de paroles: malheureuse femme, malheureuse fille! A quoi elles n'eurent garde de répondre.

Cependant l'Evêque s'étoit grandement appaisé par les promesses qui lui avoient été faites, & comme il desiroit d'en voir l'effet à l'heure même: Je crois que vous aviez raison, dit-il froidement à Monsieur de Lionne, quand vous vouliez que nous n'approfondissions pas davantage notre infamie. Le moins de bruit qu'on peut faire dans ces sortes de choses est toujours le meilleur, comme vous me disiez fort bien; & si vous m'en croyez, nous en demeurerons-là. nous doit suffire de savoir ce que nous

parolavons , fans en abreuver le public.  
ais d'avis étant du goût de Monsieur  
é entre Lionne , fut suivi tellement qu'ils  
quelqu'ongédierent le Duc de Saux , qui  
 , qu'il fut brave qu'il étoit , fut ravi de se  
qu'il put sortir hors de leurs mains. Après cela  
s à l'Evêque , sous prétexte d'aller faire  
fut une correction à sa niece , la mena  
emmenant dans sa chambre , où l'ayant sommée  
es n'eut pas à lui tenir parole , elle ne l'osa re-  
fuser , de peur qu'il ne la perdît au-  
grandes de son mari & de toute sa fa-  
mille. En ayant obtenu ce qu'il desi-  
mmeoit , comme il ne pouvoit ignorer  
l'heure elle ne l'avoit fait que par crainte ,  
il eut peur qu'elle ne retournât à ses  
premieres affections ; si bien que pour  
ne nous dépayser , il fit enforte que son  
gendre l'envoyât dans ses Terres , qui  
t qu'elles étoient voisines de son Evêché. Cela  
chose produisit un bon effet , car il fit une  
surveillance plus exacte qu'il n'avoit fait  
s'en encore dans son Diocèse. Ce petit  
s-là. Commerce dura un an ou deux : mais  
ne nous intrigues d'Etat l'ayant appelé

hors du Royaume, l'ambirion prit place de l'amour & finit un inceste, quoi la Marquise ne s'étoit abandonnée qu'à son corps défendant.

Pour ce qui est de Madame Lionne, son mari ne la pouvant plus souffrir devant ses yeux, la mit en Religion: ce qui donna lieu de causer au public, qui ne douta point néanmoins que ce ne fût pour quelque amourette. Car la Dame avoit la réputation d'être fragile, en quoi certainement on ne se trompoit pas. Cependant comme chacun étoit en peine de savoir au vrai tous les tenans & tous les aboutissans, le Duc de Saux prit soin de les apprendre. Il publia lui-même son aventure; & quoiqu'il crût bien que cela ne lui donneroit pas bonne réputation, il aima mieux passer pour indiscret, que de se priver du plaisir de parler. Le bruit s'étant répandu dans Paris, on trouva cette aventure si rare, que ce fut le sujet de tout l'entretien pendant quelques jours.

& cela  
Cour  
chanfo  
airs ce

Tr  
Qu  
Sa  
Po  
Il r  
I  
Ma  
Lui  
Si v  
Pro  
Mai  
Fais  
Et p  
Mais  
Je su  
Profi

Ainsi  
x, &  
ille. P  
Tome



& cela donna lieu à un homme de la  
Cour de faire ces deux couplets de  
chançon, sur le même air qu'étoient  
faits ceux touchant le Polleville.

Un jour de Lionne, dit-on,  
Trouva de Saux en caleçon,  
Qui portoit son sac & ses quilles,  
Sans appréhender le hola.  
Pour du Polleville,  
Il n'en avoit point ce jour-là.

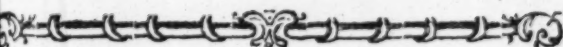
D'abord il voulut faire gille, (bis.)  
Mais de Lionne en courroux,  
Lui dit, pourquoi fuyez-vous?  
Si vous cherchez ma fille,  
Profitions du rendez-vous:  
Mais accordons-nous,  
Faisons cocu mon époux,  
Et puis je la laisse à vous;  
Mais accordons-nous,  
Je suis Mere facile,  
Profitions du rendez-vous.

Ainsi finit l'intrigue du Duc de  
Saux, & de Madame de Lionne & de  
sa fille. Pour ce qui est de Monsieur  
Tome IV. N

de Lionne , il mit sa femme en Religion , & conçut tant de regret de ce qu'il avoit vu , qu'il en mourut bientôt après. Elle ne fut pas fâchée de sa mort : mais elle est devenue si vieille & si couperosée , qu'elle est obligée maintenant de se contenter du Comte de Fiesque , que la nécessité oblige de son côté de passer par-dessus beaucoup de choses , qui n'accablent moderoient pas un Amant plus délicat. Pour ce qui est de sa fille , soit que son mari ait eu quelque avis secret de son intrigue , ou qu'il soit inconstant de son naturel , il ne parait pas beaucoup s'en soucier , si bien qu'elle est presque toujours à la campagne.



H  
D  
D  
E  
da  
range  
li ave  
pend  
de c  
chale  
Héro  
, & d  
la pa  
ns tout  
u merv  
couver  
se vit p  
ces dor  
ercha à



# HISTOIRE

## DE LA MARÉCHALE

## DE LA FERTÉ.

CE que je viens de dire de Madame de Lionne , est une étrange chûte pour une femme qui avoit aspiré au cœur du Roi. Cependant ce n'est rien en comparaison de ce que j'ai à conter de la Maréchale de la Ferté , qui est mon autre Héroïne , mais une Héroïne illustre , & dont on auroit peine à trouver la pareille , quand on chercheroit dans tout Paris , qui cependant est un lieu merveilleux pour ces sortes de découvertes. Quoi qu'il en soit , elle se vit pas plutôt déchue des espérances dont j'ai parlé ci-dessus , qu'elle chercha à s'en consoler ; ce qui ne

lui fut pas bien difficile, puisque celui  
 qui lui fit perdre une si belle idée,  
 fut un homme qui n'en valoit guere  
 la peine. Elle étoit de bonne race,  
 & le Maréchal de la Ferté en l'épou-  
 fant, avoit été plus hardi que dans  
 toutes les entreprises de la guerre qu'il  
 avoit jamais faites. Car il falloit, ou  
 qu'elle eût été changée en nourrice  
 ou qu'elle ressemblât à toutes ses pa-  
 rentes, qui avoient été du métier  
 en quoi on voyoit un bel exemple  
 dans sa sœur la Comtesse d'Olonne  
 que Bussi a tâché, autant qu'il a pu  
 de rendre fameuse, mais où il n'a per-  
 du que ses peines, la copie qu'il en  
 faite n'approchant en rien de l'origi-  
 nal. Cette femme, quoique d'une  
 beauté fort médiocre, & beaucoup  
 au dessous de celle de sa sœur, par  
 fumoit néanmoins tant d'elle-même  
 qu'elle croyoit que tout le monde  
 être enchanté de son mérite. Son ma-  
 le plus brutal homme qui fût jama-  
 se doutant bien qu'il avoit beaucoup

celui qui avoit risqué en l'épousant, lui avoit fait un compliment fort cavalier le lendemain de ses noces. Corbleu, Madame, lui avoit-il dit, vous voilà donc ma femme, & vous ne doutez pas que ce ne vous soit un grand honneur : mais je vous avertis de bonne heure, que si vous vous avisez de ressembler à votre sœur, & à une infinité de vos parentes qui ne valent rien, vous y trouverez votre perte. La Dame, qui avoit pris sa brutalité de la nuit pour un excès d'amour, fut détrompée par ses paroles ; & comme il passoit dans le monde pour n'y avoir point de saillie à faire avec lui, elle se contenta quelque temps, mais non pas sans faire une grande violence à son tempérament. Les emplois qu'il avoit à la guerre, & qui l'éloignoient d'elle une grande partie de l'année, lui donnoient cependant beau jeu pour le tromper. Mais il y avoit pourvu en laissant des gens auprès d'elle, qui l'observoient si exactement, qu'elle ne pouvoit faire

un pas sans qu'il en fût averti. Il lui avoit défendu en partant de voir la Comtesse d'Olonne, craignant qu'une si méchante compagnie, joint à celui de son tempérament, dont il avoit reconnu les nécessités dans le particulier, n'aidât beaucoup à la corrompre. La Comtesse, qui savoit cette défense, lui en vouloit un mal à mourir, prétendant que cela la décrioit plus dans le monde que sa conduite ; comme la vengeance est ordinairement le péché mignon des Dames, elle n'eut point de repos qu'elle ne l'eût rendu semblable à son mari, c'est-à-dire, qu'elle ne lui eût fait porter des cornes. Pour cet effet, s'étant ouverte au Marquis de Beuvron qu'elle aimoit, elle l'excita à lui rendre service ; espérant que comme il étoit bien fait & qu'il avoit de l'esprit, lui seroit facile de supplanter un jaloux, & qui n'avoit pu plaire à sa sœur, que parce qu'il avoit fait sa fortune.

Le Marquis de Beuvron ressembloit au Duc de Saux, & il n'étoit pas assez scrupuleux pour appréhender l'inceste qui lui étoit proposé, supposé que la Dame lui eût plu : mais s'imaginant que la proposition qui lui étoit faite, n'étoit à autre fin que de l'éloigner, & donner beau jeu au Duc de Candale, dont il commençoit à devenir jaloux, il la reçut si mal, que la Comtesse d'Olonne vit bien qu'il falloit qu'elle s'adressât à un autre, si elle vouloit réussir dans son projet.

De se fier à un inconnu dans une affaire si délicate, c'est-à-dire, à un homme sur qui elle ne pût pas compter absolument, c'étoit risquer beaucoup, puisque c'étoit mettre son honneur en compromis, & faire dire des choses qui n'auroient pas été fort agréables. Cependant comme elle ne s'étoit pas encore abandonnée à ce nombre infini de gens, comme elle a fait depuis, elle fut fort embarrassée sur qui faire tomber son choix. Enfin,

après y avoir pensé , ce fut sur son  
 mari , en qui elle crut avoir remar-  
 qué autrefois quelques regards pour  
 sa sœur , qui n'étoient pas tout-à-fait  
 indifférens , & à qui d'ailleurs elle  
 se croyoit obligée en bonne politi-  
 que de donner de l'occupation , afin  
 qu'il ne prît pas garde de si près à  
 ses affaires. Elle ne se trompoit pas  
 dans ce qu'elle avoit cru connoître  
 de ses sentimens , il l'auroit volon-  
 tiers changée pour la Maréchale , en  
 quoi néanmoins il n'auroit pas beau-  
 coup gagné. Mais comme ce n'étoit  
 pas un esprit, ni un homme fait com-  
 me il falloit pour cette conquête , ce  
 fut en vain qu'elle l'anima , & le  
 pauvre sot n'eut pas l'esprit d'aller  
 avoir les gants ; quoique la défiance  
 du Maréchal ne fût pas pour lui  
 mais seulement pour sa femme , elle  
 qui lui donnoit moyen de la voir  
 toute heure. La Comtesse qui favo-  
 rit tout ce que faisoit son mari , par  
 le moyen du Marquis de Beuvron , qu'



avoit trouvé le secret de se mettre  
 son aussi-bien auprès de lui , qu'il étoit  
 mar- auprès d'elle , ayant appris combien  
 pour ses affaires étoient peu avancées ,  
 a-fait vit bien qu'il falloit encore changer  
 elle de batterie : de sorte qu'après avoir  
 politi- roulé diverses choses dans son esprit ,  
 , afin elle s'arrêta sur une où elle crut mieux  
 rès à trouver son compte. Elle avoit re-  
 it pas marqué , pendant qu'elle voyoit sa  
 noître-œur , qu'elle avoit un Valet - de-  
 lon- chambre parfaitement bien fait , qui  
 le , en même sentoient son bien ; ainsi croyant  
 beau- que si elle lui pouvoit inspirer le des-  
 n'étoit- in d'aimer sa maîtresse , à quoi son  
 t com- ge , & l'occasion qu'il avoit d'en  
 te , de- venir amoureux , vouloient qu'il  
 & l'é- rêtât l'oreille facilement , ce lui se-  
 t d'é- soit un moyen de signaler sa ven-  
 défen- geance.

ur lui S'étant mise cette affaire en tête ,  
 ne , elle envoya querir un matin ce Valet-  
 voir le- chambre , & fut fort contente de  
 i favo- son esprit , qui étoit la piece la plus  
 par né- cessaire pour faire réussir son des-  
 on , qu

sein. Ce qui lui plut encore beaucoup, c'est que ce garçon, qui étoit d'une honnête famille, & que la nécessité avoit obligé à se mettre en condition, ne lui voulut rien dire de sa naissance; sur quoi elle inventa une chose fort adroite, & qui ne lui servit pas peu. Ce fut de faire insinuer à sa sœur par le Marquis de Beuvron, que c'étoit une personne de qualité, & qu'il falloit absolument qu'il fût amoureux d'elle, pour s'être tre déguisé de la sorte. La Maréchale, qui n'avoit peut-être point fait de réflexion jusques-là sur sa bonne mine, eut plus d'attention après cela à le regarder; & comme elle le trouva parfaitement bien fait, & qu'elle se met facilement en tête ce que l'on fouhaite, elle prit pour une véritable fable qu'on lui avoit débitée. Pour en être plus sûre, elle l'interrogea elle-même sur son pays, & sur sa naissance: mais les mêmes raisons, qui l'avoient obligé de cacher l'un de

l'autre  
sistant  
même  
qu'elle  
avanta

Le  
l'alloit  
sentim  
sur l'a  
flexion  
Valet-c  
être pe  
de qua  
en raille  
affaire à  
vrit sa  
tiffices,  
telle qu'  
neau. C  
la piece  
voya qu  
ce garço  
découver  
pas, ma  
de condu

l'autre à la Comtesse d'Olonne , subsistant toujours pour lui , il eut les mêmes réserves avec elle , tellement qu'elle expliqua son silence à son avantage.

Le Marquis de Beuvron , qui ne l'alloit voir que pour découvrir ses sentimens , la trouva fort réservée sur l'article : car elle avoit fait réflexion qu'il lui faudroit chasser ce Valet-de-chambre , si elle témoignoit être persuadée que ce fût un homme de qualité. Ainsi elle tourna la chose en raillerie : mais comme elle avoit affaire à un fin Normand , il découvrit sa ruse , & malgré tous ses artifices , il s'en retourna dire à la Comtesse qu'elle avoit donné dans le panneau. Cet avis fit que , pour rendre la piece parfaite , la Comtesse envoya querir pour une seconde fois ce garçon , à qui elle dit qu'elle avoit découvert que sa sœur ne le haïssoit pas , mais qu'il y alloit de sa vie à se conduire si bien , que personne

n'en pût rien remarquer : qu'elle ne lui disoit point de faire retraite, parce que si le tempérament de sa maîtresse étoit de faire l'amour, il valoit mieux qu'elle se servît de lui que d'une personne dont l'intrigue fit plus d'éclat : qu'il prît soin cependant de se conduire en toutes choses avec respect, & sur-tout de ne pas détromper sa sœur d'une pensée qui lui étoit venue, qu'il étoit tout autre qu'il ne paroïssoit.

Si le commencement de ce discours avoit étonné ce garçon, la suite le rassura ; & les questions que la Maréchale lui avoit faites, lui faisant présumer qu'on ne lui disoit rien que de vrai, il s'abandonna à des pensées de vanité, qui lui étoient bien pardonnables. En effet, ce n'étoit pas une petite fortune pour lui, que ce qu'on venoit de lui apprendre. Car sans considérer la qualité de sa maîtresse, elle étoit tout-à-fait charmante dans une médiocre beauté,

si bien  
qui étoit  
dant r  
se ren  
il mit  
propre  
avoit  
présu  
pensoit  
caïon  
& desb  
encore  
tres, le  
aisé de  
jours u  
La M  
que tou  
partoit  
celle qu  
Valets.  
tous les  
étoit b  
si obscu  
aux tém  
na de f

si bien qu'il y en avoit mille autres qui étoient plus belles, & qui cependant n'étoient pas si agréables. Pour se rendre plus digne d'en être aimé, il mit tout ce qu'il avoit pour être propre, & cela joint à l'assiduité qu'il avoit auprès d'elle, la Maréchale présuma bientôt que tout ce qu'elle pensoit de lui étoit vrai. Enfin l'occasion qu'il avoit de la voir habiller & déshabiller, à quoi elle l'employoit encore plus volontiers que les autres, le rendit si amoureux, qu'il fut aisé de voir que l'amour n'est pas toujours un effet de la destinée.

La Maréchale s'aperçut bientôt, que tout ce qu'il faisoit pour elle, partoît d'une cause plus noble, que celle qui fait agir ordinairement les Valets. Et comme elle se confirmoit tous les jours de plus en plus, qu'il étoit bien éloigné d'une naissance si obscure, elle ne fut pas ingrate aux témoignages secrets qu'il lui donna de son amitié. Cependant, pour

n'avoir point de reproche à se faire ; elle s'efforça de lui faire dire ce qu'il étoit : tellement que celui-ci voyant qu'il n'y avoit plus que cela qui fit obstacle à sa bonne fortune , prit le nom d'un Gentilhomme de son pays ; ce que la Maréchale crut aisément , parce qu'elle le desiroit. Il ne s'étoit pas trompé dans la pensée qu'il avoit eue , que cela avanceroit ses affaires. La Dame , qui ne voyoit plus de honte à aimer un homme si bienfait , répondit si bien à sa passion , qu'il eût été impossible de dire lequel aimoit le plus des deux. Cependant manque de hardiesse , il la fit languir encore deux mois : si bien que pour ne se pas voir consumer davantage , elle résolut de la lui donner si belle , qu'à moins que d'être tout-à-fait bête , il ne pût plus douter du bonheur où il étoit appelé.

Elle avoit remarqué qu'il aimoit passionnément les cheveux , & comme elle étoit bien aise de rendre sa

passion  
qu'il l'  
quoiqu  
qu'il r  
le feu  
les yeu  
voit p  
avoit f  
encore  
fit app  
sa toil  
écrire  
elle fin  
elle et  
culier  
tant se  
elle le  
de lui  
qu'il d  
C'en e  
un ho  
avoit p  
& de  
chasser  
pour m

passion plus forte, elle avoit souffert qu'il l'eût peignée deux ou trois fois, quoique ce fût aux dépens de sa tête, qu'il n'entendoit pas à manier. Mais le feu qu'elle lui voyoit briller dans les yeux, avoit été cause qu'elle n'avoit pas pris garde au mal qu'il lui avoit fait; & croyant que cela seroit encore capable de l'animer, elle le fit appeller un jour qu'elle étoit à sa toilette, sous prétexte de lui faire écrire quelques lettres. Etant venu, elle fit retirer ses gens, comme si elle eût eu quelque chose de particulier à lui dicter: mais lui présentant ses peignes au lieu d'une plume, elle le mit si bien en humeur, à force de lui dire des choses obligeantes, qu'il devint rouge comme du feu. C'en eût été plus qu'il n'en falloit à un homme du monde: mais lui qui avoit peur de manquer de respect, & de faire quelque chose qui le fît chasser, auroit encore été assez bête pour ne pas profiter de l'occasion,

si elle qui voyoit sa sottise , ne l'eût attiré sur ses genoux , où elle lui fit tant d'avances , qu'il ne put plus douter de sa bonne fortune. Ce lui fut donc un signal auquel il se rendit , & le lit n'étant pas encore fait , il en usa si bien en une demi-heure de temps qu'il demeura avec elle , qu'elle conçut une grande estime de son mérite. Elle auroit bien voulu n'avoir point de mesures à garder , pour profiter encore une heure ou deux de son entretien : mais ayant peur que ses gens n'en jugeassent mal , elle lui dit de former deux ou trois feuilles de papier blanc , comme si c'étoient des lettres , & après qu'elle se fut remise d'un certain désordre inévitable dans ces sortes de rencontres , elle fit venir une bougie , comme s'il eût été besoin de cacheter ces lettres.

Personne ne se douta de cette intrigue , & si le ressentiment que la Comtesse d'Olonne avoit contre le Maréchal , lui eût pu permettre d'être

un peu  
duré lo  
s'en fût  
tâche d  
fit si bie  
qu'elle  
seins n'  
elle se c  
par les c  
ceux qu  
Ainsi ten  
article d  
que le  
l'armée  
pour lui  
charman  
me il ét  
part , &  
& d'un  
miere pe  
faire pie  
étoit jal  
lut de p  
miner si  
de l'autre  
à sa péné



un peu moins méchante, elle auroit duré long-temps sans que personne s'en fût apperçu. Mais ayant pris à tâche de le faire enrager, elle les fit si bien observer l'un & l'autre, qu'elle ne douta point que ses des-seins n'eussent réussi. Chaque jour elle se confirma dans cette opinion, par les différens rapports que lui firent ceux qu'elle avoit mis en campagne. Ainsi tenant la chose aussi sûre qu'un article de foi, elle ne fut pas plutôt que le Maréchal devoit revenir de l'armée, qu'elle emprunta une main, pour lui faire part d'une nouvelle si charmante. Il reçut cette lettre comme il étoit sur le point de son départ, & la voyant sans signature, & d'un caractère inconnu, sa première pensée fut qu'on lui vouloit faire pièce. Cependant, comme il étoit jaloux naturellement, il résolut de profiter de l'avis, & d'examiner si bien la conduite de l'un & de l'autre, que rien ne pût échapper à sa pénétration.

Il arriva à Paris dans ces sentimens, & la dissimulation lui étant nécessaire, il traita sa femme avec tant d'amitié, qu'il eût fallu qu'elle eût été devine, pour savoir ce qui se passoit dans son ame. Le croyant si éloigné de soupçon, elle n'eut garde de ne pas traiter son favori, comme elle avoit fait avant sa venue ; & le pauvre cocu n'ayant pas été long-temps sans s'en appercevoir, il fut plus politique qu'on n'auroit cru de lui. Car quoiqu'il fût la brutalité même, il prit le parti pour assurer sa vengeance, de ne rien témoigner ; ce qui trompa si bien sa femme, qu'elle lui fit voir plusieurs fois, sans qu'il en pût plus douter, qu'il étoit de la grande confrérie. Son ressentiment ne fut pas moins grand pour en être caché, au contraire il ne lui laissoit repos ni jour, ni nuit : ce qui donna beaucoup de joie à la Comtesse d'Olonne, qui étoit trop clair-voyante pour ne pas voir au travers de tout

ses dé-  
qu'elle  
qu'il te  
pour ob-  
même  
pour as-

En en-  
dessein  
ces for-  
coup d'  
l'accuse-  
des me-  
d'Olon-  
jours de  
triomph-  
par-là,  
chée en  
passions  
dans un  
la veng-  
mour.

Le M-  
jours fo-  
falloit p-

ses déguisemens , qu'il avoit tout ce qu'elle pouvoit desirer. Car elle fut qu'il tenoit des gens en campagne pour observer la Maréchale , & que même il avoit fait marché avec eux pour assassiner le Valet-de-chambre.

En effet, ce fut d'abord son premier dessein : mais ayant fait réflexion que ces sortes de gens étant sujets à beaucoup d'aventures , pourroient un jour l'accuser , il le rompit pour prendre des mesures plus justes. La Comtesse d'Olonne , qui découvroit tous les jours de plus en plus son inquiétude , triomphoit cependant ; faisant voir par-là , qu'une femme peut être touchée en même temps de deux grandes passions , puisqu'on voyoit en elle dans un même degré , & le desir de la vengeance , & le soin de faire l'amour.

Le Marquis de Beuvron étoit toujours son tenant : mais comme il lui falloit partager sa bonne fortune avec

un nombre infini de gens de toutes fortes de conditions , le chagrin lui prit ; & pour se venger , il fut dire à la Maréchale la piece que sa sœur lui avoit faite. Il est aisé de comprendre l'embarras & la colere où elle se trouva à cette nouvelle , & l'on en peut juger par la résolution qu'elle prit. Quoique l'amour qu'elle avoit pour son favori fût grand , aussi-bien que le penchant à la débauche , néanmoins le soin de sa propre vie allant encore beaucoup au-delà , elle rompit toute sorte de commerce avec lui , si bien qu'elle voulut qu'il sortît de sa maison. Plusieurs pour-parlers précéderent une déclaration si surprenante , afin de lui faire trouver la chose moins fâcheuse. Elle lui fit part même de l'avis qu'elle avoit reçu , pour lui faire voir qu'il n'y avoit que la nécessité qui l'y obligeât : mais soit qu'il crût que tout cela ne fût qu'un prétexte , ou que sa destinée l'entraî-

nât dans  
bientôt  
pour se  
pu refu  
temps-  
ayant é  
service  
que sa  
de la v

La p  
bre eu  
des feu  
bles, lu  
avertir  
venu à  
mourir  
éteindre  
passé pa  
son ma  
fond, i  
suspçon  
Le Mar  
ressentir  
nouveau  
anciens

nât dans le précipice où il tomba bientôt, il lui demanda huit jours pour se résoudre; ce que ne lui ayant pu refuser, il divulgua pendant ce temps-là sa sortie, dont le Maréchal ayant été averti, il le fit passer du service de sa femme au sien, de peur que sa retraite ne le mît à couvert de la vengeance qu'il méditoit.

La pensée que ce Valet-de-chambre eut, que sa présence réveilleroit des feux qui lui avoient été si agréables, lui fit accepter le parti, sans en avertir la Maréchale. Ce qui étant venu à sa connoissance, elle en pensa mourir de douleur. Car elle croyoit éteindre le souvenir de ce qui s'étoit passé par sa retraite, supposant que son mari n'en étant pas instruit à fond, il se défairoit peu-à-peu des soupçons qu'il auroit pu concevoir. Le Maréchal, pour mieux assurer son ressentiment, fit meilleure mine à ce nouveau venu, qu'il ne faisoit à ses anciens domestiques; & se servant de

lui préféablement à tous les autres , il le conduisit insensiblement dans le précipice , où il le fit tomber. Car s'en étant allé quelque temps après dans son Gouvernement de Lorraine, il l'assassina lui-même , afin que personne ne pût dire ce qu'il étoit devenu. La chose se passa de cette manière. Il fit semblant d'avoir fait une amourette , & y alla deux ou trois fois , ne menant avec lui que ce Valet-de-chambre ; ce qui donnoit de la jalousie aux autres , croyant qu'il n'y avoit plus que lui qui eût l'oreille de leur Maître. Mais un jour, lui ayant dit de mettre pied à terre pour raccommoder quelque chose à son étrier , il lui tira un coup de pistolet dans la tête , dont il tomba roide mort sur la place. Cette belle action étant faite , il s'en revint de sang froid à Nanci , où feignant d'être en peine tout le premier de ce qu'étoit devenu ce malheureux , qu'il disoit avoir envoyé quelque part ; enfin sa destinée

D  
se décou  
quelques  
son de  
attribua  
chal feig  
il envoy  
Duché ,  
tion.

Comm  
qu'il avo  
malheure  
imputer  
même fa  
qu'on con  
table. Ell  
puis qu'i  
ravie d'e  
la joie ne  
e Marqu  
j'ai déjà  
ayant pris  
es les ci  
& n'ayan  
changé ,  
avec qui

se découvrit, ayant été reconnu par quelques troupes. Comme la garnison de Luxembourg couroit, on lui attribua ce meurtre, dont le Maréchal feignant d'être fort en colere, il envoya brûler un village de ce Duché, quoiqu'il payât contribution.

Comme personne ne favoit le sujet qu'il avoit de vouloir du mal à ce malheureux, on n'eut garde de lui imputer une si méchante action, & même sa femme crut que tout ce qu'on contoit de sa mort étoit véritable. Elle l'avoit presque oublié depuis qu'il étoit parti, ainsi elle fut ravie d'en être défaite. Cependant la joie ne fut pas de longue durée : le Marquis de Beuvron, qui, comme j'ai déjà dit, étoit un fin Normand, ayant pris soin de s'infotmer de toutes les circonstances de ce meurtre, & n'ayant eu garde de prendre le change, dit à Madame d'Olonne, avec qui il s'étoit raccommodé, qua

sa sœur étoit en grand péril , & que s'ils faisoient bien , ils devoient l'en avertir. Madame d'Olonne ayant fait réflexion à la chose , ne douta point qu'il n'eût raison , & l'ayant chargé de l'aller trouver , il s'y en fut , & la rencontra fort parée. Car comme elle croyoit n'avoir plus rien à craindre , elle ne songeoit plus qu'à faire un nouvel Amant.

Le Marquis de Beuvron ayant cette méchante nouvelle à lui apprendre , avoit composé son visage selon l'état qu'il croyoit le plus convenable ; ce que la Maréchale ayant remarqué , elle le prévint , lui disant avec un air gai , qu'on voyoit bien qu'il étoit amoureux , & que cela paroïssoit sur son visage. Cela peut-être , Madame , lui repliqua Beuvron & je n'ai garde de m'en défendre , mais je vous assure que ce qui y paroît maintenant ne vient point de-là & que c'est plutôt un effet de l'amitié. Car enfin , quoique ce ne soit pas être

fort gai  
n'ai pa  
assure  
tude po  
apprit  
passé à  
s'étant  
prévent  
ses alloi  
si bien  
inquiète  
mal lui  
lui auro  
étant bi  
pensée ,  
ne favori  
rencontr  
de prend  
savait da  
& qu'elle  
l'obliger.  
Les co  
à faire e  
donner u  
Beuvron ,  
for



fort galant, que de vous dire que je n'ai pas d'amour pour vous, je vous assure que je n'ai pas moins d'inquiétude pour ce qui vous regarde. Il lui apprit là-dessus tout ce qui s'étoit passé à l'armée, à quoi la Maréchale s'étant voulu opposer, par la forte prévention où elle étoit que les choses alloient autrement, il la désabusa si bien qu'il la jeta dans une forte inquiétude. Si elle eût su que tout ce mal lui fût venu de sa sœur, elle ne lui auroit jamais pardonné : mais étant bien éloignée d'en avoir la pensée, elle dit à Beuvron, qu'elle ne savoit comment faire dans une rencontre comme celle-là, si ce n'est de prendre son conseil, lui qu'elle savoit dans les intérêts de sa Maison, & qu'elle croyoit être bien aise de l'obliger.

Lés complimens étoient plus aisés à faire en cette occasion, que de donner un bon conseil : néanmoins Beuvron, pour lui faire voir qu'il

étoit homme d'esprit, lui proposa diverses choses, & elle s'arrêta sur une, qui étoit d'avoir une conduite si retenue dans l'absence de son mari, que quand même il seroit alarmé, il pût croire qu'elle auroit dessein de changer de vie. Cela l'obligea à écarter une troupe de jeunesse qui commençoit à se grossir auprès d'elle, attirée par un certain air coquet dont elle avoit peine à se défaire. Il ne resta donc que quelques barbons, & entr'autres le Comte d'Olonne, qui, encouragé, comme j'ai dit, par sa femme, commençoit à devenir si amoureux, qu'il n'en dormoit ni jour ni nuit.

Cependant l'entretien particulier que le Marquis de Beuvron avoit eu avec elle, lui ayant découvert de certaines beautés qu'il n'avoit point vues tant qu'il avoit été amoureux de sa sœur, il commença à la voir par attachement, plutôt que par nécessité. Et comme l'expérience du

monde  
autant  
passoit  
mens :  
j'ai tâc  
service  
pense,  
l'honne  
n'avois  
de votr  
que pa  
j'ai eus  
voir de  
pas fac  
avoue q  
fois que  
bien, M  
vous m  
Madam  
cela a  
plus à l  
que je p  
inconsta  
sujet de  
tés; ou

monde lui avoit appris , que c'étoit autant de temps perdu que celui qu'on passoit sans faire connoître ses sentimens : Madame, lui dit-il un jour , j'ai tâché jusqu'ici de vous rendre service sans en espérer de récompense, & cela parce que n'ayant pas l'honneur de vous voir souvent , je n'avois qu'une légère connoissance de votre mérite. Mais aujourd'hui , que par quelques pour - parlers que j'ai eus avec vous , j'ai eu moyen de voir des choses qui ne se découvrent pas facilement à personne , je vous avoue que je mentirois si je vous disois que je ne vous aime pas. Je fais bien , Madame , continua-t-il , que vous me pourrez dire que j'aime Madame d'Olonne : il est vrai que cela a été autrefois , mais cela n'est plus à l'heure que je vous parle , sans que je puisse encourir le blâme d'être inconstant. Elle m'a donné assez de sujet de me dégager par ses infidélités ; outre qu'une personne comme

vous est une excuse légitime pour quelque infidélité que ce puisse être.

Ce compliment ne déplut point à la Dame, quoique celui qui le lui faisoit, lui eût donné peu de jours auparavant un conseil qui y étoit tout opposé. Car outre qu'on fait toujours plaisir à une femme de lui apprendre qu'on l'aime, elle avoit une secrète jalousie contre sa sœur, qui avoit plusieurs fois fait mépris de sa beauté. Ainsi elle ne pouvoit mieux lui faire voir qu'elle avoit eu tort de de la mépriser, qu'en lui ravissant un homme qui l'aimoit depuis long-temps, & qui, pour ainsi dire, lui tenoit lieu d'un second mari.

Ces deux raisons, jointes à quelques autres que je passerai sous silence, lui firent faire une réponse aussi douce que Beuvron la pouvoit souhaiter, puisque sans feindre seulement qu'elle ne croyoit pas ce qu'il lui disoit, elle ne se retrancha que sur la peine qu'il auroit d'oublier sa sœur,

& sur l  
de son  
répondi  
moins  
qu'il le  
bien qu  
Comte  
quand  
viendro  
le dern  
gard de  
un hom  
pour bi  
qu'aprè  
resse d'  
l'aimer  
ment, n  
qu'il lui  
toit le c  
dégager  
pour ell  
n'avoit  
régulier  
récomp  
effaçoit

& sur la crainte qu'elle devoit avoir de son mari. A l'égard de l'un il lui répondit, que le Maréchal seroit moins jaloux de lui que d'un autre : qu'il le croyoit perdu d'amour, aussi bien que tout le monde, pour la Comtesse d'Olonne, de sorte que quand même son attachement parviendrait jusqu'à ses oreilles, il seroit le dernier à le vouloir croire. A l'égard de l'autre, qu'elle l'estimoit pour un homme de bien peu de cœur, ou pour bien aveuglé, pour s'imaginer qu'après la conduite qu'avoit la Comtesse d'Olonne, il pût continuer de l'aimer : qu'il étoit constant naturellement, mais qu'il n'étoit pas insensible : qu'il lui avouoit de bonne foi que c'étoit le dépit qui avoit commencé à le dégager, mais que l'amour qu'il avoit pour elle avoit achevé le reste ; qu'elle n'avoit pas à la vérité les traits aussi réguliers que sa sœur, mais qu'en récompense la moindre de ses qualités effaçoit toutes les siennes.

C'en étoit dire beaucoup pour être cru ; car la Comtesse d'Olonne étoit sans contredit une des plus belles femmes de France. Mais le Marquis de Beuvron ajoutant à son discours quelques actions qui prouvoient qu'il étoit véritablement touché , il n'en fallut pas davantage pour le faire croire à la Dame , qui , comme nous avons déjà dit , avoit fort bonne opinion d'elle-même. Ainsi comme elle ne manquoit pas d'appétit , & qu'il lui sembloit assez bien fait pour prendre la place du Valet-de-chambre , elle ne fit plus autrement de façon pour témoigner qu'elle doutoit de son discours. Au contraire elle lui parla fort de l'obligation qu'elle lui avoit des bons avis qu'il lui avoit donnés , afin que si elle venoit à avoir de la foiblesse , il l'attribuât à sa reconnoissance. Le Marquis de Beuvron qui savoit vivre , entendit bien ce que cela vouloit dire , & sans laisser traîner la chose plus long-

temps  
ment.

La M  
acteur  
jouée  
jamais  
son air  
pléoit  
lui par  
faire q  
pour e  
plaisir  
tage ,  
comme  
si public  
qui n'en  
se retra  
plus de  
le discre  
c'étoit  
croire ,  
ports ne  
violens  
n'étoit  
(1) Il est

temps, il eut toute sorte de contentement.

La Dame trouva qu'il étoit un bon acteur dans la comédie qu'ils avoient jouée ensemble, & elle ne l'auroit jamais cru, à voir sa taille mince & son air dégagé. Mais son poil (1) suppléoit à tout cela, outre que la Dame lui paroissoit assez bien faite pour faire quelque chose d'extraordinaire pour elle. Elle lui demanda dans le plaisir, laquelle lui en donnoit davantage, ou d'elle, ou de sa sœur; & comme son intrigue avec elle étoit si publique, qu'il n'y avoit personne qui n'en fût abreuvé, il crut que de se retrancher sur la négative, n'étoit plus de saison; si bien que sans faire le discret, il lui dit franchement, que c'étoit elle. Elle feignit de ne le pas croire, sous prétexte que ses transports ne lui avoient pas paru assez violens: mais ce qu'elle en disoit, n'étoit que pour lui donner lieu de

(1) Il est noir.

recommencer ; ce que Beuvron ayant bien reconnu , il s'acquitta si bien de son devoir , qu'elle fut obligée d'avouer , que s'il ne l'aimoit pas , du moins la traitoit-il comme s'il l'eût aimée.

Les choses s'étant passées de la sorte , il est aisé de juger qu'ils se séparèrent bons amis , & avec intention de se revoir bientôt. En effet , il se fit diverses entrevues entr'eux , dont personne ne jugea mal , tant on le croyoit attaché à sa sœur. Cependant le Comte d'Olonne ne s'y trompa pas , & ce fut merveilles , lui qui ne passoit pas pour être grand forcier. Ce pauvre cocu , pour n'être pas tout seul de son caractère , avoit entrepris de se mettre bien avec la Maréchale ; & comme les jaloux ont des yeux qui percent tout , lui qui ne faisoit encore que de se défier que sa femme lui fût infidelle , en fut si sûr de la part de sa maîtresse , qu'il résolut de quereller le Marquis de Beau-

vron. C  
pable d  
lui qui  
droit l  
& quoid  
lui eût  
mable ,  
monter  
Roi , il  
défaire  
près de  
quoi il  
ment qu  
en temp  
paix , c  
leurs l  
avoient  
gens.

D'Olo  
à qui il  
méchant  
lontiers  
qu'on c  
gorge. E  
d'autres



vron. On ne l'auroit jamais cru capable d'une résolution si périlleuse, lui qui avoit pour maxime, que qui tiroit l'épée, périssoit par l'épée; & quoique son pere, qui étoit riche, lui eût acheté une charge considérable, comme elle l'engageoit à monter à cheval pour le service du Roi, il avoit jugé à propos de s'en défaire bientôt. Son rival étoit à peu près de même humeur, c'est pour-quoi il avoit brigué un Gouvernement qui n'étoit pas plus périlleux en temps de guerre qu'en temps de paix, cependant tous deux des meilleures Maisons de France, & qui avoient produit autrefois de braves gens.

D'Olonne sachant donc que celui à qui il avoit affaire n'étoit pas plus méchant que lui, le querella plus volontiers, & ce fut d'une manière qu'on crut qu'ils se couperont la gorge. En effet, il y avoit de quoi à d'autres pour ne se le jamais par-

donner : mais le bruit de leur querelle s'étant répandu par-tout Paris, leurs amis communs s'entremirent de les accommoder, & n'en purent jamais venir à bout. Ils se firent tenir à quatre pour faire les méchans, de quoi ceux qui se mêloient de l'accommodement s'étant apperçus, ils les laissèrent faire, se doutant bien qu'ils ne se feroient point de mal. Et ils ne se tromperent pas dans leur pensée, car voyant tous deux qu'ils avoient la bride sur le col, ils commencèrent à connoître qu'ils avoient eu tort de ne pas croire le conseil de ceux qui vouloient qu'ils s'accommodassent. Commencant donc à se repentir de ne les avoir pas crus, il fut aisé à Madame d'Olonne, qui avoit peur de perdre Beuvron, de conseiller à son mari de ne se pas commettre si légèrement; & sans entrer dans le détail de ce qui causoit leur querelle, elle lui fit promettre qu'ils s'embrasseroient l'un l'autre.

Pour cet  
voulait  
dans son  
bonne co  
roit bien  
sence, lu  
commen  
près d'el  
eût été  
pas voir  
entr'eux  
Tous  
relle, c  
étoit le f  
de son m  
mais qu  
pour eux  
fut à eux  
rent plus  
trouvé a  
expliqua  
querelle  
n'avoit p  
neur de  
C'étoit

Pour cet effet, elle lui dit qu'elle leur vouloit donner à souper à tous deux dans son appartement, à quoi d'Olonne consentit, espérant qu'il laveroit bien la tête à Beuvron en sa présence, lui que depuis peu de temps il commençoit à reconnoître assidu auprès d'elle, si bien qu'il eût fallu qu'il eût été tout-à-fait aveugle pour ne pas voir qu'il y avoit du particulier entr'eux.

Tous ceux qui savoient leur querelle, crurent que la Comtesse en étoit le sujet, & qu'à la fin les yeux de son mari s'étoient ouverts sur elle : mais quand ils virent qu'elle faisoit pour eux le Maréchal de France, ce fut à eux à décompter, & ils ne furent plus qu'en dire. Beuvron s'étant trouvé au rendez-vous, d'Olonne expliqua à sa femme le nœud de leur querelle, se servant du prétexte qu'il n'avoit pu voir qu'il attentât à l'honneur de sa sœur sans s'en ressentir. C'étoit sans doute une grande déli-

catessie pour un homme , qui n'avoit pas la réputation d'en avoir beaucoup sur ce qui le regardoit lui-même ; ainsi n'en crut-elle que ce qu'il en falloit croire , c'est-à-dire , qu'elle s'imagina justement , comme c'étoit la vérité , qu'il étoit amoureux de sa sœur , & que la jalousie lui avoit fait faire cet effort de faire semblant de se haïr. Cela ne plut pas à son mari , qui vouloit qu'elle se gendar-  
mât contre Beuvron de ce qu'il lui étoit infidèle , & qu'elle en fût aussi jalouse qu'un autre : mais elle croyoit que son mari avoit pris l'alarme mal à propos , & ce qui la confirmoit dans cette opinion , c'est qu'elle avoit donné ordre elle-même à Beuvron comme nous avons dit , de voir sa sœur en particulier , ce qu'elle croyoit la cause de tout ce désordre.

Tout cela se passa dans la grande absence du Roi , & il n'avoit encore que peu de chose de ses belles sœurs , & pour l'amour , & pour

la guerre toutes ces Cour qu'il put s'en parant qu'elle que sa valoir trouvé table à elle ne Beuvron sieurs qualités furent elle , & il y en encore finance ment ; & il y en e ce qu'elle intérêt.

Le Ma  
Tom

la guerre. Cependant comme il avoit toutes les inclinations d'un grand Prince, ces deux Sœurs furent celles de sa Cour qu'il estima le moins ; & il ne put s'empêcher de dire un jour, en parlant de la Comtesse d'Olonne, qu'elle faisoit honte à son sexe, & que sa sœur prenoit le chemin de ne valoir pas mieux. En effet, ayant trouvé son mari beaucoup plus traitable à son retour qu'elle n'espéroit, elle ne s'en tint pas au Marquis de Beuvron, & lui associa bientôt plusieurs camarades de toutes sortes de qualités. L'Eglise, la Robe & l'Epée, furent également bien reçues chez elle, & non contente des trois Etats, il y en eut un quatrième qui fut encore son favori. Les gens de Finance lui plurent extraordinairement ; & comme elle aimoit le jeu, il y en eut beaucoup qui crurent que ce qu'elle en faisoit n'étoit que par intérêt.

Le Marquis de Beuvron se croyant

encore assez bien fait pour mériter une bonne fortune, ne se contenta pas du reste de tant de gens, & Madame d'Olonne ne lui étant pas plus fidelle, non-seulement il résolut de ne les plus voir ni l'une ni l'autre, mais encore de les perdre de réputation dans le monde. Comme il n'osoit se vanter hautement d'avoir couché avec les deux Sœurs, il fit entendre que cela lui étoit arrivé avec une, & qu'il n'avoit tenu qu'à lui que cela ne lui fût arrivé avec l'autre. Ceux qui les connoissoient toutes deux, n'eurent pas de peine à le croire : mais il y en eut aussi qui s'imaginèrent, qu'il n'y avoit que le dépit qui le faisoit parler de la sorte ; si bien qu'au lieu de leur faire le tort qu'il croyoit, il y en eut beaucoup qui furent excités à les voir seulement par curiosité.

Il n'étoit pas étonnant que le Comte d'Olonne s'accoutumât ainsi à voir sa femme recevoir tant de visites, puis-  
que depuis qu'il étoit marié, sa mai-

son n'a  
fortes d  
de la  
voit co  
à sa fe  
remarqu  
de ses  
soupon  
même f  
encore d  
coup con  
donné ; n  
le monde  
maintena  
tout brut  
quelquefois a  
de bonne  
de Lorra  
dont l'in  
au soin d  
belles fil  
Paris, la  
dans un li  
ponctuelle  
mise aupr

son n'avoit point désœmpli de toutes sortes de gens. Mais pour le Maréchal de la Ferté, c'est ce qu'on ne pouvoit comprendre, lui qui avoit fait à sa femme le compliment que j'ai remarqué ci-dessus, la première nuit de ses noces, & qui sur un simple soupçon s'étoit résolu d'assassiner lui-même son Valet-de-chambre. Il est encore étonnant, comment après un coup comme celui-là, il lui avoit pardonné; mais c'est par une raison que le monde ne fait pas, & que je vais maintenant rapporter. Le Maréchal, tout brutal qu'il étoit, devenoit quelquefois amoureux, & pour le mettre de bonne humeur quand il revenoit de Lorraine, le Marquis de Beuvron, dont l'intrigue duroit encore, avoit eu soin de détourner une des plus belles filles qu'il y eût dans tout Paris, laquelle il avoit été prendre dans un lieu public, afin qu'elle suivît ponctuellement ses volontés. Il l'avoit mise auprès de la Maréchale, & les

ayant bien embouchées toutes deux , le Maréchal ne fut pas plutôt de retour , que cette fille s'efforça de lui donner dans la vue. C'étoit une personne si belle , & si bien faite , qu'il ne faut pas s'étonner s'il tomba dans ses filets. Il lui donna d'abord tous ses regards , & la croyant aussi vertueuse , qu'elle affectoit de le paroître , il ne fut pas long-temps sans lui faire offre de son cœur. Elle n'eut garde de l'accepter dans le moment , & l'ayant rendu encore plus amoureux par ses refus , enfin il en fut tellement enchanté , qu'il la poursuivoit devant tout le monde. Sa femme , pour pousser sa ruse à bout , fit même de s'en scandaliser : mais il n'en fut ni plus ni moins pour tout cela ; de quoi elle ne se feroit guere , puisque ce qu'elle en faisoit , n'étoit que pour lui faire accroire qu'il ne lui étoit pas indifférent.

Quand la Vestale eut fait toutes les mines qu'elle jugea à propos de

faire ,  
nion de  
ses desir  
tune d  
rare , il  
pouvoi  
fort bi  
c'est-à-  
conseils  
eut gra  
vertu de  
prétexte  
commen  
passion  
droit bie  
& de la  
pouffât l  
avoient  
mais voy  
compter  
elle , ils  
voit pa  
qu'ils eu  
tirer le  
endu , e



faire , pour lui donner meilleure opinion de sa personne , elle se rendit à ses desirs. Cependant , quoique la fortune du Maréchal ne fût pas trop rare , il en fut si charmé , qu'il ne pouvoit plus vivre sans elle. Elle fit fort bien son devoir auprès de lui , c'est-à-dire , qu'en conséquence des conseils qu'on lui avoit donnés , elle eut grand soin de l'entretenir de la vertu de la Maréchale , prenant pour prétexte , qu'ayant une femme si recommandable en toutes choses , la passion qu'il avoit pour elle s'éteindroit bientôt. Le dessein de Beuvron & de la Maréchale , n'étoit pas qu'elle pousât les choses si loin , & ils lui avoient recommandé d'être sage ; mais voyant qu'ils avoient eu tort de compter sur une personne comme elle , ils ne virent pas plutôt qu'elle avoit passé leur commandement , qu'ils eurent peur , qu'au lieu d'en retirer le service qu'ils avoient prétendu , elle ne rendît leurs affaires

pires , en déclarant leur secret. Pour prévenir donc ce qui en pouvoit arriver , Beuvron la fit enlever un jour , & de-là conduire à Rouen , d'où il la fit passer à l'Amérique.

Le Maréchal fit grand bruit de son enlèvement , & l'attribua à la jalousie de sa femme , dont elle ne se défendit point. Cela les brouilla pendant quelque-temps , mais la fantaisie du Maréchal étant passée , il se raccommoda avec elle , & l'amitié qu'il lui témoigna fut d'autant plus sincère , qu'il croyoit qu'une femme étoit capable d'une si grande jalousie , ne l'étoit pas de lui être infidelle. Par ce moyen elle regagna sa confiance , ce qui fit connoître au public , qu'il n'étoit pas aussi aisé à abuser que le Maréchal , qu'une femme est capable d'apprivoiser les animaux les plus féroces. En effet , il souffrit non-seulement qu'elle vît le monde sous le texte du jeu qu'elle avoit introduit chez elle , mais il lui donna encore

tout l'a  
que mil  
lui po  
devoit.

Après  
mission  
donna à  
de la C  
pendant  
vieille &  
retranch  
pour tou  
d'être ri  
homme  
France.  
côté de  
son per  
moins qu  
traitoit d  
que si le  
encore e  
comme  
attachem  
pris de  
bauches ,

ur tout l'argent qu'elle voulut , pendant  
oit que mille gens à Paris crioient après  
un lui pour être payés de ce qu'il leur  
n. devoit.

. Après que sa femme eut ainsi per-  
fon mission de voir compagnie , elle s'en  
ou donna à cœur joie : toute la jeunesse  
de la Cour lui passa par les mains ,  
en pendant que la Comtesse d'Olonne ,  
nisi vieille & méprisée , fut obligée de se  
retrancher à Fervaques , qui n'avoit  
ac pour toutes belles qualités , que celle  
qu'il d'être riche , & de porter le nom d'un  
fin homme qui avoit été Maréchal de  
qu France. Il étoit de bonne Maison du  
côté de sa mere : mais du côté de  
nce son pere , c'étoit quelque chose de  
qu moins que rien ; de sorte qu'elle le  
e traitoit du haut en bas , tout de même  
abl que si le reste de toute la terre eût  
s se encore été trop pour lui. En effet ,  
feu comme si elle eût eu honte de cet  
pre attachement , elle qui n'avoit jamais  
du pris de mesures pour toutes ses dé-  
cor bauches , fit courir le bruit que si

elle le voyoit, ce n'étoit que pour tâcher de le marier à Mademoiselle de la Ferté sa niece; afin que, comme elle n'avoit point de bien, elle pût rencontrer un homme qui la tirât de la nécessité. Pour tromper encore mieux le monde, elle lui fit acheter le Gouvernement de la Province du Maine, publiant que ce n'étoit qu'afin que sa niece eût un mari qui eût quelque rang. Mais étant laissés bientôt de toutes ces finesses, ils logerent ensemble, si bien que les parens de lui eurent peur qu'il ne fit la folie de l'épouser, si son mari venoit jamais à mourir; sur-tout Madame de Bonnelle sa mere en fut dans de grandes alarmes, disant à toute la terre, qu'elle ne s'en consoleroit jamais si cela arrivoit. On fut redire cela à Madamed'Olonne, qui, sans considérer que Fervaques en étoit innocent, fit tomber son ressentiment sur lui. Elle lui demanda si c'étoit lui qui faisoit courir ces faux bruits, & s'il

feroit  
l'épou  
veuve  
de ce  
répon  
les pi  
par le  
tel pie  
deman  
y avoi  
mande  
tion;  
encore  
elle c  
qu'il c  
n'osa

Ma  
aventu  
penfa  
de son  
à Bull  
elle cr  
nir Fe  
comme  
qu'il le

seroit bien assez vain de croire qu'elle l'épouserait, si elle devenoit jamais veuve. Fervagues se trouva piqué de ce mépris, & lui ayant fait une réponse qui ne lui plut pas, elle prit les pincettes du feu, & lui en donna par le visage. Elle l'avoit mis sur un tel pied de respect avec elle, qu'il lui demanda ce qu'elle faisoit, & si elle y avoit bien pensé. Une si sottise demande méritoit une nouvelle punition; ainsi ayant reconnu qu'il étoit encore plus sot qu'elle ne pensoit, elle continua à le maltraiter si bien, qu'il en fut tellement défiguré, qu'il n'osa sortir de huit jours.

Madame de Bonnelle ayant su cette aventure, je ne fais comment, en pensa enrager, & si le bien fût venu de son côté, elle l'auroit tout donné à Bullion son autre fils. Cependant elle crut à propos de faire ressouvenir Fervagues de son honneur; & comme elle ne le voyoit plus depuis qu'il logeoit avec elle, elle lui en-

voya sa Femme-de-chambre pour lui parler. Madame d'Olonne sortit par hazard , comme elle entroit ; Madame de Bonnelle lui ayant dit de ne pas faire semblant de la voir , en cas qu'elle la rencontrât , elle passa devant elle sans la saluer. La Comtesse qui la connoissoit , se doutant bien que ce qu'elle en faisoit , n'étoit que par commandement : voilà , dit-elle tout haut , comme les canailles instruisent leurs Valets , & si je faisois bien , je te ferois donner les écrivies. La Femme-de-chambre entendit bien ce qu'elle disoit , si bien que n'étant pas autrement assurée de sa discrétion , elle eût regret d'avoir exécuté le commandement de sa Maîtresse au pied de la lettre. Mais Madame d'Olonne ayant passé son chemin sans rien dire davantage , elle continua le sien , & s'acquitta de son message. Elle trouva Fervagues qui avoit la tête bandée ; car la Comtesse d'Olonne lui avoit pensé jeter un œil

hors  
visage  
c'étoit  
avoit  
ment  
point  
ger à  
Il vou  
que fo  
le mor  
bre lu  
puis u  
une gr  
ne voi  
lui do  
dame  
tenten  
roit de  
C'é  
une vi  
ainsi u  
penda  
de sa  
comm  
même

hors de la tête , & il avoit encore le visage tout noir de coups. Et comme c'étoit une ancienne domestique , qui avoit coutume de lui parler nettement , elle lui demanda s'il n'avoit point de honte , & s'il pouvoit songer à l'état où il étoit sans rougir. Il voulut faire le dissimulé , croyant que son affaire n'avoit pas éclaté dans le monde : mais la Femme-de-chambre lui ayant dit qu'on la favoit depuis un bout jusqu'à l'autre , il en eut une grande confusion. Cependant il ne voulut pas suivre le conseil qu'elle lui donnoit , qui étoit de quitter Madame d'Olonne , & de donner ce contentement à sa mere , qui s'en mouroit de douleur.

C'étoit une assez grande fortune à une vieille , comme elle , que d'avoir ainsi un Amant jeune & riche. Cependant elle n'approchoit pas de celle de sa sœur , qui après avoir tâté , comme j'ai dit , de toute la Cour , & même du Comte d'Olonne , son

beau-frere , mit enfin au nombre de ses conquêtes un jeune Prince , qui avoit infiniment de mérite. Ce fut le Duc de Longueville , neveu du Prince de Condé. Il n'avoit pas encore vingt ans , mais comme il étoit bien fait , & d'une taille à promettre de grands plaisirs , il n'eût point de femme à la Cour qui ne fit quelque entreprise sur son cœur. La Maréchale , qui depuis quelques années avoit fait l'amour , s'il faut ainsi dire , tambour battant , se doutant bien que sa réputation n'étoit pas trop bonne , & se défiant par conséquent de son bonheur , soupiroit en secret de se voir échapper des mains une si belle conquête. De Fiesque étoit un de ses amis , mais non pas de ceux qui avoient aspiré à la posséder ; ainsi croyant qu'elle lui pouvoit ouvrir son cœur , sans qu'il en eût de la jalousie : c'est une étrange chose , lui dit-elle un jour , que j'entende dire tant de bien du Duc de Longueville ,

& que  
vois pa  
des fer  
unes q  
mille c  
pas , s  
vrai , n  
le voir  
ries , c  
pendan  
de chap  
la com  
avoit r  
être bie  
avoir d  
tage de  
pour lu  
bon dr  
conquêt  
vous di  
quelque  
vous vo  
rement  
de votr  
Duc de



& que je ne le connoisse pas. Je le vois par-tout hors chez moi, & il y a des femmes bien plus heureuses les unes que les autres; j'en connois mille chez qui il va, qui ne me valent pas, sans vanité; & à vous dire vrai, mon cher Comte, j'enrage de le voir avec elles, ou au Tuilleries, ou aux autres promenades, pendant que je n'en ai qu'un coup de chapeau. De Fiesque, qui étoit la complaisance même, lui dit qu'elle avoit raison, & qu'elle en devoit être bien mortifiée: mais après lui avoir dit beaucoup de choses à l'avantage de sa beauté, de son esprit, pour lui faire accroire que c'étoit à bon droit qu'elle prétendoit à cette conquête: Que voulez-vous que je vous dise, continua-t-il? vous péchez quelquefois contre la conduite; & si vous voulez que je vous parle sincèrement, chacun ne s'accommode pas de votre humeur. Je suis des amis du Duc de Longueville, & même des

plus intimes, si bien qu'il n'a pas feint de m'ouvrir son cœur, & que si je n'avois peur que cela ne vous fût défagréable, je vous dirois tout ce qu'il m'en a dit. La Maréchale rougit à ces paroles : mais l'envie qu'elle avoit de conduire cette intrigue à une bonne fin, la faisant passer par dessus toutes choses, elle ne se soucia point de s'entendre dire quelques vérités, pourvu que cela lui pût être utile. Elle le conjura donc de ne lui rien celer, disant, que bien loin de le trouver mauvais, elle lui vouloit beaucoup de mal de ne l'en avoir pas averti plutôt : que cette réserve n'étoit pas d'un bon ami ; comme elle l'avoit toujours estimé, & que s'il ne réparoit cette faute à l'heure même, elle ne la lui pardonneroit jamais.

De Fiesque reconnoissant à son empressement, qu'il lui feroit plaisir de lui parler sans fard, lui dit que le Duc de Longueville trouvoit à redire

qu'elle avoit a  
trouvo  
pouvoi  
que tou  
lui faiso  
voit po  
d'Olon  
le mon  
l'estime  
disoit e  
mer air  
qui éto  
marque  
vée qu  
quelque  
mencer  
que po  
manque  
c'étoit  
faisoit ;  
peu à p  
qu'il s'é  
son esti

qu'elle vît tant de monde ; qu'il lui avoit avoué plusieurs fois , qu'il la trouvoit belle , & que même elle ne pouvoit être plus à son gré ; mais que toute cette cohue qu'elle voyoit , lui faisoit peur ; sur-tout qu'il ne pouvoit penser qu'elle aimât le Comte d'Olonne , comme on le disoit dans le monde , sans perdre beaucoup de l'estime qu'il avoit pour elle ; qu'il disoit entre autres choses , que d'aimer ainsi un aussi vilain homme , & qui étoit son beau-frere , c'étoit une marque de la débauche la plus achevée qui fût jamais ; que si elle avoit quelque dessein sur lui , il falloit commencer par réformer sa conduite ; que pour lui rendre service , il ne manqueroit pas de lui apprendre que c'étoit pour l'amour de lui qu'elle le faisoit ; qu'ainsi son esprit se défaisant peu à peu des méchantes impressions qu'il s'étoit pu former , il reprendroit son estime , ce qui ne manqueroit pas

de produire tout ce qu'elle pouvoit espérer.

Le Duc de Longueville tenoit trop au cœur de la Maréchale ; pour ne pas accepter ce parti. Elle remercia le Comte de Fiesque des bons avis qu'il lui donnoit , & sans se mettre aucunement en peine de lui persuader que tout cela n'étoit que médifance , elle ne fit paroître d'inquiétude , que pour savoir si en chassant ainsi tout le monde , elle pouvoit espérer que cela pût contenter son ami. Le Comte de Fiesque lui dit , qu'elle ne le devoit pas mettre en doute , & qu'il alloit prendre soin de son côté , de lui faire voir qu'une femme , qui sans le connoître , étoit capable de tant faire pour lui , le feroit de toutes choses , quand il auroit quelque reconnoissance.

C'est ainsi que la Maréchale renversoit les loix de la nature , par les nécessités de son tempérament , ou

pour m  
qui n'av  
confidé  
tendre  
est tout  
soit , c  
ville. L  
la com  
soit qu  
défaire  
n'en a  
rien d'a  
Duc de  
vit , qu  
tuer de  
promis  
Comte  
fiat , &  
feroien  
crut da  
role. I  
sachant  
ravi qu  
que fan  
sible de

pour mieux dire, par une paillardise  
 qui n'avoit point de pareille. Car sans  
 considérer que c'est aux femmes à at-  
 tendre que les hommes les prient, il  
 est tout évident, que ce qu'elle fai-  
 soit, étoit prier le Duc de Longue-  
 ville. Le Comte de Fiesque qui croyoit  
 la connoître, c'est-à-dire, qui pen-  
 soit qu'elle auroit de la peine à se  
 défaire de plusieurs favoris, pour  
 n'en avoir plus qu'un seul, ne dit  
 rien d'abord de cette conversation au  
 Duc de Longueville : mais quand il  
 vit, que pour commencer à effec-  
 tuer de bonne foi ce qu'elle lui avoit  
 promis, elle avoit donné congé au  
 Comte d'Olonne, au Marquis d'Ef-  
 fiat, & à une infinité d'autres, qui  
 seroient trop longs à nommer, il se  
 crut dans l'obligation de lui tenir pa-  
 role. Le Duc de Longueville lui dit,  
 sachant ce qui se passoit, qu'il étoit  
 ravi qu'elle eût pris ce parti-là, puis-  
 que sans cela il lui auroit été impos-  
 sible de l'aimer jamais : que mainte-

nant qu'il n'y avoit plus d'obstacle, il consentoit à l'aller voir ; qu'il lui dit sa part que c'étoit dès l'après-dîner, qu'il vouloit qu'il fût témoin de leur première conversation. Le Comte de Fiesque fit ce qu'il put pour s'en excuser, lui remontrant qu'un tiers faisoit un méchant personnage dans ces sortes de rencontres : mais le Duc de Longueville le vouloit ainsi, par plus d'une raison ; la première, parce qu'il vouloit convenir avec elle en présence d'un ami commun, sous quelles conditions il l'aideroit ; la seconde, parce que n'étant pas alors en état de s'acquitter des promesses qu'il lui pourroit faire, il étoit bien aise d'en reculer le paiement jusques à un temps plus favorable.

En effet il étoit malade pour avoir eu trop de santé, & s'étant abandonné à la conduite de quelques débauchés de la Cour, il avoit eu besoin de se mettre entre les mains des Chi-

nurgie  
ne se  
fut ob  
annon  
elle se  
le rec  
au co  
drap g  
gligé c  
charm  
elle ét  
sion, e  
fait ac  
Fiesqu  
que so  
au sie  
après  
dit qu  
oblige  
non-se  
mais e  
amitié  
qu'a e  
leur vi  
amené

le, rurgiens. De Fiefque voyant qu'il lui ne se relâchoit point de sa volonté, rés- fut obligé d'y condescendre, & ayant joîn annoncé cette visite à la Maréchale, Le elle se para extraordinairement pour our le recevoir. Le Duc de Longueville, au contraire, y fut en gros habit de n'un drap gris de fer : mais quelque âge négligé qu'il fût, il n'en parut pas moins mais charmant à la Dame. Ainsi, comme loit elle étoit pressée de contenter sa pré- sion, elle trouva à redire qu'il se fût enir fait accompagner par le Comte de om- Fiefque, jugeant de-là qu'il falloit l'ai- que son empressement ne fût pas égal n'é- au sien. Le Duc de Longueville, tter après les premiers complimens, l'ire, lui dit qu'ayant appris par son ami les aie- obligations qu'il lui avoit, il venoit vo- non-seulement pour l'en remercier, voir mais encore pour lui promettre une on- amitié éternelle : qu'il ne tiendrait au- qu'à elle qu'ils ne s'aimassent toute soîn leur vie ; que pour cet effet il avoit Ghi- amené le Comte de Fiefque, afin

qu'il lui pût reprocher un jour , s'il manquoit jamais à ce qu'il lui alloit promettre : qu'il ne verroit plus Mlle. de Fienne , pour qui l'on vouloit qu'il eût de l'amitié , & qu'il la laissoit au Chevalier de Lorraine , qui étoit son véritable tenant : qu'il en useroit de même à l'égard de toutes les Dames qui lui pourroient être suspectes , si bien qu'elle n'auroit qu'à l'en avertir , quand elle voudroit qu'il ne les vît plus ; mais qu'il vouloit qu'à son tour elle lui promît la même chose touchant ceux qui lui pourroient donner de la jalousie ; ajoutant qu'il étoit si délicat , qu'il ne pourroit rien voir de cette nature , sans se brouiller avec elle.

Le Comte de Fiesque , qui servoit de Médiateur en cette occasion , dit que cela étoit juste , & la Maréchale étoit trop raisonnable pour s'y opposer. En effet , bien loin d'y trouver à redire , elle renchérit encore par dessus , disant qu'il la faudroit

noyer  
de la p  
tre qu  
conclu  
façons  
d'amit  
pas qu  
fantes  
le bai  
pauvre  
il étoit  
noissan  
comme  
ce n'e  
faut re  
se gué  
pluôt  
messe  
le len  
été im  
dans r  
qu'ils  
s'en re  
de con



s'il  
loit  
lle.  
loit  
ais-  
qui  
en  
ites  
suf-  
qu'à  
u'il  
loit  
ème  
ou-  
ou-  
ne  
re ,  
voit  
dit  
male  
op-  
ou-  
ore  
oit

noyer , si elle n'étoit pas contente de la possession d'un cœur aussi illustre que le sien. Le marché étant ainsi conclu , sans y faire davantage de façons , il lui baïsa la main en signe d'amitié , mais elle qui ne croyoit pas que de telles arrhes fussent suffisantes , lui jetta les bras au cou , & le baïsa fort amoureusement. Si le pauvre Prince n'eût pas été malade , il étoit d'une complexion trop reconnoissante pour n'y pas répondre comme il falloit : mais sachant que ce n'est pas en cette occasion où il faut reprendre le poil de la bête pour se guérir , il rompit les chiens , le plutôt qu'il lui fût possible , sous promesse de la revenir voir tout seul le lendemain. Mais comme il lui eût été impossible de lui faire sa cour dans toutes les formes , ou du moins , qu'ils eussent eu lieu tous deux de s'en repentir , il trouva une maladie de commande , qui lui donna le temps

de se préparer au combat qu'elle lui demandoit.

La visite qu'il lui avoit rendu alarma les amans qui avoient eu leur congé ; & il n'y en eut point qui ne crût qu'il lui avoit été sacrifié. Cependant, comme cette visite fut quelque temps sans avoir de suite, cela remit en quelque façon leur esprit, j'entends à son égard, car étant tous jours également maltraités, ils ne s'en estimoient pas moins malheureux. En effet, leur jalousie ayant changé d'objet, leur fournit encore assez de matière de chagrin. D'Olonne, à qui il en avoit coûté beaucoup d'argent pour avoir ses bonnes grâces, ou y ayant regret, ou au plaisir dont il se voyoit privé, en accusa le Marquis d'Effiat, & dit tout haut dans le monde, qu'il lui feroit piece. Même pour faire voir qu'il avoit dessein de faire ce qu'il disoit, il se fit accompagner de quelques braves, &

prenant  
tour de  
que s'  
roit p  
D'Effia  
coup,  
il dit à  
extrava  
de que  
tout co  
lere,  
voler l  
qu'il n'  
d'elle,  
se laisse  
homme  
sa dév  
honnê  
Je ne  
au Cor  
son rel  
pouille  
procha  
de ses a  
toujour

e lui prenant des armes à feu , il roda au-  
 tour de l'Hôtel de la Ferté , jurant  
 alar. que s'il y venoit , il n'en ressorti-  
 leur roit pas comme il y feroit entré.  
 i ne D'Effiat , quoique plus jeune de beau-  
 Ce- coup , se montra plus sage que lui ,  
 quel- il dit à ceux qui lui parlerent de ses  
 cela extravagances , qu'il ne vouloit point  
 rit , de querelle avec un vieux cocu : que  
 tou- tout ce qui le pourroit mettre en co-  
 s'en lere , c'est s'il le soupçonnoit de lui  
 En voler le cœur de sa maîtresse ; mais  
 angé qu'il n'avoit pas si méchante opinion  
 de d'elle , que de la croire capable de  
 qui se laisser mâliner par un si mal-honnête  
 gent homme , pendant qu'elle en avoit à  
 ou y sa dévotion mille qui étoient plus  
 t il honnêtes gens que lui.

Mar- Je ne fais si ce discours fut rapporté  
 ans au Comte d'Olonne : mais enfin tout  
 Mè- son ressentiment se borna à chanter  
 Tein pouille à la Maréchale , à qui il re-  
 ac- procha , l'ayant trouvée chez une  
 & de ses amies , qu'elle ne l'avoit pas  
 toujours traité si indifféremment. La

Maréchale, qui eût été bien aise que son amie eût pris le change, lui répondit avec une grande présence d'esprit : il n'y a pas beaucoup de quoi s'étonner, Monsieur ; je vous ai traité comme mon beau-frère tant que vous en avez bien usé avec ma sœur ; mais maintenant que vous en usez mal avec elle, je n'aurois guère de sentiment, si je voyois du même œil que je vous avois vue. Ces paroles se pouvoient attribuer sur ce qu'enfin il s'étoit séparé de sa femme, & qu'il étoit le premier à en faire médifance, & le dessein de la Maréchale étoit que la Dame leur donnât cette explication. Mais enfin d'Olonne étoit piqué trop au vif pour la ménager ; & afin que l'autre ne s'y trompât pas : Non, non, Madame, lui dit-il, treve de vos fautes, elles sont trop grossières, pour que Madame donne dedans. Je ne parle pas de votre sœur, mais de vous-même, à qui j'ai donné plus

de dix  
me se  
amant  
plus h  
destiné  
à votre  
Ces  
beaucoup  
nerent  
chale ;  
qu'adere  
ence,  
ans pe  
bin,  
aire p  
qu'e  
édien  
endant  
adée  
nce, e  
li croy  
oit de  
ille fer  
de de  
elle n  
Ton

de dix mille écus, croyant que vous  
me feriez fidelle; mais, & comme  
amant, & comme mari, je ne suis pas  
plus heureux; & cela, parce que ma  
destinée a voulu que je me sois adressé  
à votre famille.

Ces paroles, qui furent suivies de  
beaucoup d'autres reproches, don-  
nerent de la confusion à la Maré-  
chale; & croyant que ses pleurs per-  
suaderoient son amie de son inno-  
cence, comme elle les faisoit venir  
sans peine quand elle en avoit be-  
soin, elle en répandit assez pour  
faire pitié à ceux qui n'auroient pas  
vu qu'elle étoit une admirable Co-  
médienne, quand elle vouloit. Ce-  
pendant son amie feignant d'être per-  
suadée que ce n'étoit qu'une médi-  
ocrité, elle blâma le Comte d'Olonne,  
lui croyant que ce qu'elle en disoit  
étoit de bonne foi, se mit à lui faire  
 mille sermens, qu'il ne lui disoit rien  
de véritable. Elle lui répondit  
qu'elle ne le croyoit pas, mais que

quand cela seroit , il avoit tort de se vanter d'une chose comme celle-là.

D'Olonne , ayant encore évaporé sa bile , se retira ; & quand il fut sorti , la Maréchale jura qu'elle en avertiroit son mari. Mais elle n'avoit garde , il étoit dans le lit à crier les gouttes ; & comme il y avoit déjà long-temps que ce mal lui tenoit , il ignoroit la belle vie qu'elle avoit menée , & qu'elle menoit actuellement.

Son incommodité fut causée que le Duc de Longueville étant guéri , il ne pût voir pareillement l'amour qu'il avoit pour elle , & celle qu'elle avoit pour lui , ce qui lui auroit été facile sans cela. Car , non-seulement elle bannit tous les autres pour l'amour de lui , mais elle se priva encore du jeu , qui étoit sa seconde passion. La raison fut , qu'elle eut peur que comme cela ouvroit indifféremment la porte à tout le monde , ce ne lui fut un sujet de jalousie. Leurs pre-

miero  
de la  
ville  
d'une  
devint  
repos  
lui. E  
que se  
il éto  
même  
qu'il n  
la sure  
qu'il n  
Le Du  
possess  
feux ,  
mais q  
de bon  
en fût  
que le  
de son  
dans sa  
garde q  
qui lui  
loit mie

mieres entrevues se firent à l'Hôtel de la Ferté, où le Duc de Longueville lui ayant donné des marques d'une parfaite convalescence, il lui devint si cher, qu'elle n'eut point de repos qu'elle ne passât une nuit avec lui. Elle lui dit, pour l'y obliger, que son mari étant accablé comme il étoit des gouttes, c'étoit tout de même que s'il n'étoit pas au logis : qu'il ne pouvoit se remuer, qu'ainsi la sûreté étoit toute entiere, si bien qu'il n'y avoit rien à risquer pour lui. Le Duc de Longueville, à qui la possession avoit amorti les grands feux, lui dit qu'elle avoit raison ; mais que néanmoins il n'étoit pas de bon sens de se hasarder sans qu'il en fût besoin : qu'il convenoit bien que le Maréchal ne pouvoit bouger de son lit, mais qu'après être entré dans sa maison, on pourroit prendre garde qu'il n'en seroit pas sorti, ce qui lui feroit des affaires : qu'il valoit mieux se voir ailleurs, & que

du jour on en pouvoit faire une nuit, c'est-à-dire , coucher tout nuds ensemble , ce qui étoit apparemment ce qu'elle desiroit. Ils étoient trop familiers , pour qu'elle fit finesse avec lui ; elle lui avoua que c'étoit là la vérité ; & elle lui fit plusieurs caresses , afin qu'il lui donnât ce contentement. Il lui promit que ce seroit bientôt , & pour lui tenir parole , il pria de Fiesque de louer une maison sous son nom. De Fiesque la choisit hors de la porte S. Antoine , & la Maréchale faisant semblant de s'aller promener , tantôt à l'Arfenal , & tantôt à Vincennes , elle passa plusieurs fois par une fausse porte , pour se rendre dans cette maison. Elle devint grosse dans ces entrevues ; & sachant que l'incommodité qu'elle commençoit à sentir , lui dureroit neuf mois entiers , elle ne fut pas sans embarras. Néanmoins faisant paroître qu'elle méprisoit le ressentiment de son mari , pour mieux prouver à son

ama  
elle r  
fesse,  
dans  
Le  
lut p  
Com  
envel  
cacha  
emma  
Cour  
l'enfan  
à crier  
tre dé  
la bou  
l'étouf  
guevill  
maison  
où il y  
te. Les  
rent fo  
manqua  
le lit ;  
ne se d  
Maréch



amant la violence de son amour, elle trouva moyen de cacher sa grossesse, & accoucha dans sa chambre & dans son lit.

Le Duc de Longueville ne s'y voulut pas trouver, mais il y envoya le Comte de Fiesque à sa place, qui enveloppé dans un gros manteau, y cacha l'enfant d'abord qu'il eût été emmaillotté. Comme il traversoit la Cour pour entrer dans son carrosse, l'enfant, qui étoit un garçon, se mit à crier, & comme il avoit peur d'être découvert, il lui mit la main sur la bouche, & peu s'en fallut qu'il ne l'étouffât. Il le porta au Duc de Longueville qui l'attendoit dans une maison au Fauxbourg Saint-Germain, où il y avoit une nourrice toute prête. Les couches de la mere se passèrent fort heureusement, & elle ne manqua pas de prétexte pour garder le lit; ce qui fut cause que personne ne se douta de l'affaire, pas même le Maréchal, qui étoit dans un autre lit

à jurer Dieu en toutes sortes de rencontres. Car il falloit qu'il passât le chagrin qu'il avoit d'être malade , sur ceux qui avoient affaire à lui , & c'étoit souvent sur des gens qui valoient beaucoup mieux qu'il n'avoit jamais valu de sa vie. En effet , il avoit fait dans son temps mille cruautés , & autant d'exactions , sans compter le bien d'autrui , dont il s'étoit emparé , moitié de force , moitié par adresse.

Je ne dis pas ceci sans raison , & cela a plus de rapport à mon sujet que l'on ne pense , de quoi je ne crains point de faire tout le monde juge , après que j'aurai rapporté ce que je vais dire. Sa femme avoit une terre auprès d'Orléans , nommée la Loup , & lui ayant pris envie d'y faire bâtir & de l'agrandir , il acheta tout le bien d'alentour , ne se souciant pas de ce qu'on le lui vendoit , parce qu'il ne le payoit pas. Il avoit eu ainsi le bien d'un Gentilhomme , qui s'étoit défendu quelque temps de passer contrat

avec  
d'avo  
gneu  
ter à  
usage  
vingt  
bien  
sou ,  
ges. l  
se jet  
le Ro  
der c  
Place  
en pe  
la just  
au M  
Genti  
que l  
mand  
le tem  
parler  
qui a  
n'eure  
humeu  
dre , i

avec lui , sachant qu'il est dangereux d'avoir affaire à un plus grand Seigneur que foi ; mais n'ayant pu résister à une force majeure , qui étoit en usage en ce temps-là , il y avoit plus de vingt ans qu'il étoit dépouillé de son bien , sans avoir jamais touché un sou , ni du principal , ni des arrérages. Réduit à la dernière nécessité , il se jeta à genoux devant le Roi , & le Roi s'étant arrêté pour lui demander ce qu'il avoit , il lui présenta un Placet , où son affaire étoit déduite en peu de mots. Le Roi , qui aimoit la justice , envoya dire en même temps au Maréchal , qu'il eût à satisfaire ce Gentilhomme , & qu'il ne lui donnoit que huit jours pour cela. Ce commandement lui fut fait justement dans le temps des couches dont je viens de parler , & il est aisé de juger si ceux qui avoient des affaires devant lui n'eurent pas à souffrir de sa méchante humeur. Mais pour l'achever de peindre , il lui arriva le lendemain une

autre aventure qui n'étoit pas moins chagrinante. Un Gentilhomme, qu'il avoit maltraité, & qui étoit ami intime du Comte de Fiefque, s'en étant plaint à lui confidemment, le Comte lui répondit que c'étoit un vieux cocu qui en ufoit ainsi avec tout le monde, si bien qu'il ne falloit pas s'en étonner; mais que sa femme l'en vengeoit assez, de même que tous ceux qui, comme lui, avoient sujet de lui vouloir du mal. Soit qu'on se plaise à entendre médire de ceux qui nous ont offensés, ou qu'on le fasse seulement par le penchant que nous avons au mal, ce Gentilhomme n'eut pas plutôt oui ces paroles, qu'il demanda au Comte de Fiefque, qu'il voyoit être bien instruit de toutes choses, de lui spécifier quelques particularités; & le Comte ayant eu l'imprudence de le contenter, & même de lui dire que la Maréchale étoit actuellement en couche, l'autre s'en alla fort satisfait. Comme son dessein étoit de ne

pas  
re, i  
sa m  
chal  
croy  
fort  
Ce  
la po  
lui-m  
voie  
la bo  
te, il  
velles  
fort  
quelq  
malac  
angim  
doit d  
il étoit  
& qu  
pour  
impos  
qu'un  
d'un l  
lever

pas laisser tomber cette affaire à terre, il prit de l'encre & du papier, & sa main n'étant pas connue du Maréchal, il lui fit part de cet avis, qu'il croyoit bien ne lui devoir pas être fort agréable.

Cette lettre arriva au Maréchal par la poste, ce Gentilhomme étant allé lui-même à Etampes par la même voie, pour la pouvoir mettre dans la boîte. Le Maréchal l'ayant ouverte, il fut fort surpris de voir les nouvelles qu'on lui mandoit, qu'il crut fort vraisemblables, y ayant déjà quelque temps que sa femme faisoit la malade sans que son mal prétendu augmentât ni diminuât. On lui mandoit d'ailleurs que s'il étoit incrédule, il étoit encore temps de s'en éclaircir, & qu'il n'avoit qu'à demander à voir, pour juger qu'on ne lui vouloit point imposer. Il est aisé de juger de l'effet qu'un pareil avis produisit dans l'ame d'un homme si violent. S'il eût pu se lever, la Maréchale n'avoit qu'à se

bien tenir : mais par bonheur pour elle , comme il étoit arrêté par les pieds , cela lui donna le temps de faire réflexion. Ainsi , outre qu'il crut que le moins d'éclat qu'il pourroit faire , feroit le meilleur pour lui , il rêva qu'il avoit affaire d'elle , pour l'affaire du premier Gentilhomme dont j'ai parlé ci-dessus , c'est-à-dire , de celui à qui il devoit de l'argent ; car c'est la coutume à Paris de ne guere donner d'argent si les femmes ne s'obligent ; encore , quelque précaution que l'on y prenne , y est-on souvent atrapé.

Ces deux circonstances ayant donc , non pas appaisé son ressentiment , mais empêché qu'il n'eût des suites aussi fâcheuses que celles qu'il méditoit d'abord , il n'eût garde de demander à voir , comme on lui conseilloit , sachant bien qu'après cela il ne se pourroit empêcher de faire le méchant. Il n'en crut pas moins toutefois ; ce qui augmenta encore son soupçon , fut que le temps des couches

étant  
s'évan  
bre , c  
lord q  
me s'il  
leur ,  
mande  
lui dit  
a pas l  
ne vo  
vous a  
laisser

Ces  
de cho  
rien de  
fer à  
ne lui  
qui se  
retira  
Longu  
heure  
étoit a  
pas , ni  
cer su  
pere d

étant écoulé, la maladie de sa femme s'évanouit, & elle vint dans sa chambre, comme si de rien n'eût été. D'abord qu'il la vit il se mit à crier, comme s'il eût été pressé d'une forte douleur, & la Maréchale lui ayant demandé ce qu'il avoit: Eh! Madame, lui dit-il, quand vous avez crié il n'y a pas long-temps plus fort que moi, je ne vous ai pas été demander ce que vous aviez, & je vous prie de me laisser en repos.

Ces paroles qui disoient beaucoup de choses, sans néanmoins expliquer rien de positif, donnerent bien à penser à la Maréchale. Cependant pour ne lui rien donner à connoître de ce qui se passoit dans son ame, elle se retira en même-temps; & le Duc de Longueville l'étant venu voir une heure après, elle lui conta ce qui lui étoit arrivé, ce qui ne les empêcha pas, ni l'un ni l'autre, de recommencer sur nouveaux fraix. Le nom du pere de l'enfant étoit bien expliqué

dans la Lettre que la Maréchale avoit reçue, ainsi la visite du Duc lui fut suspecte, & dorénavant il s'informa à tous les carrosses qu'il entendoit entrer, qui s'étoit. On lui dit chaque jour que ce Duc étoit du nombre de ceux qui visitoient sa femme, & cette assiduité ne lui persuada que trop, qu'on lui avoit mandé la vérité.

Cependant le Roi ayant entrepris de faire la guerre aux Hollandois, tout ce qu'il y avoit de gens de qualité songea à suivre un si grand Prince, & le Duc de Longueville entr'autres, qui avoit un Régiment de Cavalerie. La Maréchale le vit partir avec moins de chagrin qu'on n'auroit cru; car il y avoit quelques jours qu'ils s'étoient brouillés à cause de la Comtesse de Nogent, qu'on lui avoit dit qu'il aimoit. Il n'y avoit pas beaucoup d'apparence que cela fût: & cette Comtesse, qui étoit sœur du Comte de Lauzun, n'avoit ni sa taille, ni son air, ni sa beauté: mais rien n'étant capable

cap  
de ja  
souv  
une  
n'éto  
du m  
tant  
Princ  
s'étoi  
marq  
Qu  
fixé l  
Long  
en pe  
& par  
ciss  
venu  
voyoi  
lie du  
che q  
condit  
pour e  
béral.  
bourge  
voit pa  
Ton



capable de guérir un esprit attaqué de jalousie , elle s'imprima si bien ce soupçon , qu'il passa chez elle pour une vérité. Et à dire vrai , si le tout n'étoit pas véritable , il y en avoit du moins une partie ; car il est constant que cette Dame aimoit ce jeune Prince éperdument , de quoi elle ne s'étoit pu empêcher de donner des marques en plusieurs rencontres.

Quoi qu'il en soit , le Roi ayant fixé le jour de son départ , le Duc de Longueville ne se mit pas beaucoup en peine de défabuser la Maréchale , & partit sans vouloir un grand éclaircissement avec elle , car il étoit devenu jaloux de son côté de ce qu'elle voyoit Bechameil , personnage de la lie du peuple , mais qui étoit plus riche que beaucoup de personnes de condition ; qualité fort charmante pour elle , sur-tout quand on étoit libéral. Cependant , quoique le petit bourgeois fût fort passionné , elle n'avoit pas encore répondu à son amour ,

craignant d'irriter le Duc, qui s'étoit si fort déclaré de ne vouloir point de compagnon, qu'elle n'osoit faire voir à l'autre la complaisance qu'elle avoit pour ses richesses.

S'étant séparés de la sorte, ils n'eurent pas grand soin de s'écrire, dont Bechameil profitant, il trouva moyen de se rendre agréable à la Maréchale, par les offres qu'il lui fit de sabourse, en même temps que de son cœur. Elle refusa néanmoins l'un & l'autre d'abord, craignant que le Duc de Longueville n'eût laissé quelqu'un à Paris pour prendre garde à sa conduite; mais ce Prince ayant été tué six semaines après son départ au passage du Rhin, elle eut regret d'avoir refusé un homme qui lui pouvoit être utile de plus d'une manière, après la perte qu'elle avoit faite. Tous ceux qui faisoient son intrigue avec ce Prince, trouverent étrange qu'elle reçût si indifféremment la nouvelle de sa mort, car elle fut aux Tuileries un jour

ap  
ploy  
ufa  
rir d  
perc  
lion  
rer t  
pût t  
Be  
dang  
desse  
osé e  
gnant  
ius,  
oblig  
terme

LE T  
Fer  
cret

TO  
co  
de Lon

après , & on l'y vit rire à gorge déployée. La Comtesse de Nogent n'en usa pas de même , elle en pensa mourir de douleur : mais comme elle avoit perdu son mari dans la même occasion , ce lui fut un prétexte pour pleurer tout à son aise , & sans qu'on y pût trouver à redire.

Bechameil étant défait d'un rival si dangereux , trouva des facilités à son dessein , plus grandes qu'il n'auroit osé espérer. Car la Maréchale , craignant qu'il ne se fût rebuté par ses refus , le prévint par une lettre fort obligeante. Elle étoit conçue en ces termes.

*LETTRE de la Maréchale de la Ferté , à M. de Bechameil , Secrétaire du Conseil.*

**T**Out le monde veut que j'aie beaucoup perdu , en perdant le Duc de Longueville , & qu'il m'aimoit assez

*pour le devoir regretter. C'est une étrange chose, qu'on veuille être plus savant dans mes affaires que moi-même, comme si je ne savois pas mieux que personne ce qui me regarde. Il est vrai, j'ai fait une grande perte, mais ce n'est pas celle-là, & si vous voulez que je vous parle franchement, c'est de ne vous plus voir depuis quelques jours. Je ne sais à quoi l'attribuer, si ce n'est que je n'ai pas tapé à tout ce que vous vouliez: mais enfin est-il honnête qu'on se rende si tôt? & parce que je suis de la Cour, faut-il que vous me traitiez comme les autres femmes de la Cour, qui sont bien aises de commencer une intrigue par la conclusion? Je ne suis point de celles-là, & quand vous ne devriez point être de mes amis, je ne me repens point de ne leur point ressembler.*

Bechameil étoit trop intelligent pour ne pas expliquer ce billet comme il faut; & en prenant le bon, & laissant le mauvais, il s'arma d'une

bou  
les,  
étoit  
dre  
l'Hô  
cour  
ses:  
je v  
dites  
votre  
nes d  
l'arge  
que v  
les ch  
bien  
trouv  
trop  
geois  
sieur,  
pu dir  
que la  
perdis  
me l  
Huit c  
qua-t-

bourse où il y avoit quatre cents pisto-  
 les , parce que comme le temps lui  
 étoit cher , il ne le vouloit pas per-  
 dre en paroles inutiles. Il s'en fut à  
 l'Hôtel de la Ferté avec un bon se-  
 cours , & pour abrégér toutes cho-  
 ses : Madame, dit-il à la Maréchale,  
 je viens d'apprendre que vous per-  
 dîtes hier quatre cents pistoles sur  
 votre parole , & comme les person-  
 nes de qualité n'ont pas toujours de  
 l'argent , je vous les apporte , afin  
 que vous ne soyez pas en peine où  
 les chercher. La Maréchale entendit  
 bien ce que cela vouloit dire ; mais  
 trouvant que ce seroit se donner à  
 trop bon marché à un petit bour-  
 geois comme lui : Je ne fais pas , Mon-  
 sieur , lui répondit-elle , qui vous a  
 pu dire cela ; mais il ne vous a dit  
 que la moitié de mon malheur , j'en  
 perdis huit cents , & si vous pouviez  
 me les prêter , vous m'obligeriez.  
 Huit cents pistoles , Madame , repli-  
 qua-t-il ! c'est une somme considéra-

ble dans le siècle où nous sommes : mais n'importe , c'est un effort qu'il faut faire pour vous ; prenez toujours ce que je vous offre , & je vous ferai mon billet du reste , si vous ne vous fiez pas à ma parole.

Il dit cela de si bonne grace , que la Maréchale jugea à propos de lui faire crédit jusqu'au lendemain ; & lui ayant dit fort honnêtement que tout étoit à son service , il commença , pour l'en remercier , à lui baiser la main. Elle lui offrit ensuite le visage , & le bon homme s'y arrêtant un peu plus que de raison : Eh quoi ! Monsieur , lui dit-elle , est-ce que vous n'osez rien faire davantage jusqu'à ce que vous m'ayez payée ? Que cela ne vous arrête pas , votre parole , comme je vous l'ai dit , est de l'argent comptant pour moi , & je voudrois bien que vous me dussiez davantage.

Apparemment elle parloit de la sorte , craignant que le bon-homme

ne  
dre  
obli  
pas  
fût  
voul  
qu'il  
surp  
peut  
Mad  
vien  
pas d  
cinq  
cour  
Ces  
bonn  
lui a  
desir  
par  
voul  
rent ,  
étoie  
que d  
& qu  
donna

ne se ravifât , & que faute de prendre sa marchandise , il ne se crût pas obligé de la payer. Car elle n'étoit pas si affamée de la sienne , que ce fût par le desir d'en tâter , qu'elle voulût hâter la conclusion. Quoi qu'il en soit , Bechameil , sans être surpris de ce discours , qui en auroit peut-être surpris un autre : patience , Madame , lui dit-il , toutes choses viennent en leur temps , & Paris n'a pas été fait en un jour. J'ai cinquante-cinq ans passés , & à mon âge on ne court pas la poste quand on veut. Ces raisons étoient trop belles & trop bonnes pour y trouver à redire , & lui ayant donné tout le temps qu'il desiroit , il arriva où il vouloit aller par les formes. La Dame , qui ne vouloit pas qu'il s'en allât mécontent , lui dit que les gens de son âge étoient admirables ; qu'il n'y avoit que de la brutalité dans la jeunesse , & qu'en vérité elle vouloit qu'il lui donnât le plus souvent qu'il pourroit



une heure ou deux de son temps. Le bon - homme , qui aimoit le plaisir , pourvu qu'il ne fût pas nuisible à sa santé , croyant qu'elle lui demandoit un rendez - vous pour le lendemain , s'excusa sur quelques affaires qu'il avoit au Conseil , mais il lui envoya les quatre cents pistoles restantes , pour remerciemens desquelles elle jugea à propos de lui envoyer la lettre suivante.

*Lettre de la Maréchale de la Ferté à  
Bechameil.*

**Q**Uoiqu'il y ait beaucoup de plaisir à voir les Louis d'or au soleil , que vous m'avez envoyés , vous croirez ce que vous voudrez : mais ils me toucheroient encore davantage , si je les avois reçus de votre main. Quoi qu'il en soit , mon déplaisir est qu'il faut que je m'en défasse , & que je ne les puisse garder , pour vous montrer que je fais cas de tout ce qui vient de vous. J'en



*mourrois de douleur, si ce n'est que j'espere que je ne serai pas toujours malheureuse, & que de votre côté vous renouvellerez souvent ces mêmes marques d'amitié, qui me seront toujours fort cheres. Vous auriez tort d'en douter, puisqu'à l'âge que vous avez, vous n'êtes pas à savoir, qu'on fait toujours cas de ce qui vient de la personne aimée.*

Comment, morbleu, s'écria Bechameil en recevant cette lettre, a-t-elle envie de me ruiner ? & est-ce à cause que je suis vicux, qu'elle veut que je la paie si grassement ? Cette réflexion, joint à cela que ses nécessités n'étoient pas trop pressantes, firent durer les affaires qu'il avoit au Conseil trois jours plus qu'elles n'auroient fait sans cela. Mais ce temps-là étant expiré, il voulut aller voir si l'argent qu'il avoit donné ne lui vaudroit pas du moins une seconde visite. La premiere pa-

role que lui dit la Maréchale en le voyant, fut celle-ci : Ah ! Monsieur, je suis née pour être toujours malheureuse, je perdis hier encore cinq cents pistoles. Par bonheur pour elle, elle étoit si belle ce jour-là, que quoique le compliment ne lui plût pas, il ne laissa pas de lui faire cette réponse : Eh bien ! Madame, il ne s'en faut pas désespérer, & vous avez encore des amis qui ne vous abandonneront pas pour si peu de chose. La Maréchale ne doutant point que cela ne voulût dire qu'il les lui alloit donner à l'heure même, ou du moins qu'il les lui enverroit une heure après, lui donna toutes les marques de reconnoissance dont elle se put aviser ; cependant étant survenu compagnie, elle rompit les mesures qu'elle auroit pu prendre avec lui pour son paiement, de sorte que s'en étant allé avant les autres, pour quelques affaires qu'il avoit, ou peut-être de dessein prémédité,

il c  
eut  
cel  
d'a  
ma  
cor  
bill  
sou  
fon  
cet

Le

C  
pa  
sien  
sav  
ne  
app  
hon  
aur  
ave  
nou

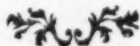
il oublia ce qu'il avoit promis. Il y eut un peu de malice à lui en faisant cela, & il commençoit à se laisser d'acheter ses bonnes grâces si cher : mais comme ce n'étoit pas son compte, elle lui écrivit un nouveau billet, par lequel elle le faisoit res-souvenir de sa promesse. Il lui envoya son argent, mais il l'accompagna de cette réponse.

*Lettre de Bechameil à la Maréchale  
de la Ferté.*

**O**N ne fait le bail des Fermes que de neuf ans en neuf ans, & le paiement s'en fait de quartier en quartier par avance. Je vous en parle comme savant, y ayant bonne part, dont je ne me repens point, parce que cela m'a appris à vivre. Comme je suis donc un homme d'ordre, je vous dirai qu'il n'y auroit pas moyen d'avoir commerce avec vous, si je ne savois comment il nous faut vivre ensemble. Je ferai un

*bail de votre ferme quand il vous plaira , j'en fixerai le prix & le temps du paiement ; mais après cela n'ayez rien à me demander , autrement il n'y auroit pas moyen d'y subvenir , & vous m'enverriez bientôt à l'Hôpital.*

Cette lettre ne plut point à la Maréchale , qui s'attendoit qu'elle pourroit fouiller dans sa bourse toutes & quantes fois qu'elle voudroit ; & comme si la marchandise qu'elle lui donnoit eût valu son argent , peu s'en fallut qu'elle ne lui écrivît des reproches. Elle laissa passer quelques jours sans rien dire , pour voir s'il ne reviendrait point ; mais enfin craignant de le perdre , elle lui écrivit ces paroles.



LE

J

cor

sob

sem

&amp; v

tout

a a

vu ,

on v

à u

Q

cria

Lett

com

livre

dure

four

peu

réco

*LETTRE de la Maréchale de la  
Ferté à Bechameil.*

**J**E m'étonne que vous vous plaigniez de moi , puisque je ne vous ai encore rien dit ni fait qui vous puisse désobliger. Si nous avons des affaires ensemble , il faut se voir pour les régler , & vous ne trouverez pas que je résiste à tout ce qui sera raisonnable. Mais il y a des années entières qu'on ne vous a vu , & c'est ainsi qu'on en use quand on veut faire une querelle d'Allemand à une personne.

Quelle querelle d'Allemand , s'écria Bechameil , quand il eut lu cette Lettre ! & ce n'est donc rien à son compte que quatorze mille trois cents livres en huit jours de temps ? Si cela duroit , il n'y auroit pas moyen d'y fournir , & j'aurois beau pressurer le peuple , jamais je ne me pourrois récompenser d'une telle perte. Il dit

encore plusieurs choses sur le même ton ; après quoi prenant son manteau & ses gants , il s'en vint chez elle tout en colere. Cependant ayant eu le temps de s'appaiser un peu en chemin , Madame , lui dit-il en arrivant , je viens voir si nous conviendrons de prix , & je vous mettrai ma hausse ( 1 ) tout d'un coup. Je vous donnerai dix mille écus tous les ans , & c'est à vous à voir si vous vous en voulez contenter. C'est bien peu de chose pour moi , lui répondit la Maréchale , & j'en joue quelquefois autant en un jour , que ferois-je donc le reste du temps ? Quoi , Madame , lui repliqua Bechameil , ne sauriez-vous vivre sans jouer ? Non , Monsieur , lui répondit-elle , cela m'est impossible. Elle auroit pu ajouter , aussi-bien que de faire l'amour : mais

( 1 ) Terme de Partisan , pour dire enchere.

elle jugea plus à propos de le laisser penser , que de le dire elle-même.

Bechameil , tout amoureux qu'il étoit , étoit encore plus intéressé ; ainsi cette réponse ne lui ayant pas plu , il hocha la tête , dont la Maréchale s'étant apperçue , elle fit ce qu'elle put pour le radoucir , n'ayant point envie du tout de le perdre. Elle lui dit donc qu'afin que tout le monde vécut , il lui donnât vingt mille écus : mais s'étant récrié à cette proposition , il dit tout résolument qu'il ne passeroit pas d'un dernier les dix mille qu'il avoit offerts , & que c'étoit à elle à se résoudre. La Maréchale le voyant si obstiné , fut obligée de s'en contenter : mais elle voulut un pot de vin , disant qu'on ne faisoit jamais de marché de conséquence qu'il n'y en eût un. Bechameil n'eut rien à dire à cela , & étant convenu d'en donner un de deux mille écus , il fallut qu'il comptât le lendemain douze mille cinq cents

livres. Car elle voulut avoir un quartier d'avance, disant qu'il avoit si bien reconnu lui-même que c'étoit la coutume, qu'il en avoit fait mention dans sa Lettre. Il eut bien de la peine à se défaire tout d'un coup de cette somme, principalement en ayant donné deux autres assez considérables il n'y avoit pas long-temps; mais faisant réflexion qu'il auroit trois mois devant lui, sans qu'elle lui pût rien demander, il fit cet effort sur son inclination, ce qui n'étoit pas une des moindres marques qu'il lui pouvoit donner de son amour.

Ces trois sommes lui servirent pour jouir du corps de cette Dame; car pour le cœur, il étoit en ce temps-là au Comte de Tallard, qui ne le garda guere néanmoins, son talent étant de plaire plutôt aux hommes qu'aux Dames. Je ne saurois dire qui prit sa place, car il y en eut tant qu'elle traita comme si elle les eût aimés, que je me pourrois mé-

premi  
favo  
Co  
toit t  
Il av  
qu'il  
guev  
verb  
mort  
dans  
Il se  
perd  
loit  
plus  
lieu  
rava  
Mais  
mort  
Duc  
tard  
Il n'  
mais  
velle  
dire  
en lu



prendre si je disois qu'elle eût un favori.

Cependant le vieux Maréchal restoit toujours au lit à crier les gouttes. Il avoit rendu graces au Ciel, de ce qu'il l'avoit défait du Duc de Longueville, espérant que selon le proverbe Italien, qui dit, *Morte la bête, mort le venin*, on ne songeroit plus dans le monde à ce qui s'étoit passé. Il sembloit même qu'il en avoit aussi perdu le souvenir; car quand elle alloit dans sa chambre, il ne l'appelloit plus que m'amour, & mon cœur, au lieu que ce n'étoit pas toujours auparavant le nom qu'il lui avoit donné. Mais pour lui donner une nouvelle mortification, on lui vint dire que le Duc de Longueville avoit laissé un bâtard, & que le Roi le faisoit légitimer. Il n'osa demander qui en étoit la mere: mais celui qui lui disoit cette nouvelle, le tira de peine, ou pour mieux dire, le jetta dans une plus grande, en lui apprenant qu'on ne la nom-

moit point , & qu'il falloit par conséquent que ce fût quelque femme mariée.

La Maréchale étant venue quelque temps après dans sa chambre , il ne lui dit plus de douceurs , & au contraire il la salua d'un corbleu , qui étoit l'ornement ordinaire de son discours. Elle en fut quitte pour lui laisser passer tout seul sa méchante humeur , & fut s'en consoler avec Bechameil , qui lui apportoit un quartier de sa pension. C'étoit merveilles comme cet homme , qui étoit glorieux , comme le sont ordinairement les gens de rien , s'accoutumoit à lui voir faire mille coquetteries en sa présence : car enfin il faut savoir qu'il alloit mille gens chez elle , & que tous les jours devant lui elle faisoit mille choses qui lui devoient faire connoître ce qu'elle étoit. Mais enfin le plaisir qu'il avoit de s'entendre dire , que sa Maîtresse étoit la femme d'un Maréchal de France , lui faisoit passer par dessus

beaucoup de choses. D'ailleurs elle lui faisoit accroire, que s'il y avoit quelque apparence contre elle, son fonds ne laissoit pas d'être réservé pour lui. Mais enfin après avoir pris plusieurs fois ces excuses pour argent comptant, il s'apperçut qu'elle le donnoit à d'autres pour le faire valoir, ce qui le mit en si grande colere, qu'il lui écrivit cette Lettre.

*Lettre de Bechameil à la Maréchale  
de la Ferté.*

**J**E romps le bail que j'avois fait avec vous, parce que vous manquez aux clauses & conditions que nous y avons apposées. Vous vous étiez obligée de ne donner votre cœur qu'à moi, & cependant il faut que je partage avec un nombre infini de gens, dont vous vous encanaillez tous les jours. Ainsi n'y pouvant trouver l'émolument que je m'étois promis, je me dessaisis de la part que j'y avois, au profit de qui il vous plaira,

*ou pour mieux dire , du premier venu.  
Quoi faisant , j'appliquerai dorénavant  
mes dix mille écus à une terre que je  
labourerai tout seul.*

Cette Lettre chagrina fort la Maréchale. Une somme si considérable lui étoit fort utile , joint à cela qu'elle trouvoit moyen de temps en temps d'arracher encore quelques présens de lui. Et à la vérité elle avoit lieu d'avoir du chagrin , car les affaires de son mari commençoient à aller si mal , que lui qu'on avoit estimé le plus riche de Paris , ne subsistoit plus que par le moyen des bienfaits qu'il tiroit de la Cour , & des Lettres d'Etat , qu'il étoit obligé de prendre. Elle fit donc ce qu'elle put pour le faire revenir : mais soit qu'il vît bien qu'il ne devoit pas se fier à la parole qu'elle lui donnoit d'en mieux user dorénavant avec lui , ou qu'il commençât à s'en dégoûter , il ne voulut jamais rentrer en commerce.

Comme de tous ceux qu'elle voyoit, il n'y en avoit point qui fût assez dupe pour fournir à l'appointement, ce fut à elle après cela à retrancher sa dépense, ce qui lui fit bien mal au cœur. Son mari étant venu à mourir peu de temps après, ce fut encore toute autre chose, & les pensions qu'il avoit ne venant plus, il fallut qu'elle se réduisît au petit pied. Pour rendre sa fortune meilleure, elle s'avisa alors, non pas de jouer, car elle n'en avoit plus le moyen, mais de donner à jouer chez elle au Lansquenet, afin que par le moyen d'une certaine rétribution qu'elle en tiroit, cela la pût consoler de tant de pertes survenues en si peu de temps. Comme tout le monde y étoit bien venu pour son argent, les frippons y furent comme les honnêtes gens; & un nommé du Pré, qui étoit du premier rang, lui ayant insinué qu'il n'y avoit que maniere en ce monde de se tirer d'affaire, on

n'y joua pas plus sûrement, que dans tous les autres endroits de Paris, où c'est autant de coupe-gorges. Cela ayant été reconnu de la plupart de ceux qui n'étoient pas du calibre de du Pré, on cessa d'y aller, & l'avantage qui lui en revenoit ayant cessé par conséquent, elle fit venir dans sa maison un certain nombre de femmes choisies, afin que les jeunes gens, attirés par le bruit de leur beauté, ou de leur esprit, fussent induits à la venir voir. Cependant elle y établit un jeu épouvantable, où toutes sortes de friponneries furent mises en usage, pour lui donner de quoi subsister. Ses parties furent dressées particulièrement contre les Etrangers de qualité, qui n'ayant pas encore pris langue, se croyoient trop heureux de se venir ruiner chez elle. Une de ses plus confidentes parmi toutes ces Dames, fut la Marquise de Royan, & il est inconcevable combien elles en firent avaler toutes deux à toutes sortes de gens.

Cep  
avoit  
& qu  
en fi  
avoit  
que f  
encon  
s'il s'a  
faisoit  
de fa  
les fa  
par l  
ceux  
Ville  
maiso  
Po  
quise  
peut-  
ler,  
du fe  
ayant  
mille  
qu'ell  
miser  
rien p

Cependant un Officier Suisse , qui y avoit perdu le fonds & le très-fonds , & qui avoit remarqué quelque chose , en fit grand bruit : mais comme il avoit affaire à des gens de qualité , & que ses amis l'avertirent qu'il y alloit encore pour lui de la bastonnade , s'il s'amusoit à faire les contes qu'il faisoit , il prit un autre parti , qui fut de faire imprimer des Placards , & de les faire afficher aux portes de Paris , par lesquels il donnoit avis à tous ceux qui arrivoient en cette grande Ville , de se donner de garde de cette maison.

Pour faire connoître cette Marquise de Royan à ceux qui pourroient peut-être n'en avoir jamais oui parler , il faut savoir , qu'elle est fille du feu Duc de Noirmoutier , lequel ayant mangé son bien , laissa sa famille dans une si grande pauvreté , qu'elle étoit sans doute digne de commisération. Cette fille , n'ayant donc rien pour être mariée , se voyoit ré-



duite à entrer dans un Couvent, ce qui n'étoit guere son inclination, quand le Comte d'Olonne, qui étoit de même maison qu'elle, en devint amoureux. Il essaya pendant quelque temps de s'en faire aimer : mais n'étant pas assez agréable pour y réussir, il s'avisa de lui proposer le mariage du Chevalier de Royan son frere, si elle vouloit s'humaniser davantage. Or ce Chevalier étoit tout ce qu'il y avoit de plus horrible dans la nature, & pour le corps, & pour l'esprit ; car quoiqu'il ne fût ni bossu, ni tortu, il avoit plutôt l'air d'un bœuf que d'un homme. D'ailleurs, il étoit tellement plongé dans toutes sortes de débauches, que les honnêtes gens ne le vouloient pas hanter. Mais quelque désagréable qu'il pût être, un Couvent l'étant encore plus à cette fille, elle se résolut non-seulement de l'épouser, mais encore d'avoir de la reconnoissance pour le Comte d'Olonne. Par ce moyen ce

Comte

Com  
& q  
une  
frere  
ce m  
cord  
ce q  
tout  
Vo  
ne,  
avoir  
na or  
Damo  
dans  
fectio  
façon  
& po  
doit à  
élevée  
avait  
Comte  
de sa  
raccor  
sa fan  
que la  
To



Comte parvint à ce qu'il desiroit , & qui plus est , avant que de signer une donation qu'elle faisoit à son frere de tout son bien en faveur de ce mariage , il voulut qu'elle lui accordât ce qu'elle lui avoit promis ; ce qui fut fait en tout bien , & en tout honneur.

Voilà comment le Comte d'Olonne , ayant peur qu'il ne cessât d'y avoir des cocus dans sa race , y donna ordre lui-même. Cependant , cette Dame , après avoir si bien commencé dans le chemin de la vertu , s'y perfectionnoit tous les jours de toutes façons , de sorte que pour le jeu , & pour la galanterie , elle ne le cédoit à personne , quoiqu'elle eût été élevée sous l'aîle d'une mere qui lui avoit donné d'autres leçons. Le Comte d'Olonne , qui avoit eu affaire de sa femme pour ce mariage , s'étoit raccommo dé avec elle , & avec toute sa famille , & cela avoit été cause que la Marquise de Royan avoit fait

une coterie si particuliere avec la Maréchale de la Ferté, qu'on ne les voyoit plus l'une sans l'autre. Du Pré, dont j'ai parlé ci-dessus, leur voyant à toutes deux de si bonnes inclinations, leur servit de pédagogue, pour leur apprendre à filer les cartes, & tous les autres tours de fouplesse, dans lesquels il étoit extrêmement savant. Cependant ce métier-là n'étant pas le meilleur du monde, parce qu'il y a trop de gens qui s'en mêlent, & que chacun commence à s'en défier, la Maréchale qui n'avoit plus personne qui l'empêchât de voir sa sœur, se servit de l'occasion qu'elle en avoit, pour tâcher de lui dérober Fervaques.

Il est impossible de dire tout ce qu'elle fit pour cela; non pas, comme il est à croire, qu'elle eût envie de sa personne, car elle n'est pas trop ragoûtante; mais pour avoir part à sa fortune. En effet, il lui faisoit mal au cœur de voir que sa

soeur  
plus  
me  
com  
men  
tout  
Fer  
ou  
avoi  
rable  
mai  
quer  
eût  
le b  
mais  
honn  
pend  
tion  
pas  
tage.  
à lou  
que c  
nir, p  
La  
dame

sœur , qui étoit plus âgée qu'elle de plusieurs années , & qui n'avoit pas meilleure réputation , eût une bourse comme la sienne à son commandement , pendant qu'elle manquoit de toutes choses. Car il faut savoir que Fervaques , par un excès de passion , ou pour mieux dire de folie , lui avoit fait plusieurs présens considérables , & entr'autres d'une belle maison , qu'il avoit dans la rue Coqueron. On eut peine à croire qu'il eût été assez fou pour cela , quoique le bruit en courût par-tout Paris ; mais la Comtesse d'Olonne se faisant honneur de ce présent , qui étoit cependant une marque de la continuation de sa bonne vie , elle ne voulut pas que personne en doutât davantage. C'est pourquoi la maison étant à louer , elle fit mettre à l'écriteau , que c'étoit à elle qu'on devoit venir , pour convenir du prix.

La chose étant rapportée à Madame de Bonnelle , qui ne l'aimoit

déjà pas trop, elle envoya en plein jour arracher cet écriteau ; mais la Comtesse d'Olonne en fit remettre un autre, & voilà tout le bruit qu'elle en fit. Elle n'en usa pas si modérément avec sa sœur, qui, comme j'ai dit, lui vouloit enlever Fervagues. Car elles se prirent si bien de paroles, qu'elles se dirent toutes leurs vérités. On trouva cela fort vilain pour des femmes de qualité, & encore pour deux sœurs. Cependant cela n'étoit pas extraordinaire, & il étoit arrivé la même chose à quelques autres, que je nommerois bien, si cela étoit de mon sujet. Quoi qu'il en soit, la Maréchale fut bientôt sur le pied de s'entendre dire de pareilles pauvretés, & le Duc de la Ferté son fils, homme adonné, s'il en fût jamais, à toutes sortes de débauches, fut lui-même de ceux qui ne la ménagerent pas. Elle avoit quelque chose à démêler avec lui pour quelques intérêts ; ainsi lui, qui

n'a  
à se  
frir  
& c  
litan  
ruin  
lui ô  
chal  
com  
lui d  
lui d  
pris  
de to  
rité  
vérit  
ne p  
qua,  
ler,  
étoit  
il lui  
avoie  
ma j  
incro  
gens  
rappe

n'avoit pas trop de bien pour fournir à ses défordres , ne pouvant souffrir qu'elle lui demandât un douaire , & des conventions , commença ses litanies par lui dire , si après avoir ruiné son pere , elle vouloit encore lui ôter ce qui lui restoit ? La Maréchale n'étant pas demeurée court , comme de raison , à ces reproches , lui dit que c'étoit bien à lui à parler , lui qui étoit non-seulement le mépris de toute la Cour , mais encore de toute la Ville. C'étoit la pure vérité : mais comme toutes sortes de vérités ne sont pas bonnes à dire , il ne peut souffrir celle-là , & lui repliqua , que si ce n'étoit pas à lui à parler , c'étoit encore moins à elle , qui étoit une vieille P . . . . . Là-dessus , il lui dit le nom de tous ceux qui avoient eu affaire à elle , & il en nomma jusqu'à soixante & douze , chose incroyable , si tout ce qu'il y a de gens à Paris ne favoient que je ne rapporte rien que de vrai. La Ma-

réchale lui dit d'abord de parler de sa femme , & qu'il y avoit plus à reprendre sur elle , que sur qui que ce soit : mais le Duc de la Ferté lui ferma la bouche , en lui disant qu'il savoit bien qu'il étoit cocu , mais que cela n'empêchoit pas que son pere ne l'eût été en herbe , en gerbe , & après sa mort.

Ce furent ses propres termes , qui désolèrent tellement la Maréchale , qu'elle se prit à pleurer. Mais elle avoit affaire à un homme si tendre , qu'au lieu d'en être touché , il ne s'en fit que rire. Cette comédie s'étant passée de la sorte , la Maréchale fut se plaindre au Comte d'Olonne , chez qui elle savoit qu'il alloit souvent. Vous n'avez que ce que vous méritez , lui répondit alors le Comte , & après avoir voulu tâter , comme vous avez fait , du sceptre jusqu'à la houlette , comment voulez-vous que vos affaires ne soient pas publiques ? Il lui fit ce reproche , parce qu'il se ressen-

toit  
don  
prom  
qu'il  
effet  
lui  
mon  
me i  
toit  
voit  
voit  
lui  
autre  
Il  
la F  
cuse  
te ,  
conf  
nier  
ment  
tois  
fort  
rois  
liste

toit encore du passé : mais après s'être donné ce petit contentement , il lui promit que cela n'empêcheroit pas qu'il ne fit correction à son fils. En effet, l'ayant vu une heure après , il lui dit qu'il avoit tous les torts du monde d'avoir parlé à sa mere comme il avoit fait : qu'à son âge , il n'étoit pas à savoir que rien ne le pouvoit dispenser du respect qu'il lui devoit ; qu'aussi croyoit-il que cela ne lui étoit arrivé qu'après être faoul , autrement qu'il ne sauroit qu'en dire.

Il y avoit apparence que le Duc de la Ferté alloit chercher quelque excuse pour colorer une si grande faute , & même qu'en ayant la dernière confusion , il prendroit le parti de le nier : mais sans s'étonner aucunement : Il est vrai , lui répondit-il , j'étois faoul , & c'est de quoi elle a été fort heureuse , car sans cela je lui aurois bien dit d'autres vérités. J'ai une liste fidelle de tous les tours qu'elle a

faits , & jusqu'au collier de perles qu'elle a fait excroquer à Monsieur de Dreux , Conseiller au Grand-Conseil , par le Chevalier de Lignerac , rien ne m'est inconnu. Le Comte lui demanda s'il n'avoit point de honte de parler comme cela de sa mere ; mais quelque réprimande qu'il lui fit , il lui fut impossible de lui faire entendre raison.

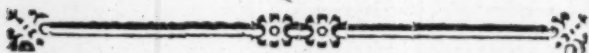
Comme il ne se passe guere de choses dans le Royaume que le Roi ne sache , on lui donna bientôt le divertissement de cette comédie , qui lui inspira un si grand mépris pour cette Maison , qu'il ne se put empêcher de le montrer. Mais le Duc de la Ferté qui savoit bien qu'il étoit déjà perdu de réputation auprès de lui , ne s'en mit guere en peine , non plus que la Maréchale , laquelle continue toujours à mener la même vie ; de sorte que je pourrai une autre fois vous apprendre la suite de son histoire , aussi bien que celle de Madame de Lionne ,

sup  
tou  
les  
pas



supposé néanmoins qu'elles trouvent toujours des gens qui veulent d'elles , ou qu'elles ne se convertissent pas.

*Fin du Tome quatrieme.*



# T A B L E

De ce qui est contenu dans ce Volume.

**S**UITE de la France Galante, ou  
les derniers dérèglemens de la  
Cour, pag. 1

*Les Vieilles amoureuses*, III

*Histoire de Madame de la Ferté*, 219

Fin de la Table.



me.

, ou  
la

g. I

III

219